

Les fous de la justice

**Richard Sapir
Warren Murphy**

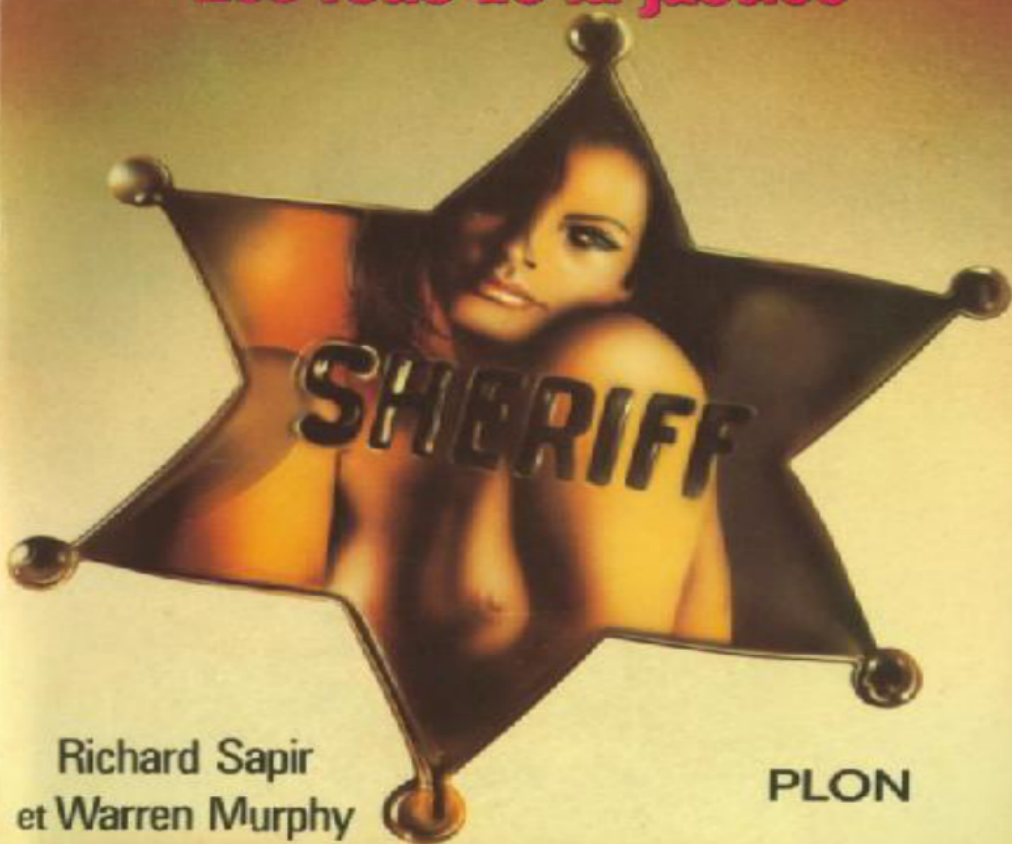
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Les fous de la justice



Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON

SÉRIE L'IMPLACABLE

1. IMPLACABLEMENT VÔTRE
2. SAVOIR C'EST MOURIR
3. PUZZLE CHINOIS
4. L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
5. DOCTEUR SÉISME
6. CONDITIONNÉ À MORT
7. RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
8. CONFÉRENCE DE LA MORT

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

N° 9

LES FOUS DE LA JUSTICE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR BRIGITTE SALLEBERT

PLON

Titre original :
MURDER'S SHIELD

Maquette de couverture : Loris
© 1973 by Richard Sapir and Warren Murphy
© Librairie Plon/GECEP 1978 pour la traduction française.
I.S.B.N. : 2 259 00409 1

Édition originale :
I.S.B.N. : 0-523-00369-2
PINNACLE BOOKS, INC. NEW YORK
New York. N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

Après avoir envoyé la créature blonde dans sa chambre lui chercher deux poignées de billets de banque, Big Pearl Wilson contempla ses pieds glissés dans des chaussons de chez Gucci à cent quatre-vingt-cinq dollars la paire. Puis il allongea ses jambes sur l'épaisse moquette de laine blanche qui tapissait la pièce, contournant le bar pour s'arrêter au bas des lourds rideaux. Ces derniers étaient tirés, isolant ainsi sa luxueuse garçonnière des rues délabrées de Harlem. Un coin de paradis dans l'enfer.

Les rideaux étaient ignifugés et, de surcroît, insonorisés, ce qui lui avait coûté la modique somme de deux mille deux cents dollars, payée cash bien sûr.

— Prenez donc un verre, sergent, dit Big Pearl Wilson en quittant le fauteuil.

Sa démarche était lente et majestueuse. Une vraie bête.

— Non merci, répondit l'agent de police en consultant sa montre.

— Vous préférez peut-être une prise ? proposa Big Pearl.

D'un signe de tête son interlocuteur refusa la cocaïne.

— Je ne prise pas non plus, reprit Big Pearl, on y laisse à chaque fois un peu de soi-même. Ça vous diminue. Les gandins qui en prennent survivent au mieux un an. Ils sont vidés, crevés avant d'avoir vu passer les saisons. Ils finissent par tabasser leurs bonnes femmes, c'est la déchéance. Puis un jour, y en a un qui n'en peut plus et se met à table. Ensuite ils se retrouvent tous à Attica⁽¹⁾. Ils croient que c'est la gloire de se balader dans leurs grosses bagnoles tape-à-l'œil. Moi, je préfère payer tout le monde : mes femmes, mes flics, mes juges. Comme ça je peux tranquillement gagner ma vie. Depuis dix ans, aucun pépin.

La fille revint tenant une enveloppe kraft boursouflée par endroits. Big Pearl l'ouvrit et jeta un œil condescendant sur son contenu.

— Il faut plus, laissa-t-il tomber.

Il ressentit alors que quelque chose n'allait pas. C'était le flic. Il était assis sur le bord du fauteuil et soudain il bondit pour s'emparer de l'enveloppe avec une hâte qui signifiait clairement qu'il serait content de partir au plus vite.

— Mais je vais vous donner un petit bonus supplémentaire, juste pour vous, expliqua Big Pearl.

L'agent de police blanc approuva de la tête avec raideur.

— Vous êtes nouveau au commissariat, reprit Big Pearl. D'habitude ils n'envoient pas les nouveaux sur des missions comme celle-ci. Vous permettez que je vérifie avec le quartier général ?

— Bien sûr, allez-y, répondit le policier.

Big Pearl lui offrit un de ses larges sourires qui éclairait son visage d'ébène.

— Savez-vous que vous avez le job le plus important de tout le département de police de la ville de New York ce soir ?

Sans quitter le policier des yeux il glissa sa main sous le bar à la recherche du téléphone. Scotché légèrement à l'intérieur de l'écouteur se trouvait un petit Derringer qu'il dissimula prestement dans sa grande paume noire alors qu'il composait le numéro sur le cadran.

— Allô, inspecteur, dit Big Pearl avec l'assurance de quelqu'un faisant partie de la corporation. C'est votre ami Big Pearl à l'appareil. Y a quelque chose que je tenais simplement à vérifier avec vous. L'agent de police que vous m'avez envoyé à quoi ressemble-t-il ?

Big Pearl fixa son vis-à-vis approuvant de la tête :

— Ouais, ouais, ouais, d'accord. Merci beaucoup.

Il raccrocha tout en remettant le Derringer dans sa cachette.

— Vous êtes plutôt blanc, vous sentez-vous bien ? interrogea-t-il avec un sourire se demandant si l'autre avait saisi l'allusion. Vous m'avez l'air nerveux, détendez-vous.

— Je vais très bien merci, répondit le policier.

Ayant pris l'argent qu'on lui tendait, il demanda comme s'il récitait une leçon :

— Qui est votre contact pour les femmes au foyer de Long Island ? On sait, que c'est une Blanche de Great Neck. Qui est-ce ?

Big Pearl sourit à nouveau.

— Vous voulez un peu plus d'argent ? Je vais vous en donner davantage.

C'est son sang-froid naturel qui lui permit de conserver son sourire lorsque le flic dégaina son revolver et le mit en joue.

— Hé, mon pote, qu'est-ce que ça veut dire ?

La superbe créature mit une main devant sa bouche, laissant échapper un petit cri. Big Pearl leva les épaules montrant qu'il n'y

avait rien de caché. Il n'allait quand même pas tirer sur un flic pour protéger une Blanche de Great Neck. Il existait d'autres méthodes qui vous permettaient en plus de rester en vie.

— Mais, mon vieux, je peux pas vous le filer, ce tuyau. Qu'est-ce que ça peut vous faire, de toute façon ? Vous êtes de New York, et elle, elle racole à Great Neck.

— Je veux savoir.

— Vous savez bien que si vous l'empêchez de recruter pour moi, c'en est fini de la machine à sou ; et plus de ces femmes distinguées de Babylone ou de Hampton dont j'ai besoin. Si la source se tarit pour moi, elle l'est pour vous aussi. Compris, petit ?

— Quel est son nom ?

— Vous êtes sûr que l'inspecteur veut ce renseignement ?

— C'est moi qui le veux. Vu ? Tu as trois secondes pour me donner son nom et il vaut mieux pour toi que ce soit le bon, Big Pearl, sinon je reviendrai abîmer ta petite gueule et ta garçonnière.

— Que puis-je faire ? dit Big Pearl à la poulette blanche qui tremblait. Allez, t'en fais pas, tout va s'arranger, cesse de pleurer.

Big Pearl se tut un instant puis demanda quand même au policier s'il ne prendrait pas trois mille dollars en plus. L'autre refusa.

— M^{me} Janet Brachdon, se décida finalement Big Pearl. Janet Brachdon, 811 Cedar Grove Lane, dont le mari ne réussit pas aussi bien dans la publicité qu'on pourrait le croire. Prévenez-moi quand vous la ferez chanter et pour combien. Je tiens pas à ce qu'elle se rattrape sur ma part. Car, de toute façon, moi aussi je continuerai à payer l'addition. Vous n'avez plus qu'à y aller, récoltez tout ce que vous pouvez.

Big Pearl lâcha sa dernière phrase sur un ton méprisant l'air de dire : « Seigneur, protégez-moi des imbéciles de cette terre. »

— Janet Brachdon, 811 Cedar Grove Lane, répéta l'agent de police.

— C'est ça, confirma Big Pearl.

Un seul coup claqua, et Big Pearl se retrouva avec un trou noir entre les deux yeux. Sa langue sortit, et une autre balle l'atteignit au visage.

— Oh ! s'exclama faiblement la fille.

Le policier pivota et vida presque son chargeur sur sa poitrine l'envoyant faire un saut périlleux en arrière.

Il avait gardé deux balles. Il s'approcha du Noir qui se tordait par terre et lui en tira une dans la tempe. Il acheva de la même façon la

filles dont le thorax ouvert laissait échapper du sang à gros bouillons.

Ceci fait, il quitta l'appartement dont la superbe moquette blanche virait déjà de couleur.

*

* *

À vingt heures quarante-cinq ce soir-là, M^{me} Janet Brachdon servait un rôti à la Julia Child,⁽²⁾ accompagné de pommes de terre qui n'avaient pas simplement été écrasées, mais passées au « mixer » avec des herbes cultivées dans le jardin comme l'avait suggéré la fameuse cuisinière à la télévision au cours de son émission quotidienne.

Deux hommes, l'un blanc l'autre noir, pénétrèrent chez M^{me} Brachdon par la porte d'entrée et lui firent éclater le crâne faisant gicler sa cervelle dans la purée sous les yeux de son mari et de son fils aîné. Les hommes s'excusèrent auprès de l'enfant, puis descendirent père et fils.

Un peu partout sur le territoire Est des États-Unis il y eut des événements inattendus. À Harrisburg en Pennsylvanie, un des citoyens éminents de la ville partait prononcer un discours devant la Chambre de commerce de la ville. Le sujet de son allocution était la créativité financière et la manière de faire face aux problèmes du ghetto. Sa voiture explosa lorsqu'il mit le contact. Le jour suivant le journal local reçut un communiqué peu ordinaire. Il s'agissait d'une analyse détaillée de la très grande générosité dont cet important membre de la communauté avait fait preuve. Il pouvait en effet se permettre de perdre de l'argent dans la construction de la *Maison de l'Espoir* pour les drogués, soulignait le bulletin, car il gagnait suffisamment d'argent par le trafic d'héroïne pour combler les trous.

Dans le Connecticut, un juge, qui traditionnellement faisait preuve d'une grande indulgence envers les membres de la Mafia, fut conduit dans son jardin par deux hommes armés. On lui demanda sous menace de mort de donner une démonstration de ses qualités de nageur. La demande était relativement injuste, le juge étant sérieusement handicapé par sa télévision portative accrochée à son cou. Elle l'était d'ailleurs toujours lorsque la police locale sortit le corps, quelques heures plus tard.

*

Les comptes rendus de ces meurtres et d'une demi-douzaine d'autres aboutirent sur le bureau d'un président de commission parlementaire, qui, en une belle journée d'automne arriva à l'inévitable conclusion que les cadavres en question n'étaient pas victimes d'un règlement de comptes du Milieu. Elles signifiaient quelque chose d'autrement plus sinistre. Il informa donc le procureur général qu'il avait l'intention d'ouvrir une enquête et demanda l'assistance du ministère de la Justice. On la lui promit. Mais cela ne suffit pas à le rassurer, ou, du moins, pas au fond de lui-même.

Par ce bel après-midi d'automne encore chaud, devant le ministère de la Justice à Washington, le député Francis X. Duffy de la 13^e circonscription de New York ressentit soudain la même peur qu'il avait connue lorsque, en mission pour l'OSS {3} au cours de la Seconde Guerre mondiale, il avait été parachuté en France derrière les lignes ennemies.

C'était son estomac qui, subitement contracté, avait ordonné à son cerveau de gommer toute impression autre que la perception de son environnement immédiat.

Alors que certains hommes perdent tout contact avec leur environnement lorsqu'ils sont paniqués, essayant ainsi de rejeter la réalité, Duffy, lui, savait éliminer la sensation de peur ; ce qui lui permit de revenir de la guerre, alors que beaucoup de ses camarades y restèrent. Il ne s'agissait pas d'un talent qu'il avait perfectionné, mais d'un réflexe, comme les battements de son cœur, ou son activité respiratoire. Son corps semblait agir seul. Par contre lorsqu'il se trouvait en conflit avec son fils, plongé dans une bataille électorale difficile, ou inquiet pour la santé de sa femme, il éprouvait les angoisses que d'autres ressentent devant la mort. Son estomac se barbouillait, ses paumes transpiraient, et il devait lutter pour reprendre le contrôle de lui-même.

« Alors nous y sommes, la voilà qui vient, se disait-il debout devant le ministère de la Justice avec ses cinquante-cinq ans révolus, ses cheveux gris soigneusement coiffés en arrière, son visage marqué par la vie et sa mallette contenant des rapports qu'il savait qu'il n'utiliserait jamais. Ce qui le surprit le plus fut de constater combien son corps avait deviné qu'il fallait se préparer à l'éventualité de la mort.

Il se dirigea calmement vers un banc pour faire le point. Son testament était équitable et donnerait satisfaction à tout le monde. Il lui restait à dire à Mary qu'il l'aimait. À expliquer à son fils que la vie

était belle et que ce pays était un excellent endroit où la passer, peut-être même le meilleur. Il le lui ferait comprendre, sans trop insister. Peut-être suffirait-il de lui serrer la main pour lui montrer combien il était fier de lui. Dernier point ; aller à confesse. Indispensable, mais comment pourrait-il sincèrement faire la paix avec Dieu, alors qu'il avait volontairement eu recours à des méthodes pour limiter sa descendance à un seul enfant ? Méthodes formellement réprouvées par l'Église. En se confessant il devait promettre de s'amender ; or, une telle promesse n'aurait aucun sens. Il savait pertinemment bien qu'il n'aurait plus d'enfants, même s'il le pouvait. Cet entretien avec Dieu ne serait donc qu'une farce. Il ne voulait pas Lui mentir, surtout en ce moment.

Dieu était resté un problème, une interrogation qu'il avait traînée depuis ses accrochages avec les sœurs de Saint-Xavier, à l'école, jusqu'à aujourd'hui.

Duffy sourit et inspira goulûment l'air de Washington. Il aimait cette ville, jusqu'au plus profond de son être. Il voyait bien qu'elle n'était qu'une maison de passe sur le Potomac, un lieu de crimes. Mais elle restait malgré tout le meilleur espoir de l'humanité d'accomplir dans la légalité le long chemin sinueux vers un système qui permettrait à chacun de vivre en sécurité et en paix avec son voisin. Ici le fils d'un trafiquant d'alcool irlandais durant la prohibition pouvait devenir député et voter au congrès aux côtés des fils des riches, des pauvres, des fermiers, des savetiers, des hommes d'église, des criminels et des professeurs. L'Amérique c'était ça. Et ce que les radicaux de droite et de gauche détestaient en elle n'était rien d'autre que son côté humain. Ils désiraient modeler le pays sur une notion abstraite de pureté et de perfection. Un modèle qui n'avait jamais existé et n'existerait jamais. Les radicaux de droite en se basant sur le passé et les radicaux de gauche en se projetant dans l'avenir.

Duffy regarda sa mallette. Elle contenait des rapports sur la mort d'un souteneur, d'une femme recruteur de prostituées de haut vol, d'un trafiquant d'héroïne, d'un juge marron. Elle renfermait malheureusement les signes avant-coureurs d'un véritable danger qui menaçait ce merveilleux pays qui était le sien : les États-Unis. Que faire ? Son entretien avec le procureur général était déjà un excellent premier pas, mais dangereux en soi. Duffy pouvait-il faire confiance au ministre de la Justice et au FBI ? Jusqu'où cette affaire s'était-elle étendue ? Elle devait déjà être assez importante, car une demi-douzaine de personnes avait été éliminée. Avait-elle des ramifications à travers tout le territoire national ? Avait-elle contaminé les agences fédérales ? De la réponse à ces questions dépendait le temps qu'il lui restait à vivre. Ses ennemis ne le savaient peut-être pas encore, mais

ils allaient très probablement tuer un député. Duffy savait qu'ils n'hésiteraient pas. Ils ne pouvaient plus s'arrêter.

Que pouvait-il faire maintenant ? S'assurer une protection personnelle avec l'aide de quelqu'un à qui il pouvait faire toute confiance. Ce serait un deuxième pas non négligeable. Il pensa immédiatement à l'homme le plus brutal qu'il connût, peut-être même le plus vicieux au monde ; mauvais à l'extérieur et méchant à l'intérieur.

C'est ainsi que cet après-midi-là, muni d'une poignée de monnaie, le député Duffy téléphona d'une cabine publique.

— Salut - espèce - de - flemmard - comment-vas-tu ? C'est Duffy à l'appareil.

— T'es encore vivant ? répondit la voix. Ta vie de cul-de-jatte gavé aurait dû t'envoyer dans la tombe depuis longtemps.

— Tu l'aurais appris aux informations télévisées ou dans le *New York Times*. Je suis pas un flic anonyme moi !

— T'as pas assez de couilles pour le métier de flic, Frankie. Tu survivrais pas plus de trois minutes avec ton côté pleurnichard d'intellectuel de gauche libéral.

— Ce qui nous mène droit au pourquoi de mon coup de fil, Bill. Tu ne pensais quand même pas que je t'appellerais juste pour te dire bonjour !

— Non, je ne m'attendais pas à la moindre gentillesse de la part d'un sale député important et libéral tel que toi. Alors, raconte ta petite affaire.

— Je veux que tu sois prêt à mourir pour moi, Bill.

— D'accord, à condition que je ne sois pas obligé de subir tes sermons politiques à la con. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je crois que je suis sur le point de devenir une cible. Très prochainement. Si on se retrouvait, qu'en dis-tu ?

— Où et quand ?

— Ce soir, à notre endroit habituel.

— D'accord, je pars tout de suite. Hé !, grand con, rends-moi un service, veux-tu ?

— Lequel ?

— Tâche de ne pas te faire descendre avant. Ils feraient de toi un martyr. On en a déjà suffisamment comme ça.

— Mais pas des aussi beaux que moi ! Allez, à ce soir.

Frank Duffy remit à plus tard sa déclaration d'amour à sa femme, sa conversation avec son fils et sa confession. Avec l'inspecteur McGurk il avait au moins deux bonnes semaines de vie devant lui. Peut-être même une chance de mourir de mort naturelle.

Il passa dans le Maryland pour acheter dix bouteilles de whisky afin d'échapper aux lourdes taxes sur l'alcool. Comme il n'avait plus l'intention de s'arrêter ailleurs, il en profita pour se fournir également en eau minérale pour aller avec.

— Donnez-moi aussi un quart d'eau minérale, demanda le député Duffy.

Le vendeur contempla les dix bouteilles de whisky alignées devant lui sur le comptoir et dit :

— Vous êtes sûr de ne vouloir qu'un quart ?

Duffy approuva de la tête.

— Vous avez raison. Donnez-moi une bouteille familiale. Ça ira.

— Nous n'avons pas de grandes bouteilles.

— Tant pis, je ne prends que ce qu'il y a sur le comptoir. Oh ! et puis, que diable, mettez-moi la douzaine.

— De whisky ?

— Et de quoi d'autre ?

Duffy conduisit jusqu'à l'aéroport et installa précautionneusement les bouteilles de Whisky dans son Cessna, faisant bien attention de les coucher au centre de l'appareil pour ne pas déséquilibrer l'engin. Ce n'était pas que leur poids ferait une sensible différence, mais pourquoi prendre des risques ? Il existe des pilotes âgés et des pilotes téméraires, mais pas de pilotes téméraires âgés. Alors !

Un peu plus tard Duffy se posa sur un petit aéroport de tourisme pas loin de Seneca Falls, État de New York. Une voiture l'attendait, celle de McGurk qui avait conduit depuis New York. La fraîcheur de la nuit, le déchargement de l'avion et son rendez-vous avec McGurk lui rappelèrent cette fameuse nuit en France où il avait fait la connaissance du type le plus dur qu'il connaisse.

C'était au début du printemps au cours d'un parachutage d'armes au-dessus de la Bretagne. Ils savaient tous les deux que le débarquement allié était proche mais, comme tous les gens à haut risque, ils ne savaient pas où il aurait lieu... pour le cas où ils seraient capturés par l'ennemi.

McGurk et Duffy avaient pour mission de distribuer des armes et

d'en enseigner le maniement aux réseaux de résistants.

McGurk était plus grand que Duffy avec un visage plutôt gras et rond sur un corps mince, un petit nez en forme de bouton et des lèvres charnues et douces ce qui lui donnait un air pas plus agressif que celui d'un ballon.

Duffy expliqua en français aux résistants que chaque homme ne devait prendre qu'une caisse, pas plus. Il restait trois caisses. Un jeune maquisard essaya d'en prendre deux.

— Enterre-les, ordonna Duffy. Quand tu seras épuisé il faudra t'abandonner. Je préfère avoir un homme et une caisse plutôt que pas d'homme et pas de caisse. Compris ?

Le jeune maquisard n'avait pas l'air de comprendre. Il voulait toujours porter deux caisses. McGurk le gifla violemment et le poussa dans la file qui commençait à avancer vers les bois.

— On ne peut pas leur faire comprendre quoi que ce soit à ces gens-là. Ce qu'ils comprennent, c'est une bonne gifle. Il n'y a que ça de vrai.

En deux jours McGurk avait appris aux maquisards à se servir de leur nouveau matériel. Sa méthode d'instruction consistait en une gifle pour obtenir l'attention de son élève, puis il procédait à une démonstration, distribuant une autre gifle si l'élève échouait. Pour tester efficacement leur aptitude et pour les entraîner McGurk demanda à Duffy de monter une embuscade avant qu'ils ne reçoivent leur premier ordre de vrai combat.

Duffy choisit un chemin où ils pourraient piéger un petit convoi allemand qui faisait régulièrement l'aller-retour entre une base de la Wehrmacht et une des pistes d'atterrissage utilisée par les forces nazies.

Le convoi fut attaqué à midi. La bataille ne dura que trois minutes. Les chauffeurs français des camions et les gardes allemands descendirent rapidement les bras en l'air. McGurk les fit mettre en ligne. Puis il appela le plus mauvais tireur du maquis et lui dit :

— Monte sur cette colline et tue quelqu'un.

Le maquisard se rua sur la colline et sans reprendre sa respiration tira un coup. Il toucha un soldat allemand à l'épaule. Les autres prisonniers s'aplatirent au sol se couvrant la tête de leurs bras, remontant leurs genoux dans leur estomac. On aurait dit que la route était couverte de fœtus géants.

— Continue, nom d'un chien ! hurla McGurk au gamin sur la colline. Tu tires jusqu'à ce que tu l'aies achevé.

La seconde balle partit dans la nature. Celle d'après emporta une partie de l'estomac du blessé. Le troisième coup ricocha à dix mètres de sa cible. Le jeune maquisard se mit à pleurer.

— Je ne veux pas tuer comme ça, gémit-il.

— Ou tu l'achèves, ou c'est moi qui te descends, répondit McGurk mettant le jeune Français en joue. Et je suis pas un nullard mangeur de grenouilles comme toi !

En pleurs, le jeune maquisard tira à nouveau et toucha cette fois l'Allemand à la bouche lui arrachant presque la tête.

— C'est bon ! tu l'as eu ! hurla McGurk.

Il abaissa sa carabine et désigna un autre maquisard, également tireur médiocre.

— À toi.

Duffy s'approcha alors de McGurk et lui glissa à voix basse :

— Bill, arrête ça tout de suite.

— Non.

— Mais c'est du meurtre !

— Tu as tout à fait raison, maintenant tu la fermes sinon je t'envoie sur la colline.

Les soldats allemands furent expédiés relativement vite. Il ne restait maintenant plus que les chauffeurs français. McGurk fit signe à un autre maquisard de monter sur la colline, ce dernier refusa :

— Je ne tire pas sur des Français.

— J'aimerais bien savoir comment des petits cons comme vous, pourriez faire la différence s'il n'y avait pas l'uniforme, répliqua McGurk.

Soudain un autre maquisard s'approcha de McGurk et lui enfonça sa carabine dans l'estomac.

— Nous ne tuons pas de Français.

— D'accord, répondit McGurk, comme vous voudrez, un large sourire sur sa face de lune. Je ne faisais que vous tester.

— Maintenant c'est fait, et vous savez que nous ne descendrons pas les Français comme des chiens.

— Allons, j'ai peut-être été trop dur avec vous, mais après tout, nous sommes en guerre, dit McGurk entourant de son bras les épaules du maquisard lui faisant baisser son fusil. Nous sommes amis ? demanda-t-il.

— Nous sommes amis, répondit le Français.

McGurk lui serra la main et se rua vers le haut de la colline poussant devant lui un Duffy furieux. Huit secondes plus tard, le maquisard à la carabine était coupé en deux par l'explosion d'une grenade qu'il portait à sa ceinture. McGurk l'avait dégoupillée en l'enlaçant. Du haut de la colline il déchargea sa carabine sur les conducteurs français toujours recroquevillés au sol. Les têtes sautèrent. Pas un coup ne rata. Le crépitement des balles s'arrêta et un lourd silence s'installa. Les maquisards regardèrent effrayés ce maniaque américain.

— Allez, on s'en va ! leur cria McGurk.

Cette nuit-là, alors que McGurk s'apprêtait à se coucher, Duffy lui expédia un direct à la tempe qui l'envoya contre le mur. McGurk rebondit, et Duffy le chopa d'un genou dans sa face de lune. Abasourdi, McGurk secoua la tête :

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Tu es un salaud !

— Tu veux parler de l'exécution des prisonniers ?

— Oui.

— Sais-tu qu'en tant que chef je pourrais te faire passer par les armes sur-le-champ ?

Duffy haussa les épaules. Il n'avait pas, de toute façon, l'intention de survivre à la guerre. McGurk dut s'en rendre compte, car il ajouta :

— C'est bon, dorénavant, je ferai attention. Après tout je n'ai aucune envie d'être obligé de tuer un Américain.

McGurk se releva péniblement et tendit la main.

Duffy avança la sienne comme pour saisir celle de son compagnon mais continua et le frappa à l'estomac. McGurk lâcha un gémissement et recula, haletant sous le choc, les mains levées devant lui en signe de refus.

— Hé, quand je dis ami je le pense. Il faut bien que j'aie quelqu'un que je ne puisse tuer. Maintenant, arrête.

— T'en peux plus, hein ? lança Duffy arrogant.

— J'en peux plus ? Gamin, j'aurais pu t'éliminer en un tour de main. Crois-moi. Je te demande de ne plus m'attaquer, c'est tout.

Soit par inconscience de jeunesse soit par mépris, Duffy se rua de nouveau sur McGurk. Il se souvint l'avoir frappé une fois et se réveilla lorsque ce dernier lui renversait de l'eau froide sur le visage.

— Je t'avais prévenu, petit con. Comment te sens-tu ?

— Je ne sais pas très bien, répondit Duffy clignant des yeux.

Tout au long de la guerre, Duffy resta la seule personne que McGurk ne pouvait tuer. Malgré l'éducation et la morale de Duffy, une profonde affection s'installa entre eux. Duffy finit par considérer la passion de McGurk pour la mort comme une maladie morbide. McGurk lui faisait de la peine, mais il ne le détestait pas pour autant.

Duffy craignait de réprimander les hommes pour leurs erreurs, de peur que McGurk ne l'apprenne et ne les étriipe.

Après la guerre il en fut de même. Un jour qu'il faisait campagne pour les législatives, des opposants se mirent à secouer énergiquement la plate-forme du haut de laquelle il prononçait son discours. McGurk, qui était alors un sergent de la police, arrêta officiellement les trouble-fête pour désordre sur la voie publique. Or, par la suite ils furent également accusés de violences sur un représentant de la loi, dans l'exercice de ses fonctions. Sur le chemin du commissariat, hors de vue du rassemblement politique, les manifestants avaient, paraît-il, essayé d'assommer le policier McGurk.

Les délinquants furent admis à l'hôpital de Beth Israël avec d'importantes fractures du crâne, des contusions faciales et des hernies. Quant à McGurk, il fut traité pour quelques bleus sur les mains.

McGurk fut le parrain du fils de Duffy. Les deux familles arrivèrent même à s'entendre suffisamment bien pour partager une maison de vacances près de Seneca Falls. Et c'était là qu'une soirée d'automne Duffy venait d'atterrir avec ses douze bouteilles de Whisky, et un énorme problème.

Roulant dans le silence de la nuit sur la route de campagne, le député américain ouvrit l'une des bouteilles, en prit une gorgée et la passa à l'inspecteur chargé du développement de la force de police de la ville de New York. McGurk en but une rasade à son tour.

— Je ne sais pas où commencer, attaqua Duffy. C'est monstrueux. Au premier abord ça pourrait passer pour un bienfait à la nation, mais quand on analyse bien la situation, il devient évident que c'est un immense danger pour les valeurs qui font des États-Unis le pays qu'il est.

— Les communistes ?

— Non, bien qu'ils représentent aussi un danger. Non, ces gens sont comme les communistes, ils croient que la fin justifie les moyens.

— Et ils ont sacrément raison, Frankie.

— J'ai besoin de ton aide, pas de ta philosophie politique, si tu veux bien. Voici ce qui se passe : des individus ont pris la loi entre leurs mains. Il s'agit de types très professionnels, un peu comme des militaires. Un peu comme ces policiers d'Amérique du Sud qui essayent de lutter contre des juges trop cléments et des hommes politiques trop libéraux.

— Les juges, chez nous, sont bien trop mous, répliqua McGurk. Pourquoi penses-tu que les bons citoyens n'osent plus sortir la nuit ? Les fauves ont envahi les villes. New York City est une vraie jungle, ta circonscription aussi d'ailleurs. Tu devrais faire un tour parmi tes électeurs, tu les trouverais tous blottis dans leurs caves.

— Allez, Bill, laisse-moi terminer.

— C'est toi qui vas me laisser finir, répliqua McGurk. À New York on a ouvert les portes aux singes, résultat : les honnêtes gens circulent dans la rue à leurs risques et périls.

— Je ne vais pas m'engager dans une polémique politique, ou essayer de te faire abandonner ton racisme. Laisse-moi te dire que je pense que des policiers sont en train de faire aux États-Unis ce que leurs collègues font en Amérique du Sud. J'ai l'impression qu'il sont sacrément organisés.

— Tu as un informateur ? demanda McGurk reprenant la bouteille au goulot tout en tournant sur la voie privée de la maison.

La voiture cahota sur le chemin de terre. McGurk ne freina pas refusant de se laisser intimider par quelques bosses et quelques trous.

— Non, répondit Duffy.

— Alors pourquoi penses-tu que c'est la police ?

— Très bonne question. Qui sont les victimes ? Ce sont tous des individus auxquels la police ne pouvait pas toucher. J'ai reconnu par exemple le nom d'Elijah Wilson. C'est toi-même qui m'as parlé de Big Pearl il y a quelques années. Souviens-toi. Tu me disais qu'on ne pouvait pas le pincer légalement.

— Ouais. Tout le monde connaît Big Pearl.

— Tout le monde dans ton métier, pas dans le mien. Et ça, ça m'a fait réfléchir. Même un raciste comme toi doit reconnaître que Big Pearl était un type intelligent et qu'il ne se serait pas mis dans une situation où il risquait d'être descendu. Le souteneur moyen tient deux ans. Lui, ça faisait quinze ans qu'il opérait. Comment ? En rendant son commerce profitable à ceux qui auraient pu avoir intérêt à le tuer. Il n'a donc pas été éliminé pour de l'argent, n'est-ce pas ?

— Si tu le dis, Sherlock...

— Bon. Prenons maintenant le financier de Harrisburg en Pennsylvanie. Peut-être s'était-il fait des ennemis dans le commerce de l'héroïne, c'est possible.

— En effet.

— Mais il opérait comme Big Pearl. Il arrosait le Milieu, et sa disparition ne leur offrait aucun avantage, au contraire. Quant au juge du Connecticut sa vie était d'un grand intérêt pour la Mafia.

— Il a peut-être oublié de renvoyer l'ascenseur ? suggéra McGurk.

Il rentra la voiture au garage, s'arrêta et éteignit ses phares. Une petite maison se distinguait dans la nuit.

— Duffy s'empara de deux bouteilles, McGurk en saisit deux autres, et ils se dirigèrent d'un pas alerte vers la maison, enjambant quelques gros cailloux.

McGurk alluma les lumières, et Duffy alla dans la cuisine chercher de la glace.

— T'as qu'à regarder le dossier du juge, tu verras qu'il a toujours tenu parole. La Mafia n'avait aucune raison de le descendre.

— Bon, d'accord, c'est pas le Milieu. Peut-être un dingue ?

McGurk tordit le bac à glace en plastique pour en libérer les glaçons qui giclèrent sur la table en formica. Il les ramassa de ses mains et en emplit deux énormes chopes que Duffy lui passa.

— Les dingues ne travaillent pas aussi proprement que ça. Tu le sais bien, reprit Duffy. Remets le bac au congélateur, sinon nous n'aurons bientôt plus de glace.

— Oswald et Sirhan Sirhan ne travaillaient pas si bien que ça. Ce qui ne les a pas empêchés de tuer deux Kennedy. Je remplirai le prochain bac à glace.

— Mais il s'agissait là de coups ponctuels et indépendants. Les affaires dont je te parle sont tout à fait autre chose. Il y en a plusieurs, et toutes sur le même modèle. On descend le bonhomme et on file. Même schéma partout. Ce sont de vrais professionnels, tu peux pas le nier. Remplis le bac tout de suite.

McGurk leva sa chope et sourit.

— À deux grands cons, à nous, dit-il.

— À nous, répéta Duffy.

Ils trinquèrent et burent puis se dirigèrent vers le salon laissant derrière eux le restant des glaçons fondre dans le bac sur la table de la cuisine.

— Les meurtriers sont soit les militaires, soit les flics, reprit Duffy.

— D'accord, l'armée ou la police, continue, dit McGurk.

— Les flics, insista Duffy. Les soldats sont bien trop cons pour prendre des initiatives, même mauvaises.

McGurk sourit largement.

— D'accord pour la police. Mais alors pourquoi ne les a-t-on pas identifiés, tes assassins ? Chacun connaît les flics de sa ville, surtout dans des agglomérations de moins de cinq cent mille habitants.

Duffy, assis sur le canapé en cuir délabré, se pencha en avant avec l'expression d'un vieux prof jugeant une nouvelle recrue.

— C'est là, toute la beauté de la chose. Je crois que ce sont des coups réciproques. (Il posa sa chope sur le parquet et se servit de ses mains pour rendre son explication plus claire.) Les flics de New York font le coup d'Harrisburg. Ceux d'Harrisburg font celui du Connecticut, et ceux du Connecticut celui de New York. Les locaux montent l'opération, et ce sont les gars de l'extérieur qui l'exécutent. Comme ça c'est peinarde. Tu sais bien ce qu'il y a de plus dur dans un coup c'est de trouver la cible. Sans la résistance en France, nous n'aurions pas pu trouver notre chemin vers Paris.

McGurk hocha de la tête :

— Les types de Fordham⁽⁴⁾ comme toi, vous avez toujours été méchamment intelligents. Vous êtes faciles à reconnaître parce que vous passez tout votre temps à bouquiner.

— Alors qu'en penses-tu ? demanda Duffy.

— Je pense que tu as raison. Mais qu'as-tu à voir dans cette histoire ?

— Je suis probablement une des prochaines cibles, je ne veux pas mourir.

McGurk parut surpris.

— Frankie, tu es député. Et de surcroît, un député honnête. Nous venons de parler des bas-fonds de la société, de souteneurs, de trafiquants d'héroïne, de racoleurs de putes, de juges marrons, d'un chef de la Mafia.

Comment toutes ces ordures te concernent-elles ? Enfin, Frankie, qu'est-ce qui te prend ? (La voix de McGurk monta d'un ton. Il était furieux et dégoûté à la fois.) Regarde les faits en face nom d'un chien ! T'es pas une nana en pleine crise de conscience se masturbant intellectuellement ! Tu es un libéral, d'accord, mais tu réfléchis. Tiens compte de la réalité comme tu sais si bien le faire. Cette fois-ci tu

débloques. Tu ferais aussi bien de descendre dans la rue gueuler des slogans du genre : Arrêtez les meurtres ! Arrêtez les meurtres !

McGurk scandait les slogans comme s'il était à une manifestation.

Mais Duffy ne sourit pas comme l'escomptait le policier qui croyait avoir marqué un point. Tout d'un coup des larmes surgirent dans les yeux de Frank Duffy et pour la première fois son ami le vit pleurer.

— Oh, mon Dieu ! gémit Duffy en cachant sa tête dans ses mains.

— Frank ! Qu'est-ce qui ne va pas ? Allons arrête, arrête, veux-tu ? Allons, dit McGurk tout en consolant son ami un bras passé autour de ses épaules.

— Oh, mon Dieu ! Bill.

— Mais qu'est-ce que t'as, nom d'un chien ? Qu'est-ce que t'as ?

— Le chef de la Mafia, c'est ça qui ne va pas.

— Comment ça ?

— Je ne t'avais pas dit qu'on l'avait descendu aussi. C'est donc toi qui l'as tué puisque tu es au courant.

McGurk envoya sa chope se fracasser contre le mur en pin, se leva et arpenta furieux la pièce, frappant du poing dans la paume de sa main.

— Pourquoi faut-il que tu sois si intelligent ? Pourquoi faut-il que vous, les mecs de Fordham, vous soyez si futés ? Pourquoi, Frankie ?

Duffy regarda les glaçons et l'eau imprégner peu à peu le parquet puis se leva et tapa gentiment sur l'épaule de McGurk.

McGurk sursauta puis dit « Oh ! » ayant vu la chope que lui montrait Duffy.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Duffy.

— Je vais te dire ce qu'on va faire, petit malin. Tu arrêtes ton enquête et, si quelqu'un s'approche de toi, je le brise en mille morceaux ! Voilà ce que nous allons faire.

— Tu étais au courant de l'enquête ?

— Et de bien d'autres choses. Nous sommes des professionnels et nous prenons de l'extension. Nous allons rendre ce pays aux honnêtes gens. À ceux qui travaillent dur. Ça fait assez longtemps que nous vivons en pleine jungle. On va nettoyer tout ça.

— C'est impossible Bill. Tu ne peux pas faire ça. Parce que tu commences avec la chienlit et tu finis éliminant tout ce qui se met en travers de ton chemin. Qu'est-ce qui t'arrêtera ? Que se passera-t-il lorsque tes gusses commenceront à toucher du fric pour rater leurs

coups ? Ou à se mettre à leur propre compte ?

— On s'occupera d'eux aussi.

— Mais s'il s'agit de ceux-là mêmes qui s'en chargeraient, alors qui restera-t-il pour les arrêter ?

— Si ça arrive, j'en ferai mon affaire.

— Non, tu seras bien trop occupé.

— Et toi tu seras peut-être Président à ce moment-là. Y as-tu pensé ?

Duffy reprit sa chope.

— Avons-nous encore de la glace ?

— Ouais, plein.

— Bon, je vais en chercher. Écoute, je veux téléphoner à Mary Pat. Lui dire, au revoir et... euh ! je veux aussi dire au revoir à mon fils. Je ne pense pas que tu me laisseras appeler un prêtre ?

— Mais de quoi parles-tu ? Ça va pas ! hurla McGurk furieux.

— Ce soir tu vas recevoir l'ordre de me tuer. Tu as laissé un numéro où on pouvait te joindre ?

— Pas au département.

— Non, à ton vrai patron. Celui pour qui tu travailles. Il pouvait pas laisser son bras exécuter errer dans la nature sans savoir où le joindre. C'est toi, le bras exécuter, n'est-ce pas ?

— Oui. Alors pourquoi te fais-tu du souci ? Tu es la seule personne que je ne puisse pas tuer. T'es verni, mon vieux !

— Je suis un homme mort, Bill.

— D'accord. Passons à autre chose. On doit avoir des hamburgers congelés, en veux-tu un ?

— Non.

Ils burent en silence pendant que les hamburgers cuisaient. Plusieurs fois McGurk essaya de détendre l'atmosphère par des plaisanteries du genre : « Alors c'est comment, de se sentir mort ? » ou « Sacré bleu, tu en as de la chance, je t'ai pas tué au cours des dernières cinq minutes. »

Le téléphone sonna.

— C'est pour toi, Bill. C'est ton boss, dit Duffy sans bouger.

Le téléphone continuait toujours à sonner.

— Si c'est pas mon patron, est-ce que tu te décontracteras un peu ?

Duffy sourit.

— Il est le seul à savoir que tu es ici. Personne ne sait où je suis. Donc c'est lui. Il va te dire de me tuer et probablement de maquiller ma mort en suicide pour discréditer mon enquête.

McGurk éclata de rire.

— Pourquoi répondrais-je au téléphone ? Tu sais tout.

Il saisit l'appareil et colla l'écouteur à son oreille. Il souriait toujours en répondant : « Oui, oui, oui, êtes-vous sûr ? » Mais à la fin de la conversation ce n'était plus qu'un sourire figé, un masque.

— Il te reste quelque chose à boire ? demanda McGurk.

— Bouge pas, j'y vais. Tu ne remplis jamais le bac à glace, répondit Duffy.

Dans la cuisine, il ouvrit le réfrigérateur. Puis s'en servant comme d'un paravent il poussa doucement la porte de la cuisine et se glissa dehors. Il courut vers la voiture, mais n'y arriva jamais. Il se sentit menacé par-derrière et n'eut pas le temps de protéger sa tête, il somnait dans une douce inconscience, réalisant enfin qu'il payait le prix suprême pour avoir toléré si longtemps la brutalité de McGurk.

En route vers son dernier sommeil il lui arriva une chose étrange : une vision. Il vit qu'il serait pardonné pour ses erreurs et recevrait la récompense d'une vie honnête. Un instant, quand il se trouva sur le seuil de l'éternité il sut qu'une force de la nature se déchaînerait contre ses tueurs et que, du plus profond de l'énergie humaine, jaillirait une terrible puissance dévastatrice.

Puis tout fut fini.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo. Debout sur sa plateforme, tout en haut du chapiteau, dans l'obscurité, il sentit que son corps ne faisait qu'un avec les forces de la nature et qu'en lui se retrouvait concentrée toute la puissance humaine.

Il perçut les fortes odeurs de fauves qui montaient de la piste deux cents mètres plus bas. Le vent frappait contre la tente et il faisait froid là-haut sur son petit perchoir. La barre du trapèze lui parut gelée lorsqu'il la ramena en arrière de ses deux mains dans un arc de cercle élégant.

— L'a-t-il déjà fait ? demanda une voix en bas.

— On ne vous a pas payé pour assister au spectacle, uniquement pour l'utilisation de votre chapiteau dont vous ne vous servez pas actuellement, répondit une petite voix aiguë d'Oriental.

— Mais il n'y a pas de filet !

— On ne vous a pas demandé de veiller aux normes de sécurité, répliqua la petite voix aiguë.

— Mais il faut que je voie ça. Il n'y a pas de lumière là-haut. Il est sur le trapèze supérieur et sans lumière.

— On a en effet du mal à distinguer les choses lorsqu'on a son visage sous terre.

— Êtes-vous en train d'essayer de me menacer, pépé ? Allons, vieillard, du calme !

Remo arrêta le trapèze et cria vers le vide :

— Chiun, laissez-le tranquille. Et toi, mon pote, si tu ne sors pas d'ici tu ne seras pas payé.

— Qu'est-ce que ça peut bien vous faire que je reste ? Vous allez vous suicider alors, que je sois là ou pas, quelle différence ? Et de toute façon j'ai déjà touché mon argent.

— Écoute, hurla Remo. Tout ce que je te demande c'est de t'éloigner de ce petit vieillard.

— Du vieux monsieur aux yeux pleins de sagesse, rectifia Chiun, de peur que le propriétaire du cirque ne le reconnaisse pas à travers la description de Remo.

— Je ne dérange personne.

— Vous me dérangez moi, répliqua Chiun.

— Eh bien, pépé, c'est tant pis. Je m'installe ici même.

Soudain un cri perçant s'éleva de la piste. Remo vit une grosse face de lune monter vers lui puis se retourner pour s'écraser au sol sans plus bouger.

— Chiun, ce type voulait seulement s'asseoir à côté de vous ! J'espère que vous ne lui avez rien fait de grave.

— Lorsqu'on débarrasse les ordures on ne fait rien de grave.

— Il vaut mieux qu'il soit vivant, je vous préviens.

— Il *n'était* pas vivant. Je pouvais sentir l'odeur de hamburger dans son haleine écœurante. Ça sentait à des milliers de kilomètres. *Il n'était pas vivant.*

— Son cœur bat, j'espère ?

— Il bat. Quant à moi, je suis en train de vieillir, attendant de voir une simple petite récompense, une maigre démonstration du résultat de mes intenses et précieuses années d'enseignement. Une petite preuve que mes meilleures années n'ont pas été gâchées sur un tocard.

— J'espère que son cœur bat suffisamment pour qu'il se réveille et qu'il ne s'agit pas des soubresauts de la fin.

— Désires-tu descendre l'embrasser ?

— Bon, bon, ça va...

— Et essayons de faire l'exercice décemment cette fois-ci, s'il te plaît.

Remo envoya le trapèze. Il savait que Chiun le voyait aussi bien que si des projecteurs l'illuminaient. L'œil n'était qu'un muscle et la possibilité de regarder dans l'obscurité n'était qu'un ajustement de ce muscle que l'on pouvait entraîner comme n'importe quel autre. Cela faisait pratiquement dix ans que Chiun lui avait expliqué tout ça. Lui disant que la plupart des hommes meurent en n'ayant utilisé que dix pour cent de leurs capacités, de leurs muscles et de leurs coordinations nerveuses.

« Il suffit de regarder la sauterelle, avait dit Chiun, ou la fourmi pour voir de l'énergie correctement utilisée. L'homme a oublié. Moi je te ferai souvenir. »

Et il l'avait fait pendant de longues années d'entraînement qui avait conduit, plus d'une fois, Remo au seuil d'une douleur insoutenable, bien au-delà de ce qu'il avait cru être supportable pour le corps humain. À chaque fois, la limite de ses performances n'était que

repoussée.

— Allons, dépêche-toi, lui parvint la voix de Chiun.

Remo attrapa le trapèze et le lança de nouveau. Il sentit son balancement rythmique sous le chapiteau. Son corps prit alors les choses en main agissant en parfaite harmonie avec l'espace qui l'entourait. Ses doigts de pied donnèrent l'impulsion, et ses mains se lancèrent en avant. Il traversa l'espace vide au-dessus de la piste, montant vers l'apogée de sa trajectoire. Avant d'entamer la descente, il rejoignit la barre que ses sens perçurent dans l'obscurité. Il se balança, effectuant en même temps un saut périlleux au-dessus de la barre entre les deux montants. Après avoir fait cet exercice quatre fois, il rattrapa le trapèze avec le creux de ses genoux et se balança, les mains le long du corps. Maintenant il fallait monter jusqu'à l'apogée encore une fois, puis, comme une poupée de son, se laisser partir en arrière, se libérer de toute attache, foncer vers la piste la tête première, sans bouger un muscle, sans la moindre pensée dans le cerveau. Juste avant le choc, se retourner comme un chat, les pieds en avant pour accueillir le sol, s'enfoncer suffisamment dedans pour parvenir à une réception en douceur. Se retrouver debout, droit, en parfait équilibre sur les deux jambes.

« Excellent, pensa Remo, cette fois j'ai parfaitement réussi. Même Chiun sera obligé de le reconnaître. J'y arrive aussi bien que n'importe quel Coréen avant moi. Aussi bien que Chiun, car, cette fois-ci, c'était parfait. »

Remo s'avança vers le vieux maître en kimono blanc et or.

— Je crois que c'était assez réussi, lâcha-t-il avec un air faussement décontracté.

— Quoi ? répliqua Chiun.

— La Coupe du Monde. À quoi pensiez-vous que je faisais allusion ?

— Ah ! Ça ?

— Ça.

— C'était simplement la preuve que quelqu'un de la qualité du Maître de Sinanju peut parfois obtenir une performance raisonnable, même d'un Blanc.

— Raisonnable ! hurla Remo. Raisonnable ! C'était parfait ! Et c'est moi qui l'ai exécuté. Si ce n'était pas parfait, en quoi ? Dites-moi en quoi ?

— Il fait frais ici, allons-nous-en.

— Dites-moi une chose, dites-moi qu'un Maître de Sinanju aurait

pu mieux faire.

— Il aurait fait mieux car il aurait montré moins d'orgueil. L'orgueil est une faiblesse.

— Je parle du trapèze, insista Remo.

— Je vois que notre ami remue. Vois comme j'ai tenu ma promesse. Il est vivant.

— Chiun, reconnaissez-le, c'était parfait !

— Me suffit-il de dire que c'était parfait pour que ce le soit ? Dans ce cas précis, l'exécution était un peu moins que parfaite, par conséquent, continua Chiun avec une note d'allégresse dans la voix, je dois donc dire que ce n'était pas parfait.

Le propriétaire du cirque se réveilla, grogna et se leva.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il, la tête encore dans le brouillard.

— J'ai décidé de ne rien tenter dans l'obscurité et suis tout simplement descendu, répondit Remo.

— De toute façon je ne vous rendrai pas votre argent. Vous m'avez loué l'endroit ; si vous n'en avez pas profité pour vous entraîner c'est pas mon problème. Vous avez bien fait car personne n'a jamais réussi un quadruple saut périlleux. Personne.

— Vous avez probablement raison.

Le propriétaire du chapiteau secoua la tête.

— Que m'est-il arrivé ?

— Un de vos sièges s'est effondré, expliqua Remo.

— Où ça ? Lequel ? Ils m'ont l'air en parfait état.

— Celui-ci, indiqua Remo en touchant le fond métallique du siège le plus proche de Chiun.

Lorsque le pauvre propriétaire vit la cassure apparaître peu à peu sous ses propres yeux, il attribua cette vision pour le moins surprenante à sa chute. Sinon il aurait dû admettre que ce farfelu qui avait eu peur d'exécuter ses sauts périlleux était en train de fendre le fond du fauteuil métallique avec sa main.

Remo enfila ses vêtements par-dessus son collant noir d'acrobate. Il passa une chemise bleue à petit col et un pantalon assorti en flanelle. Ses cheveux noirs coupés court et ses traits anguleux séduisants auraient pu le faire passer pour un acteur de cinéma. Mais ses yeux ne communiquaient pas, ils absorbaient, d'ailleurs certaines personnes se sentaient mal à l'aise d'y plonger leur regard. Ils avaient l'impression

de se trouver devant une grotte.

Remo était de taille moyenne, et seuls ses poignets épais dévoilaient une force hors du commun.

— Avez-vous une montre ? demanda le propriétaire du cirque.

— Non, répondit Remo, je n'en porte plus.

— Dommage, répliqua le propriétaire, la mienne est cassée, et j'ai un rendez-vous.

— Il est trois heures quarante-sept minutes et trente secondes, répondirent Remo et Chiun à l'unisson.

Le propriétaire resta interloqué.

— Vous vous payez ma tête ?

— Bien sûr, le rassura Remo.

Quelques secondes plus tard, en quittant le chapiteau, le propriétaire fut éberlué de voir à la grosse pendule : Quinze heures quarante-huit. Mais les deux hommes n'étaient plus là pour qu'il puisse leur demander comment ils faisaient pour donner l'heure exacte sans bracelet-montre. Ils avaient repris leur voiture et se dirigeaient vers un motel dans la périphérie de Fort Worth, Texas. Ils filaient sur l'autoroute jonchée de boîtes de bière et de cadavres de chiens, victimes des chauffards texans qui n'abandonnent pas l'idée qu'un choc frontal est un remplacement pratique du freinage.

— Il y a quelque chose qui te dérange, mon fils, dit Chiun.

— Je crois que je serai du mauvais côté, expliqua Remo.

Le visage parcheminé de Chiun exprima l'incompréhension :

— Le mauvais côté ?

— Oui, je crains que cette fois-ci je sois du mauvais côté, répéta Remo d'une voix morose.

— Qu'est-ce un mauvais côté ? Vas-tu cesser de travailler pour le docteur Smith ?

— Écoutez, vous savez bien que je ne peux pas vous expliquer pour qui nous travaillons.

— Ça m'est d'ailleurs bien égal, rétorqua Chiun. Quelle différence cela ferait-il ?

— Nom d'un chien ! Ça fait une sacrée différence. Pour quoi pensez-vous que je fasse ce que je fais ?

— Parce que tu es un élève du Maître de Sinanju et que tu exerces ton art d'assassin, car c'est ce que tu es. La fleur donne à l'abeille, et cette dernière fait du miel. Les rivières coulent, alors que les

montagnes restent satisfaites de leur immobilité se contentant par moments de gronder. Chacun est ce qu'il est. Et toi, Remo, tu es un étudiant dans la maison de Sinanju bien que tu sois blanc.

— Mais enfin Chiun, je suis américain. Et je fais ce que je fais pour d'autres raisons. Or, ils viennent de me dire d'être en superforme immédiatement et je découvre ensuite que je vais m'attaquer aux bons.

— Les bons ? Les méchants ? Vis-tu donc dans un conte de fées, mon fils ? Tu ressembles aux petits enfants qui hurlent des slogans dans la rue, ou à ton président lorsqu'il se met à discourir dans la boîte à images. N'as-tu donc pas appris notre enseignement ? Les bons, les méchants, quelles sottises ! Il existe uniquement des points nerveux, des cœurs, des poumons, des yeux, des pieds, des mains et un sens de l'équilibre. Il n'y a pas de bons et de méchants. Si c'était le cas, les armées auraient-elles besoin de porter un uniforme pour se distinguer les unes des autres ?

— J'étais sûr que vous ne me comprendriez pas, Chiun.

— Je comprends que les pauvres gens de Sinanju peuvent manger car le Maître de Sinanju sert un maître qui peut payer. La nourriture de l'un est toute aussi nourrissante que celle de l'autre. C'est de la nourriture, un point c'est tout. Tu n'as pas encore très bien compris mais tu y arriveras. (Chiun secoua tristement la tête.) Je t'ai donné la perfection comme tu viens de le prouver cet après-midi et maintenant tu te comportes à nouveau comme un Blanc.

— Alors vous reconnaissez que c'était la perfection ?

— À quoi sert la perfection dans les mains d'un inconscient ? Ce n'est qu'une précieuse émeraude sertie dans un tas de fumier.

Sur ces paroles Chiun resta silencieux. Remo n'y prêta pas attention. Il était furieux, pratiquement aussi furieux que dix ans auparavant lorsqu'il s'était réveillé au sanatorium de Folcroft sur le détroit du Long Island après son électrocution publique.

Remo Williams avait été accusé pour un meurtre qu'il n'avait pas commis. C'était un ignoble coup monté, à cause duquel il fut condamné à la chaise électrique. Mais la chaise n'avait pas marché ce jour-là. Il apprit alors qu'une organisation secrète en marge de la légalité avait eu besoin d'un bras exécuter pour préserver la Constitution devant la marée montante du crime organisé, des révolutionnaires, de tous ceux qui mettaient la nation en danger. Cette unité se nommait CURE et était composée de quatre hommes. Le président des États-Unis en fonctions, le docteur Harold Smith qui dirigeait l'organisation, un baroudeur et finalement Remo. Peu après

ils ne furent plus que trois, lorsque l'homme qui l'avait recruté en montant cette fausse exécution se tua dans un lit d'hôpital pour éviter de parler sous l'empire de drogues. Avant de mourir il avait dit à Remo que « l'Amérique valait bien une vie ».

C'est à ce moment-là que Remo entra en action. Cela remontait aujourd'hui à une dizaine d'années. Il pensait donc avoir depuis longtemps enterré le Remo Williams qu'il était alors, un simple agent de police de Newark. C'est du moins ce qu'il avait cru jusqu'à aujourd'hui où il réalisait que, contrairement à ce qu'il avait pensé, le policier en lui n'était pas mort sur la chaise électrique. Son estomac était en train de le lui faire comprendre. Il se contractait à l'idée de cette nouvelle mission où il allait devoir tuer d'anciens collègues.

CHAPITRE III

Il y eut quelques hésitations avant que l'on décide que le député Francis X. Duffy, de la treizième circonscription de New York, pouvait être enterré religieusement. L'Église n'accueille pas volontiers les suicidés en terre bénite, car reprendre la vie que Dieu a donnée est une grave offense.

Mais, malgré sa rigueur morale, l'Église conserve un grand souci d'objectivité et possède une connaissance réaliste de la fragilité des témoignages. Ce qui pour la police de Seneca Falls et pour l'ensemble de la presse constituait des preuves n'était guère probant pour les autorités religieuses.

On avait trouvé des traces de poudre sur la tempe de Francis Duffy et ses empreintes figuraient, bien visibles, sur l'arme qui l'avait tué. La police affirmait que les contusions qui couvraient son corps étaient dues à sa chute quand il avait tiré la balle.

Son meilleur ami, l'inspecteur William McGurk de New York City, avait confié aux représentants de l'Église, et ensuite également au procureur général, que Duffy s'était secrètement mis à boire depuis à peu près un an, et qu'il buvait même des quantités énormes. Cet alcoolisme galopant avait sans aucun doute, disait McGurk, permis l'éclosion de la paranoïa chez son ami.

*

* *

Au cours de son entretien secret avec le procureur général, McGurk s'étendit plus en détail sur l'aspect paranoïaque que prenait depuis quelque temps la personnalité de son ami.

— Vous a-t-il parlé de ses soupçons au sujet d'une conspiration nationale ? demanda le procureur général.

— Conspiration ? répéta McGurk en levant ses sourcils d'un air étonné.

— Oui, une conspiration.

— D'accord, mais laquelle ?

— C'est à vous de me le dire, inspecteur.

— Comme vous voulez. Il m’a en effet raconté que des policiers se soutenaient entre eux pour exécuter des criminels et qu’ils s’en prendraient bientôt à lui car il avait découvert le pot-aux-roses. Mais avant c’étaient des agriculteurs qui projetaient de le brûler vif dans sa maison, parce qu’il pouvait démontrer que la politique agricole du gouvernement n’était qu’un complot des protestants contre les catholiques. Sans oublier l’époque où il était très préoccupé par le fait que l’Appel Juif Unifié venait de prendre discrètement le contrôle des Alcooliques Anonymes. Le pauvre souffrait d’un complexe de persécution tel, qu’il était même persuadé qu’un des portiers de son immeuble comptait ses bouteilles vides pour renseigner son adversaire politique. Croyez-moi, monsieur, tout ceci m’est très pénible car Frank Duffy était mon meilleur ami.

— Parlons de la conspiration policière. Que savez-vous au juste ?

— Qu’il avait ouvert une enquête.

— Vous a-t-il donné des détails plus précis ?

— Oui. Chaque fois il pouvait donner des détails. Cela m’a effrayé.

— Pourquoi ?

— Parce que j’ai failli y croire !

— Et pourquoi avez-vous failli y croire ? Racontez-moi.

— Eh bien, il me parlait de plusieurs morts récents qui étaient des gens connus du Milieu. J’en connaissais d’ailleurs bien un, Big Pearl Wilson, un nég... un souteneur noir. D’un grand sang-froid et très intelligent. Je veux dire qu’il y a des tas de personnes intelligentes chez les Noirs.

— Bien sûr, continuez.

— Big Pearl s’occupait de certaines personnes si vous voyez ce que je veux dire. C’était un grand « Vig»⁽⁵⁾ c’est-à-dire...

— Je connais les termes new-yorkais pour désigner la corruption locale, interrompt le procureur général avec son accent de l’Arizona. Continuez.

— Il est certain qu’on peut se demander qui aurait eu intérêt à descendre Big Pearl. Il faisait attention, c’était un gars malin. Dans son cas la théorie policière de Frank pouvait tenir debout.

— Dites-moi, inspecteur, le député Duffy m’a assuré ne partager ses informations avec quiconque, comment se fait-il que vous soyez au courant ?

McGurk sourit.

— J’étais son meilleur ami, il ne me considérait pas comme

quiconque.

Le procureur général approuva de la tête. Son visage était marqué comme un désert après un orage de grêlons. Il reprit :

— Parlons de Big Pearl Wilson. À votre avis pourquoi l'a-t-on tué ?

— Je ne sais pas. C'est pour ça que la théorie d'une conspiration policière m'a paru dans les choses possibles. Je ne sais pas si vous avez le droit de faire ce genre de choses mais, si vous le voulez, je jetterai personnellement un coup d'œil sur cette affaire, pour voir si Frankie avait vraiment quelque chose de sérieux dans ses dossiers.

Le procureur général soupesa en silence la proposition.

— Possible, dit-il. Peut-être bien que le député Duffy s'est tué au cours d'une crise de folie, mais d'un autre côté peut-être n'était-ce pas vraiment un suicide. Je ne sais pas. Pourtant, je dois reconnaître que son histoire avait les accents de la vérité. Vous voyez ce que je veux dire ?

McGurk approuva de la tête.

— Moi aussi j'ai failli y croire pourtant j'avais déjà eu droit aux histoires des fermiers, du portier, de l'AJU et j'en passe...

— Si Duffy avait raison, de tous les policiers du pays, je suis certain que vous êtes le seul à ne pas être compromis.

McGurk leva un sourcil interrogateur.

— Comment pouvez-vous être aussi sûr ? Vous n'en savez rien.

— Je sais. J'ai lu votre dossier. J'ai tout fait vérifier, McGurk, et l'on m'a rapporté des anciens comptes rendus de l'OSS disant qu'il était dangereux de vous envoyer, vous et Duffy, sur la même mission car vous étiez trop protecteur à son égard. Je sais que vous êtes très conservateur et que Duffy était un libéral, mais cela n'empêche que vous étiez comme deux doigts de la main. Or, seule une amitié profonde et sincère peut supporter des profondes divergences politiques. Par conséquent, si vous faisiez partie de cette conspiration, si conspiration il y a, je suis persuadé que Frank Duffy serait vivant aujourd'hui.

McGurk avala péniblement sa salive.

— J'aimerais bien qu'il y ait une conspiration ou un truc dans ce genre. J'aimerais bien que Duffy ait vraiment été descendu parce que, dans ce cas, je pourrais étripier le coupable. Je parle sérieusement.

— Calmez-vous, McGurk. Il n'est pas question de vous autoriser à venger un ami. Je vous demande par contre de vous joindre à moi quelque temps et ce ne sera pas une partie de plaisir.

— Je vous écoute.

— Partons du principe qu'un tel danger existe. Je veux que vous enquêtiez à fond sur la mort de Big Pearl, discrètement mais à fond, tout en sachant que s'il y a vraiment une conspiration, les conjurés vous élimineront. Le ferez-vous ?

— Pour Frank Duffy, monsieur, je suis prêt à mourir.

— Ce sera peut-être nécessaire, inspecteur.

Le procureur général inscrivit un numéro de téléphone sur un papier qu'il tendit à McGurk.

— C'est ma ligne directe, en cas d'absence ne laissez aucun message à ma secrétaire.

— Compris, monsieur.

— Inspecteur, il ne nous reste plus qu'à espérer que tout ce qu'imagina Duffy n'était que le fruit d'un esprit tourmenté et alcoolique, car sinon votre vie ne vaut pas chère.

Ceci dit, il tendit une main que McGurk s'empressa de saisir.

« Étrange, pensa le procureur général, qu'un homme d'une telle honnêteté et d'un tel courage ait la poignée de main froide des menteurs. Cela ne fait que réfuter une idée populaire selon laquelle on peut connaître un homme à sa façon de vous serrer la main. »

*

* *

Ce soir-là lorsqu'il fit un compte rendu de sa conversation avec l'inspecteur au Président des États-Unis, ce dernier ne fut pas favorablement impressionné par l'initiative de son procureur.

— Mais enfin, nom d'un chien ! Qu'est-ce qui vous prend ? Vous êtes en train de constituer une police secrète. Il n'en est pas question ! Rien de tel sous mon mandat ! Il y a déjà suffisamment de dingues en train de jouer à l'agent secret comme ça ! Ensuite c'est moi qui suis obligé d'arranger les choses après leur passage. Vous m'avez compris ?

— Il me semble, monsieur le Président, que vous n'êtes pas réaliste. Il s'agit d'un danger réel.

— Je me comporte comme doit se comporter le Président des États-Unis. Notre nation est fondée sur un ensemble de lois. Nous allons les respecter, vous m'entendez !

— Mais, monsieur, il s'agit d'une chose contre laquelle la loi ne peut rien.

— Eh bien, tant pis, c'est trop tard ! Il fallait suggérer vos idées il y a trois cents ans.

— Vous parlez de la Constitution ?

— Je parle des États-Unis. Si vous tenez à compter ce policier de New York parmi vos salariés, allez-y, mais pas de personnage secret, pas de règlement de compte en douce et pas d'espionnage en cachette. Bonsoir.

— Bien, monsieur le Président, répondit le procureur général, quoiqu'une telle organisation ne serait peut-être pas une si mauvaise idée.

— Bonsoir, répéta sèchement le Président.

Une fois le procureur parti, le Président quitta son bureau et se rendit dans sa chambre à coucher. Son épouse se reposait. Il lui demanda gentiment de le laisser seul, ce qu'elle fit sans poser de question. « Une femme comme ça c'est une vraie bénédiction, autrement plus grande que la richesse, se dit-il tout en retirant un téléphone rouge du tiroir du haut d'une commode. C'est à elle que devaient penser les scribes de l'Ancien Testament ! »

Il composa un numéro. On décrocha à la première sonnerie.

— Oui, monsieur, répondit une voix.

— Docteur Smith, il se passe des choses ennuyeuses. Je me demande si vous n'avez pas outrepassé vos limites ?

— Faites-vous allusion à ces exécutions qui ont eu lieu récemment sur la côte Est ?

— Oui. Ce genre de choses ne peut être toléré. Déjà, en agissant discrètement, l'existence même de votre organisation est difficilement supportable. Si vous dépassez les bornes, nous allons y mettre un point final.

— Mais ce n'est pas nous, monsieur le Président. C'est quelqu'un d'autre, et nous sommes sur l'affaire.

— Ce n'est pas vous ?

— Bien sûr que non. Nous ne disposons pas d'une armée, et nous ne tolérerions jamais des opérations aussi mal montées. Nous allons nous attaquer aux responsables d'ici peu.

— Vous allez donc vous servir de cette personne très spéciale ?

— Si nous le pouvons.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne peux pas m'étendre sur le sujet.

Le Président réfléchit un instant tout en fixant le téléphone rouge, puis reprit :

— Pour le moment vous pouvez continuer mais sachez que je ne suis pas plus tranquille sachant que vous existez.

— Moi non plus, monsieur. Bonsoir.

*

* *

Le client de la chambre douze d'un motel près de Fort Worth reçut un message. Le garçon d'étage se traîna jusqu'à la porte et frappa. Elle s'ouvrit, et un individu demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est un télégramme pour vous.

— De la part de qui ?

— Je ne sais pas.

— Eh bien, regardez.

— Bon, d'accord. C'est votre tante Harriet, de Minneapolis.

— Merci, dit l'individu en lui claquant la porte au nez.

Le garçon d'étage cligna des yeux, ouvrit la bouche puis frappa à nouveau.

— Alors, vous le voulez ce télégramme oui ou non ?

— J'en veux pas. Vous n'avez jamais reçu un télégramme que vous ne vouliez pas ?

— Ben ça alors ! lâcha ébahi le garçon se grattant la tête d'un air intelligent, puis il repartit.

Remo était en train de faire sa valise. Il enfonça la dernière paire de chaussettes dans un coin en appuyant très fort. Chiun l'observait.

— Je suis inquiet, dit-il.

— De quoi ? demanda sèchement Remo.

— Il y a suffisamment de personnes qui essayeront de te tuer. Pourquoi dois-tu leur faciliter la tâche en traînant les chaînes de la colère ?

— Parce que je suis furieux, voilà pourquoi ! Ce télégramme c'était le signal. J'entre en action et je ne veux pas.

— Je vais te donner un conseil : de tous les gens que tu verras

aucun d'eux ne vaut le don de ta vie.

— Ma vie, ma vie. C'est la mienne, nom d'un chien ! J'ai le droit d'en faire ce que je veux, même de la dilapider. Ça me regarde. C'est pas votre vie, c'est pas celle de Smith, c'est la mienne, même si ces salauds me l'ont prise, il y a dix ans.

Chiun secoua tristement la tête.

— Tu portes en toi la sagesse de mes ancêtres de Sinanju. Ne la détruis pas par des pensées enfantines.

— Voyons les choses comme elles sont, petit père. On vous paye pour m'enseigner l'art de Sinanju, avec des dollars, des vrais, pris sur les impôts des citoyens américains. À ce prix-là vous auriez accepté d'enseigner une girafe.

— Penses-tu vraiment que je t'aurais appris tout ce que je t'ai appris uniquement pour de l'argent ? demanda Chiun.

— J'en sais rien. Avez-vous terminé vos valises ?

— Tu ne veux pas l'admettre.

— Et vous ? Êtes-vous vraiment obsédé par le sentiment d'avoir gâché quelques années de votre vie sur un Blanc, comme vous me le répétez sans cesse. Admettez donc ça aussi.

— Les Maîtres de Sinanju n'admettent pas. Ils illuminent !

Sur ces paroles sans réplique possible Remo ferma sa valise. Lorsque Chiun ne voulait pas parler, il ne parlait pas.

CHAPITRE IV

À Philadelphie, Stefano Colosimo accueillait ses enfants, ses petits-enfants, ses frères et ses sœurs, embrassant les hommes et les femmes sur les joues, exprimant ainsi l'amour débordant d'un patriarche envers sa famille. Ayant traversé l'entrée où se tenait un garde du corps, ils s'avançaient en petits groupes joyeux vers grand-papa Stefano, vers les grosses mains et les lèvres mouillées, mais aussi vers les petits cadeaux gaiement enveloppés dans du papier. Pour les enfants il y avait des bonbons ou des jouets, pour les adultes des bijoux et parfois des enveloppes si les finances du foyer étaient en difficulté. Grand-papa Stefano remettait les enveloppes avec une attitude de générosité respectueuse, expliquant que si cela lui était possible ce n'était dû qu'à une bonne fortune non méritée, et, qui sait ? Peut-être qu'un jour l'intéressé pourrait à son tour lui rendre un petit service.

Les visages fermés et sévères des gardes du corps contrastaient avec l'animation joyeuse de la famille. Mais personne ne les remarquait, pas plus que d'autres ne font attention à la tuyauterie.

Les plus jeunes Colosimo furent tous surpris lorsqu'ils constatèrent que, chez leurs camarades de classe, ce n'était pas pareil. Certains avaient des bonnes, certains même des chauffeurs, mais aucun n'avait de gardes du corps. C'est alors que les jeunes enfants commencèrent à réaliser ce que signifiait être un Colosimo : on était dans la classe mais on n'en faisait pas vraiment partie. Les gens dont on parlait à la télévision on les avait eu au téléphone lorsqu'ils appelaient grand-père. Mais ça on ne le racontait pas à ses copains, car on était un Colosimo.

Grand-père Colosimo recevait les hommages de sa famille mais également des félicitations de l'extérieur : des télégrammes et des coups de téléphone du maire, d'un sénateur, du gouverneur, du chef de police, et des présidents des partis républicains et démocrates souhaitaient au plus grand promoteur de Philadelphie, qui était aussi le plus gros importateur d'huile d'olive et le plus grand constructeur, un très heureux quarantième anniversaire de mariage.

C'était pourquoi l'insistance d'un petit agent de la circulation, qui voulait voir le propriétaire de la maison pour une histoire de voiture bloquant la route, était risible.

— Carlo, occupe-t'en, dit Grand-Papa Stefano à l'un de ses gardes

du corps.

— Il dit qu'il ne veut parler qu'au propriétaire, revint dire Carlo dont la feuille d'impôts indiquait qu'il était conseiller d'affaires.

— Occupe-toi de lui, Carlo, répéta Grand-Papa Stefano en frottant son pouce sur le bout de son index pour indiquer des petites coupures.

Le garde du corps disparut dans la foule joyeuse et revint haussant les épaules.

— C'est un nouveau genre de flic.

— Lui as-tu dit que nous connaissions certaines personnes qui...

Carlo hocha positivement la tête plus violemment que nécessaire démontrant ainsi que non seulement il le lui avait bien dit, mais que de plus il s'était fait envoyer sur les roses.

— Dis-lui qu'on prend la contravention.

— Il dit que c'est une ordonnance et qu'il peut vous emmener au poste.

— Pour un stationnement ?

Carlo haussa les épaules.

— Va voir de qui il s'agit, ordonna Grand-Papa Stefano, ce qui déclencha une série d'appels téléphoniques à des commissariats, au quartier général de la ville, à des policiers qui étaient des employés de Colosimo bien qu'ils n'eussent apparu jamais sur ses livres. Puis Carlo revint :

— Le quartier général le connaît, mais certains de nos flics n'en ont jamais entendu parler.

Avec l'air résigné d'un homme se rendant compte qu'il devait tout régler par lui-même, Grand-Papa Stefano sortit pour parler à l'agent.

Du haut du perron encadré de deux gardes du corps, il se présenta.

— Puis-je vous aider ? demanda-t-il ensuite.

— Oui. Cette voiture, là-bas, c'est un danger public.

— Le jour de mon anniversaire ?

— Désolé, un danger public est un danger public.

— Un danger public ! lâcha Grand-Papa Stefano d'un air méprisant, et personne d'autre ne peut ranger ce danger public ? C'est bon, j'y vais.

Arrivé sur le trottoir devant la maison, Carlo remarqua quelque chose de bizarre. Ce n'était pas les cinq policiers qui remontaient dans leur direction mais la manière dont ils marchaient. Tous de front d'un

même pas rapide. Arrivés à trente mètres, ils se mirent à tirer à hauteur de la hanche. L'éclair des coups de feu fut la dernière chose que vit Carlo.

Les cinq policiers avaient dégainé en même temps. Ils descendirent d'abord les gardes du corps, épargnant un court instant Grand-Papa Stefano Colosimo, puis il tomba à son tour, abattu par les cinq armes simultanément.

La nouvelle fut annoncée aux informations de quatorze heures. La police de Philadelphie attribua les morts à un règlement de comptes entre bandes adverses.

À New York, l'inspecteur McGurk éteignit la radio et nota quelques chiffres sur un calepin. Très beau coup. Net et sans bavures. Il avait fallu cinq hommes, ce qui était quand même beaucoup, mais ça les valait. Impeccable.

McGurk s'adossa confortablement et fixa la carte qui recouvrait le mur en face de lui dans son bureau du quartier général à côté de celui du commissaire. Il visualisait la toile d'araignée des policiers s'étendant à travers le continent. Ils avaient déjà pas mal progressé. Et maintenant qu'il serait très prochainement à la retraite, il pourrait se consacrer entièrement à une mission autrement plus importante que sa tâche de policier. La toile d'araignée recouvrirait alors tout le pays d'une côte à l'autre. Avec son armée sanguinaire, il parcourrait tous les États et s'attaquerait par la suite à Washington. Ça, Duffy, en type malin de Fordham, l'avait très bien compris.

L'armée de McGurk serait forcée d'aller jusqu'au bout, jusqu'à la Maison-Blanche. Une fois que l'on déclenche une avalanche on ne l'arrête pas à mi-chemin.

McGurk se leva et rangea ses papiers, s'apprêtant à quitter ce bureau pour un autre où se déroulaient des choses plus importantes. Bientôt, il devrait appeler le procureur général pour lui dire que l'armée secrète policière n'existait que dans l'imagination de Frank Duffy.

CHAPITRE V

Le docteur Harold Smith, au teint naturellement jaunâtre, avait une expression encore plus acide que d'habitude.

— Bonjour, Remo, dit-il.

Il attendait Remo depuis déjà quelque temps, assis dans un des petits salons privés de la salle des coffres de la banque Manhattan, avec, devant lui, deux malles ouvertes. Toutes deux pleines à ras bord de liasses de billets de cent dollars tout neufs.

Remo jeta un œil sur l'argent. « Étrange, pensa-t-il, comme l'argent ne représente plus rien lorsqu'on peut en avoir autant qu'on en veut en décrochant son téléphone. » Surtout lorsque, de toute façon, on n'a, au fond, envie de rien, personne ne s'intéressant à vous, sauf, peut-être, votre employeur dans les limites où vous pouvez lui être utile. Remo voyait les piles de billets de cent dollars pour ce qu'elles étaient vraiment : du papier.

— Laissez-moi d'abord vous expliquer le pourquoi de telles sommes. Vous allez vous installer à New York en vous positionnant comme une des grandes figures du racket. D'après nos analyses, nous avons déduit qu'aux yeux de notre nouvelle cible, la police, un individu est classé comme faisant du racket non pas parce qu'il en fait mais uniquement parce qu'il graisse régulièrement la patte des flics.

« Ceci présente un avantage extraordinaire pour nous, car cela nous évite de monter un vrai réseau de racket, ce qui nous prendrait trop de temps. Sans compter que ça nous évite aussi de vous lancer dans des activités telles que les prêts à taux usuraires, les jeux, les détournements de fonds, les drogues et tout le reste, ce qui risque d'être un peu compliqué pour vous.

— Vous voulez dire qu'il suffise que je paye les policiers pour qu'ils me prennent pour un gangster sans avoir à me mouiller dans une activité illicite quelconque ?

— Vous m'avez très bien compris.

— Et ensuite ?

— Découvrez qui est à la tête de l'organisation, éliminez-le et nous, nous nous chargerons de dissoudre le reste de l'organisation.

— Pourquoi ne pas plutôt laisser vos fainéants rassembler des preuves et déposer le tout sur le bureau d'un quelconque avoué ?

Pourquoi faut-il éliminer les leaders ?

— Parce que nous ne voulons surtout pas que leur organisation soit connue du public. Nous sommes persuadés que si le pays avait connaissance aujourd'hui de leurs activités, les chefs seraient probablement non seulement acquittés, mais de surcroît auraient toutes les chances de se faire élire à des postes politiques clefs.

— Qu'est-ce que cela aurait de si mal ? demanda méchamment Remo. S'ils gagnent nous pourrions nous retirer, on n'aurait plus besoin de nous. Au fond, Smitty, ils font notre boulot !

— Non, Remo, ils ne font pas notre boulot. Pas vraiment, répondit doucement Smith.

— Allons, vous n'allez pas me faire croire que les salauds qu'ils ont descendus ces derniers temps n'étaient pas dans le collimateur de votre petit ordinateur. Et que vous n'étudiez pas un plan sophistiqué pour arriver à les faire pincer par l'IRS⁽⁶⁾ ? Soyons sérieux ! Vous me prenez vraiment pour un imbécile ! Ces types sont en train de faire notre boulot et ils le font mieux et plus vite que nous. Ce qui vous dérange, au fond, c'est qu'un jour vous risquez de ne plus être indispensable ! N'est-ce pas ?

— Remo, reprit Smith d'une voix basse et tendue, votre fonction est parallèle à celle qu'exercent actuellement certains de ces individus, c'est pour cela que vous leur trouvez une justification. Mais il existe un certain nombre de différences importantes. Premièrement, nous n'avons recours à vos services qu'en cas d'urgence, lorsque nous n'avons plus d'autre possibilité. Deuxièmement, nous avons été créés justement pour éviter que se produise ce qui se passe actuellement. CURE est là pour empêcher que les États-Unis deviennent un État policier. C'est la raison même de notre existence.

— C'est trop subtil pour moi, Smitty.

— Remo, je vais vous demander ce que chaque commandant a toujours demandé à ses troupes depuis l'époque des cavernes : faites-moi confiance, ayez confiance en mon jugement.

— Contre le mien propre ?

— Oui.

Remo pianota nerveusement sur le rebord de la table qui les séparait tout en réfléchissant. Il se retenait pour ne pas être violent, il savait qu'en frappant sur la table, comme il aurait bien aimé le faire, il la briserait en deux.

— D'accord. Mais je vais vous dire ce que chaque soldat depuis l'époque des cavernes a pensé : je n'ai pas vraiment le choix !

Smith approuva de la tête. Il fit à Remo un résumé des dernières informations concernant ce réseau de policiers qui s'agrandissait peu à peu et dont le quartier général devait se trouver sur la côte Est.

— D'après les endroits et le nombre de leurs coups, nous estimons qu'ils disposent d'au minimum cent cinquante hommes. C'est à peu près le nombre qu'il faut pour pouvoir circuler à travers le pays sans courir le risque d'être reconnus.

Smith informa également Remo qu'un des caissiers de la banque lui avait semblé particulièrement intéressé par les larges sommes retirées sous l'un des noms d'emprunt de CURE. Remo devrait donc faire attention car il risquait de se faire attaquer en sortant.

— Vous avez là, dans les deux malles, pratiquement un million de dollars en liquide. Vous remettrez sur le compte courant ce qui en restera, comme d'habitude.

— Non, répliqua Remo surveillant l'expression du visage maigre et amer qui lui faisait face. Je brûlerai ce qui restera.

— Vous détruisez ainsi l'énergie de ce pays ! s'écria Smith profondément choqué.

— Je sais, Smitty. Vous êtes un vrai descendant des hommes du *Mayflower*.

— Je ne vois pas le rapport !

— Moi, je ne suis qu'un connard de policier, continua Remo. Mais je suis fier d'être un « honkey »⁽⁷⁾. Vous savez ce que c'est ? C'est le fermier aux mains calleuses, pas le propriétaire agricole. C'est le gardien de troupeau, pas l'éleveur. C'est le Rital, pas l'Italo-américain. C'est le Juif philanthrope. C'est moi !

— Calmez-vous, Remo. Vous ne devez pas croire que je ne sais pas combien ces gens-là sont importants pour le pays, répondit Smith.

— Ces gens-là ! Ces gens-là !

Remo sortit brutalement une liasse de billets d'une des malles et devant les yeux de Smith il commença à séparer les coupures entre elles de ses doigts et à travailler les fibres du papier jusqu'à ce que les genoux de Smith soient recouverts d'une mince pellicule de confettis verts.

— Il y avait là dix mille dollars, Remo. Nos dix mille dollars.

— Nos dix mille dollars et ces gens-là. Nos. Ces.

— Bonne journée, Remo, dit Smith en se levant.

Remo pouvait sentir la frustration qui envahissait peu à peu ce petit pilier d'intégrité debout devant lui. Un mouvement de chaude

sympathie le submergea lorsqu'il vit Smith essayer de dire quelque chose avant de refermer la porte mais ne pas trouver ses mots.

— Passez une bonne journée, Smitty, lui lança Remo en rigolant.

Il referma les deux malles, laissa à Smith le temps de sortir de la banque, puis à son tour quitta la salle des coffres.

Sur le trottoir devant la banque il inspecta les environs mais ne vit personne qui semblait lui porter un intérêt particulier. Il contourna quand même le pâté de maisons pour s'en assurer. Toujours rien. Il refit un tour et remarqua la même voiture. Il comprit alors pourquoi elle lui avait échappé jusqu'à maintenant. Sur le siège avant un homme et une femme semblaient se regarder amoureusement dans le fond des yeux. C'était une bonne planque. Mais, bien sûr, cet « amoureux » à son troisième passage faisait un peu forcé. L'essence de l'amour, comme disait Chiun, était sa nature transitoire. Tout comme la vie. Courte. Un bref interlude entouré de néant.

Ayant maintenant identifié ses futurs attaquants, Remo marcha d'un pas rapide le long de la Quatorzième rue en balançant les malles au rythme de ses enjambées. Il s'arrêta un instant à Union Square de peur que les « amoureux » ne le perdent dans les encombrements. Il vérifia d'un coup d'œil. Non, ils étaient là, derrière lui, et il y avait même une autre voiture derrière la leur maintenant. Il en sortit deux Noirs plutôt grands, coiffés de chapeaux mous.

L'homme de la première voiture les imita suivi d'un autre Blanc. Tous se dirigeaient vers lui. Un boulot bien intégré. Qui osait dire que les New-Yorkais ne travaillaient pas main dans la main sans distinction de race, croyance, ou couleur ?

Remo décida de faire le tour d'Union Square pour voir si vraiment les hommes avaient l'intention de tenter une agression en plein jour et au milieu d'une telle foule.

Les hommes se précipitèrent derrière Remo lorsqu'il pénétra dans le square.

Quand il entama le deuxième tour les quatre hommes se divisèrent, deux se postèrent à l'entrée ouest, deux à l'entrée est. Remo, lui, se dirigea vers le centre du mini-parc. Les quatre hommes se rabattirent sur lui. Les Noirs visèrent sa tête, et les Blancs s'attaquèrent chacun à une malle.

Mais les malles n'étaient déjà plus là. Elles remontèrent ensemble vers deux mentons noirs qu'elles percutèrent avec un horrible bruit d'os fracturés. Les Blancs, à leur tour, reçurent les malles dans le dos alors qu'ils dépassaient Remo qui s'était dérobé et n'était plus là pour les arrêter sur leur lancée.

Pour les passants alentour, c'était l'attaque d'un pauvre homme seul par quatre malfrats. Remo remarqua que la scène suscitait une certaine curiosité mais rien de plus.

Personne ne cria, personne ne vint vers lui. L'un des Blancs essaya de sortir son revolver, et Remo lui brisa la mâchoire lui enfonçant les dents au fond de sa gorge. Il enfonça aussi le chapeau mou d'un Noir bien au milieu du cerveau et percuta le deuxième Blanc d'un léger lancer en arrière du coude. Il ne tenait nullement à être obligé d'envoyer son costume chez le teinturier ce qui arriverait s'il frappait trop fort. Heureusement la tempe du Blanc trembla sans s'ouvrir.

Remo cassa net la colonne vertébrale du dernier compère d'un simple coup de talon.

C'est alors qu'il reçut un choc. Les badauds n'avaient plus la moindre curiosité pour ce qui se passait. Ils continuaient leur chemin enjambant les corps au passage. La seule interruption dans ce défilé monotone vint d'une femme, revenant apparemment de faire ses courses, qui s'insurgea contre l'inefficacité du service d'entretien de la ville.

Remo jeta un œil vers les deux voitures toujours coincées dans les embouteillages. La femme avait jailli de la première et courait éperdument vers l'East River. Quant à l'homme de la seconde, lui, il fonçait vers l'Hudson.

Remo n'avait pas envie de les poursuivre. Il continua donc son chemin au milieu de la foule des New-Yorkais qui se dépêchaient vers leur destination, espérant y arriver vivants.

Remo remarqua que ses chaussures étaient tachées. Arrivé sur la Troisième Avenue il s'arrêta devant un cireur sur le trottoir. Le garçon observa la pointe de la chaussure de Remo et sortit une bouteille presque vide contenant un liquide verdâtre.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Remo.

— C'est impossible d'enlever correctement les taches de sang sur du cuir uniquement avec de l'eau, expliqua le gamin. Il faut se servir d'un produit spécial.

Remo regarda ses chaussures. En effet il y vit des traces de sang. Il reporta son attention sur la bouteille verdâtre où à force d'utilisation le liquide avait séché, formant une croûte autour du goulot. *New York, New York, quelle ville merveilleuse !* fredonna Remo.

Un transistor enfoui au milieu des chiffons dans la caisse du gamin donnait les dernières nouvelles. Remo écouta : un des chefs de la Mafia venait d'être descendu à Philadelphie ; de son côté, le maire de New York lançait un appel contre l'indifférence totale des citoyens aux

problèmes sociaux de leur ville, ce qui constituait la plus grosse entrave au progrès.

CHAPITRE VI

Remo trouva facilement la nouvelle résidence que CURE lui avait achetée par des chemins très détournés.

C'était une maison, pas très grande, située dans le haut de Queens. Il était passé avant prendre Chiun à l'aéroport avec ses huit malles-bateau, cinq grandes valises et six caisses en bois qui renfermaient ses effets personnels.

— On m'a fait savoir que nous allions emménager dans une maison, alors j'en ai profité pour apporter quelques affaires afin de pouvoir me changer, avait expliqué Chiun devant l'expression guère aimable de Remo.

Chiun avait également exigé que l'une des caisses en bois voyage avec eux à l'intérieur du taxi. Trois autres voitures suivaient contenant les quelques affaires du Maître de Sinanju.

Remo savait très bien que cette lourde caisse renfermait le magnétoscope géant de Chiun auquel on avait adapté une pile géante en cadmium pour que Chiun puisse enregistrer ses feuilletons télévisés favoris durant son voyage du Texas à New York. De toute façon, il n'aurait pas quitté le Texas sachant qu'il allait rater « Lorsque tournent les planètes » et « Dr Lawrence Walters, Psychiatre ».

Remo, serré entre une portière et la caisse, décocha un regard sinistre à Chiun.

— Il se pourrait que l'un des chariots suiveurs s'égare, j'aurais ainsi perdu pour toujours un moment de beauté, un de ces rares moments dans le désert d'une vie, expliqua Chiun.

— Chiun, on vous a répété maintes fois que l'on pouvait se procurer sans problème la copie de ces émissions.

— On m'a raconté des tas de choses dans ma vie, je ne crois que ce que je peux toucher, répliqua Chiun tout en tapotant affectueusement la caisse qui coinçait inconfortablement Remo contre la portière.

Ce dernier remarqua que Chiun avait proportionnellement encore moins de place que lui, mais qu'il semblait par contre tout à fait à l'aise.

Remo se lança dans l'explication de ce qui le préoccupait.

— J'ai eu des « traces » cet après-midi, alors que je n'aurais pas dû,

dit-il faisant allusion au sang sur sa chaussure.

Chiun n'avait pas besoin de précision sur l'origine de la « trace » ni son lieu. « Trace » était leur façon codée d'exprimer qu'un coup avait été mal exécuté, pas au point d'avoir loupé son objectif mais suffisamment mal pour indiquer que la précision du geste faiblissait. C'était signe que la technique glissait et n'importe quel artisan sérieux prenait en compte un tel avertissement.

— C'est la colère, expliqua Chiun, la colère fait ça.

— Je n'étais pas furieux, je travaillais sur quatre types et je les travaillais en même temps. Je ne les connaissais même pas.

— La colère est un vrai poison qui se répand au travers de la vie. Tu n'avais pas besoin d'être en colère à ce moment précis. La colère te vole ton équilibre que seul le dévouement et l'harmonie pourront te rendre.

— C'est vrai, j'étais furieux et je le suis toujours.

— Alors attends-toi à des « traces ». Après les « traces » viennent les accidents et après les accidents, les erreurs et après les erreurs viennent les pertes. Et pour nous une perte équivaut...

Chiun ne termina pas sa phrase.

— Nous allons travailler sur l'harmonie, petit père, répliqua Remo. Mais je suis encore en colère.

La caravane des taxis longea une large avenue bordée d'arbres et de coquettes maisons en briques rouges avec des voitures garées devant et des enfants jouant sur des trottoirs bien entretenus. Lorsque leur taxi s'arrêta devant l'une d'entre elles, Remo remarqua que la plaque avait déjà été posée sur l'un des deux piliers qui gardaient la porte d'entrée. Il y lut : Remo Bednick. Il découvrit ainsi sa nouvelle identité pour ce prochain voyage.

Il surveilla le déchargement des diverses malles, valises et caisses, tout en gardant les deux mallettes à la main. Chiun alluma immédiatement sa télévision, et Remo commença ses exercices d'harmonie, assis en lotus, s'imaginant tout d'abord en tant que matière puis, en tant qu'esprit puis en tant qu'une matière faisant partie de la Matière et d'un esprit faisant partie de l'Esprit.

Quand il revint lentement aux réalités de son environnement, une maison propre et gentiment meublée, sa colère, quoique toujours présente, était distante, comme s'il s'agissait d'un sentiment éprouvé par quelqu'un d'autre.

Il emmena les mallettes à la cuisine pour les cacher dans l'endroit le plus sûr de n'importe quelle maison : le réfrigérateur. En ouvrant la

porte il découvrit que la place était déjà prise.

Cinq kimonos pourpres, parfaitement pliés occupaient les étagères du réfrigérateur, la manette de commande du froid étant tournée au maximum. Chiun, quant à lui, était au premier en train d'écouter, pour la deux cent quatre-vingt-septième fois cette année, la femme de Wayne Hampton, qui s'était enfuie avec Bruce Cabot, directeur de la sécurité interne pour la compagnie Malgar, réaliser qu'elle aimait vraiment sa fille May Sue Lippincott et que toutes les deux, il semblerait, étaient amoureuses du même homme, Vance Masters, autorité en matière de maladies du cœur, qui souffrait sans le savoir d'une maladie sur laquelle il travaillait justement. On avait été sur le point de le lui dire en septembre dernier et on avait failli recommencer à la fin de l'épisode d'hier.

Il n'était donc pas question d'arracher Chiun à son feuilleton pour lui demander de bien vouloir enlever ses kimonos. Il fallait leur trouver un autre endroit frais car la teinture coréenne, dont Chiun était si fier, avait plutôt tendance à déteindre.

Remo réfléchit un moment puis se décida pour le grenier. Il y trouva un coffre à jouets mais l'ouvrit pour y découvrir des kimonos, bleus cette fois-ci. S'étant résigné au sous-sol, il y trouva un joyeux mélange de kimonos jaunes et oranges.

Remo monta alors les deux mallettes à la chambre de Chiun. Ce dernier, en kimono vert, était en extase car Mary Sue Lippincott était sur le point de dire au docteur Masters qu'il était atteint de la maladie qu'il essayait de guérir.

Remo attendit silencieusement de voir apparaître sur l'écran une femme s'égosillant sur sa vertigineuse découverte journalière et qui lui avait apporté l'amour de son mari, l'affection de son fils, le respect et l'admiration de ses voisins, sans compter un sentiment général d'équilibre mental pour elle-même. Tout ça grâce à la nouvelle formule au citron activé de « Pouah » pour sa lessive.

Remo ouvrit les mallettes et éparpilla les liasses autour de Chiun.

— Soyez gentil de surveiller ça pour moi, dit-il.

— C'est pour moi ? demanda Chiun.

— Non, c'est de l'argent pour le nouveau job.

— C'est beaucoup d'argent, estima Chiun, la fortune d'un empereur.

— Nous pourrions tout prendre et partir, Chiun. Qui pourrait nous arrêter ? Ça suffirait à soutenir votre village pendant dix générations, même cent.

Remo sourit. Chiun secoua la tête.

— Si je parlais avec cet argent je volerais l'avenir de Sinanju, je volerais ma propre maison de Sinanju, car un tel acte souillerait nos siècles de services. Les générations d'après risqueraient à cause de ça de perdre leur fonction.

Remo savait que le village de Sinanju en Corée n'avait ni agriculture, ni industrie, seulement un peu de pêche et n'arrivait à survivre que parce que depuis des centaines d'années chaque Maître de Sinanju s'enrôlait à son tour comme assassin ou professeur d'assassins. Les pauvres du village vivaient des talents meurtriers des Maîtres.

— Un million de dollars durerait bien cent générations à la vitesse à laquelle vos citoyens dépensent l'argent.

Chiun secoua la tête à nouveau.

— Nous ne connaissons pas l'argent, nous ne connaissons que les arts martiaux. Et, même si cet argent devait durer cent générations, comment se nourrirait la cent et unième ?

— Vous vous faites vraiment du souci pour l'avenir, petit père !

— Lorsqu'on en est responsable, on s'en préoccupe. Es-tu aussi devenu aveugle à cause de ta colère ? demanda Chiun lui tendant un papier plié en deux qui était enfoui sous l'argent.

— Oh ! s'exclama Remo.

— Oh ! répéta Chiun. Oh ! le mot. Oh ! la façon dont marche le bonhomme. Oh ! le grand coup. Oh ! la vie. Oh !

Remo lut le message pendant que Mary Sue Lippincott réapparaissait sur l'écran et, croyez-le ou non, ô surprise ! elle allait parler au docteur Masters de la maladie qui le rongait sans qu'il le sache.

La note venait évidemment de Smith. Il avait même dû la taper lui-même, vu les erreurs de frappe. Ce n'était d'ailleurs pas le genre de note que l'on dicte à la secrétaire d'un directeur de sanatorium :

Note sur la manière de corrompre.

1. La marque d'un amateur est d'offrir trop. Mieux vaut se lancer petit que gros. Quand vous avez besoin de quelque chose, alors vous augmentez. La corruption est un moyen de marchander.

2. En moyenne les pots de vin pour un commissariat tournent autour de deux cents dollars pour un capitaine, soixante-quinze pour un lieutenant, vingt-cinq dollars pour un sergent, et quinze dollars pour un agent.

3. Commencer petit et monter. Laissez travailler l'imagination de la police.

4. Voyez si vous pouvez arriver jusqu'à un inspecteur avec cinq mille dollars. Ne pas s'attaquer au commissaire, car, là, vous risquez de vous faire arrêter. Si l'on accepte vos offres, la nouvelle montera d'elle-même à l'intérieur des rangs.

5. Achetez-vous une Cadillac ou une Lincoln chez un revendeur du quartier et payez en liquide. Donnez des pourboires excessifs dans les restaurants. Portez toujours pas mal d'argent sur vous. Bonne chasse. Détruisez la note.

Remo émietta la note de sa main gauche.

— Détruisez la note, marmonna-t-il. Non, je vais l'envoyer aux *Daily News* à temps pour leur prochaine édition !

Remo chercha « Cadillac » dans l'annuaire par profession, vit qu'il y en avait un tout à côté et s'y rendit à pied. Il harponna un vendeur en arrivant et lui ordonna :

— Celle-ci.

— Monsieur ? dit le vendeur.

— Je veux celle-là.

— Maintenant, monsieur ? demanda le vendeur en se frottant les mains de façon obséquieuse, son nœud de cravate en soie frémissant de plaisir.

Ses cheveux d'un blond sale, bien plaqués sur son crâne, brillaient sous les projecteurs.

— Maintenant, dit Remo.

— Puis-je d'abord vous la montrer ?

— Non.

— Mais elle fait quand même dans les onze mille cinq cents dollars avec l'air conditionné et le...

— Faites le plein et donnez-moi les clefs.

— Les formulaires...

— Envoyez-les-moi par la poste. Je veux acheter cette voiture, un point c'est tout. Vendez-la-moi, je ne vous en demande pas plus. Je n'ai pas besoin de formulaires ni de remise, ni de faire un tour avec. Je n'ai besoin que des clefs.

— Comment avez-vous l'intention de la régler, monsieur ?

— Avec de l'argent, que croyez-vous ?

— Je voulais dire au point de vue financement.

Remo sortit de grosses liasses de billets de ses poches. Il compta une centaine de billets.

Le vendeur était hypnotisé et souriait faiblement. Il appela le gérant. Ce dernier examina un billet en le regardant devant la lumière, puis le tripota. Son côté neuf semblait l'effrayer. Il en vérifia ainsi une dizaine au hasard.

— Qu'est-ce que vous faites ? Vous êtes amateur d'art ? demanda Remo.

— Non non, je suis amateur d'argent, et ces billets sont bons.

— Donnez-moi les clefs de la voiture.

— Je vous donnerais ma femme si vous le désiriez, répondit le gérant.

— Les clefs suffiront, répliqua Remo.

Le vendeur se précipita dans le bureau vitré pendant que Remo donnait au gérant son nom et son adresse pour les formulaires. Ce qu'il voulait surtout c'était que le gérant répande le nom de l'homme qui lui avait payé une Cadillac en liquide.

Le vendeur continua nerveusement son baratin commercial tout en ouvrant à Remo la porte de la Fleetwood beige.

Sur le chemin du retour, Remo s'arrêta pour commander deux consoles d'Empire peintes en rose, dont il n'avait pas la moindre utilité, et une chambre à coucher complète qui faisait double emploi avec ce qu'il avait déjà. Il laissa son nom et son adresse pour la livraison. Et paya en liquide bien évidemment.

Le soir, Remo alla faire un tour au commissariat du coin, plutôt inquiet à l'idée de proposer un pot de vin à un policier. Lui, personnellement, n'en avait jamais accepté lorsqu'il était flic, et connaissait beaucoup de ses collègues qui étaient comme lui. Bien sûr, au moment de Noël, on vous faisait des petits cadeaux mais ce n'était pas la même chose. Et puis, il y avait des différences importantes. L'argent provenant du jeu, bien que pas très propre, n'était pas considéré comme trop sale par les officiers. L'argent sale, c'était celui de la drogue ou du meurtre. À moins que les forces de police n'aient beaucoup changé en dix ans, Remo pensait qu'il n'y en aurait que très peu qui se laisseraient acheter. Pour Smith, dont les ancêtres avaient d'abord été esclavagistes, et qui avaient ensuite eu le culot de prendre la tête du mouvement abolitionniste, une fois leur fortune faite, d'oser supposer calmement que les policiers sont étiquetés comme les produits d'un supermarché, était un affront à l'équilibre de l'univers.

Remo sortit de sa voiture. Le trottoir était jonché de saloperies. En montant les marches du commissariat, il ressentit immédiatement une grande nostalgie. Tous les commissariats ont la même odeur, et l'auront jusqu'à la fin des temps. Un commissariat ça sent la fatigue, un mélange d'odeurs qui vient de la tension humaine, de cigarettes et de beaucoup d'autres choses indéfinissables.

Remo se dirigea vers le lieutenant de service, se présenta et expliqua qu'il était nouveau venu dans le quartier. Le lieutenant fut normalement correct mais son visage traduisait un profond ennui méprisant. Lorsque Remo lui tendit la main, le lieutenant la prit comme s'il se moquait de lui. Dans sa main Remo avait glissé un billet plié en quatre. Il s'attendait à voir l'autre le déplier, le regarder incrédule et le lui balancer à la gueule.

Il n'en fit rien. La main disparut doucement, et un sourire remplaça l'expression de dédain.

— J'aimerais voir le capitaine du commissariat. Vous serez gentil de lui dire de me passer un coup de fil.

— Bien sûr, monsieur Bednick. Bienvenue à New York :

En arrivant à la sortie, quand le lieutenant avait eu le temps de jeter un coup d'œil sur le billet, il l'entendit crier :

— Un *très grand* bienvenue à New York !

Remo comprit maintenant pourquoi il avait été aussi plein d'appréhension. Espérant démontrer que Smith se trompait, il avait glissé un gros billet au lieutenant, contrairement aux recommandations de Smith. Il avait abordé le problème de manière à avoir le maximum de chances de rater l'opération. Il aurait dû normalement engager une conversation aimable avec un agent durant sa ronde, lui parlant d'abord de sa famille, se lier peu à peu, puis graduellement faire son chemin dans la hiérarchie. Au lieu de ça, il était allé carrément au commissariat où il risquait fort d'être pris pour un inspecteur fédéral et où, par conséquent, si le lieutenant avait le moindre doute il n'aurait pas hésité à le coffrer. Mais ça avait marché, et Remo était profondément déçu.

Arrivé dans la rue, respirant le bon air chimique de New York, il s'éclaircit les idées. Son métier ne lui permettait pas de jouer l'échec, il ne recommencerait pas.

Il s'amusa à conduire la grosse voiture, la radio mise à fond, comme si le style de vie symbolisé par ces accessoires était vraiment le sien. Lorsqu'il tourna le coin devant chez lui, il remarqua une voiture de police anonyme : sa couleur noire terne. N'importe qui pouvait la repérer, et Remo se demanda pourquoi les poulets n'utilisaient jamais

de vraies voitures anonymes comme des décapotables rouges ou jaunes décorées de slogans à la mode qui seraient des planques beaucoup plus efficaces.

Il se gara rapidement et se précipita en songeant à ce que Chiun avait bien pu faire. Il arrivait souvent que Chiun, pour se « protéger », ou tout simplement pour « assurer sa tranquillité », éparpille sur le sol des cadavres qu'il faudrait ensuite enlever.

Remo bondit vers la porte d'entrée, elle n'était pas fermée. Il la poussa et découvrit dans le salon un personnage, plutôt corpulent, en costume d'homme d'affaires, installé sur le canapé avec Chiun assis par terre en train de l'écouter intensément.

— Ne vous laissez pas déranger par cette interruption des plus grossières, dit Chiun à l'individu. Continuez. Faites comme si nous vivions dans une société civilisée.

Puis se tournant vers Remo il poursuivit :

— Remo, assieds-toi et écoute les histoires merveilleuses que raconte ce monsieur. Elles sont très excitantes. Tu as là un grand professionnel qui risque sa vie chaque jour.

— Pas pour le moment, en tout cas, répondit l'homme avec un petit rire, mais lorsque j'étais sur des patrouilles j'ai pris part à deux batailles armées.

— Deux batailles armées ! répéta Chiun avec un respect exagéré. Et avez-vous tué quelqu'un ?

— J'ai blessé l'un des tireurs.

— Tu as entendu, Remo ? Comme c'est excitant ! Un blessé et des femmes qui hurlent !

— C'est-à-dire qu'il n'y avait pas de femme, corrigea l'individu. Permettez-moi de me présenter. Je suis le capitaine Milken, Morris Milken. Le lieutenant Russel m'a dit que vous désiriez me voir. Je discutais avec votre serviteur, un type très bien, quoique les histoires violentes l'énervent un peu. Je lui ai assuré que s'il y avait une maison de sûre dans le quartier, c'est bien la vôtre.

— C'est très gentil à vous, répondit Remo.

— Il a dit que si nous nous sentions en danger, même à cause d'étrangers, dans le quartier, on n'avait qu'à l'appeler, expliqua Chiun. Pour quelqu'un de mon âge et de ma fragilité c'est d'un grand réconfort.

— Nous savons protéger les vieux dans ce quartier, se rengorgea le capitaine Milken.

— Je tenais justement à vous voir à ce sujet et je suis bien content que vous ayez pu venir, reprit Remo, Chiun, je souhaiterais être seul avec le capitaine.

— Bien sûr. J'ai oublié mon humble situation de serviteur et ai dépassé mes limites. Je vais retourner à ma place de servitude.

— Arrêtez votre cinéma, Chiun. Ça suffit.

— Comme tu le désires, Maître. Tes désirs sont des ordres.

Chiun se leva, s'inclina et sortit humblement de la pièce.

— Y a un truc qu'on doit leur reconnaître à ces jaunes de la vieille époque, c'est qu'ils savent garder leur place, n'est-ce pas ? remarqua le capitaine. Y a une certaine beauté dans l'humilité de ce vieux type.

— Aussi humble qu'une vague de fond, répondit Remo.

— Quoi ?

— Rien, rien. Parlons de choses sérieuses.

Le capitaine Milken sourit et ouvrit sa main.

— Deux cents par semaine pour vous, et une somme proportionnée à vos hommes, soit soixante-quinze aux lieutenants, vingt-cinq aux sergents et détectives, quinze pour les agents. Le reste, on pourra toujours en discuter par la suite.

— Vous avez l'air d'avoir pas mal circulé, remarqua Milken.

— On doit bien tous vivre, n'est-ce pas ?

— Ce commissariat a rarement du travail. Je ne pourrai rien faire pour vous en ce qui concerne la prostitution et la drogue... ou d'autres secteurs qui sont également déjà en main.

— Vous cherchez à savoir ce que je fais, n'est-ce pas ?

— Eh bien, oui.

— Disons que lorsque vous l'aurez découvert, si vous n'êtes pas d'accord, j'arrêterai. Si, par contre, vous êtes d'accord, mais que vous pensez que vous ne touchez pas assez, vous n'aurez qu'à m'en parler. Mais mon secteur est mon secteur. Je ne veux pas être emmerdé pour un oui ou pour un non ou à chaque fois qu'une voiture disparaît dans le quartier.

— Vous payez peut-être un prix élevé pour rien, dit le capitaine.

— Peut-être, répondit Remo. Mais je travaille comme ça.

Milken se leva et sortit son portefeuille de sa poche-revolver.

— N'hésitez pas à m'appeler quand vous avez besoin de moi, dit-il lui tendant une carte de visite.

— Vous avez un badge intéressant, remarqua Remo.

Milken baissa les yeux vers son portefeuille. Dans l'une des poches en plastique se trouvait une étoile à cinq branches décorée d'un poing fermé en son centre.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Remo.

— C'est l'emblème d'une organisation à laquelle j'appartiens, répondit le capitaine Milken. Les Chevaliers du Bouclier. Vous en avez entendu parler ?

— Non, je ne crois pas.

Le capitaine Milken sourit.

— Je pense que vous devriez. Vous y trouveriez, j'en suis sûr, certains de nos projets fort intéressants pour vous personnellement. Aimerez-vous rencontrer notre chef ? C'est l'inspecteur William McGurk. Un sacré bonhomme.

— McGurk, dit Remo. Bien sûr.

— Parfait, j'arrangerai un rendez-vous. Je suis certain qu'il sera heureux de faire votre connaissance.

CHAPITRE VII

James Hardersty III posa son hélicoptère au milieu de son bétail qui paissait tranquillement sur des riches pâturages du Wyoming. Ses gardiens de troupeaux se précipitèrent pour l'accueillir. Ils l'appelaient Jim et disaient entre eux que ce multimillionnaire cachait un cœur de cow-boy. Hardersty, grand et mince, aux traits réguliers, sauta lestement de l'hélicoptère et saisit la main du chef d'équipe qu'il faillit faire tomber de cheval par l'élan de son geste. Pour tous ces gars Jim Hardersty c'était quelqu'un de proche. Il aurait été tout à fait comme eux, s'il n'avait pas été aussi riche.

Si l'un de ses employés s'était donné la peine d'analyser le côté « gars sympathique » du personnage il se serait vite rendu compte que Jim Hardersty ne jouait ce rôle que cinq fois dans l'année A, quatre fois dans l'année B, trois dans l'année C, puis il revenait à cinq fois en reprenant le même schéma. Jim Hardersty avait découvert que c'était le rythme qui lui prenait le moins de son temps tout en conservant le moral de ses troupes.

Le déjeuner se déroulait également selon un schéma bien étudié. Il commençait à Cheyenne par une tournée d'apéritifs qu'il offrait à tous les employés qu'il y rencontrait, puis il se rendait au milieu de ses terres.

— Vous connaissez un autre patron aussi riche que Jim Hardersty qui n'a pas peur de se salir les mains ?

C'était l'argument massue qui trouva rarement de réplique jusqu'au jour où un nouveau venu osa répondre :

— Il fait comme tous ceux qui ont compris quelque chose aux relations industrielles.

Le lendemain il fut licencié.

Jim Hardersty visita le Bar H. Ranch en distribuant des « salut, les gars » et des tapes dans le dos. Il connaissait mieux la ferme sous le matricule V. 108. 08 qui pour lui représentait des notions comme le chiffre de la production, les valeurs brut et net ainsi qu'un système comptable particulier qui lui permettait d'évaluer son bétail par rapport au coût de leur alimentation.

— Allons déjeuner, que je goûte un peu à cette bonne viande du ranch !

On l'amena de l'autre côté d'une colline où on avait installé un barbecue gigantesque.

Il y avait de l'argent à gagner dans l'élevage. Surtout lorsque l'entreprise de conditionnement de Jim Hardersty haussait ses prix d'un cran, que sa compagnie de transports suivait et que les distributeurs de la chaîne Hardersty montaient, eux, d'un cran et demi.

Ouvrtement, sa vaste organisation ne violait pas la loi antitrust, car chaque société avait comme propriétaire un bon ami de Jim Hardersty. Et si, au fond, ils n'étaient tous que des hommes de paille, il fallait pouvoir le prouver.

Quant à la concurrence, elle se trouvait dans l'impossibilité de faire baisser les prix, Hardersty, un homme plein de bon sens et avec les pieds sur terre, parvenait sans mal à faire comprendre à un concurrent éleveur, emballer ou distributeur que trancher les prix équivaldrait à se trancher la gorge. Si le concurrent était incapable de visualiser correctement la situation, des amis proches de Jim Hardersty se chargeaient de lui en faire une démonstration concrète. On allait même jusqu'à dire que ceux qui aiment les hamburgers pur bœuf devraient éviter de manger un Hardersty...

Il y avait bien évidemment entre Jim Hardersty et son hamburger de nombreuses couches d'employés, et Big Jim avait la réputation d'un homme calme et pondéré. Il ne s'était emporté qu'une seule fois en public. Cela avait été contre un gorille de la Mafia qui s'était permis de parler grossièrement devant les dames. Pour le corriger, Big Jim n'avait utilisé que ses poings. Un gars propre et sympa. Le sel de la terre.

On comprend pourquoi, lorsqu'il leva son verre « aux meilleurs gardiens de troupeaux du pays », tout le monde fut surpris de le voir s'effondrer. Avait-il succombé à une crise cardiaque ? Voyons un peu son verre. Empoisonné ! Qui a touché aux boissons ? Le cuisinier ! Arrêtez-le !

Ce dernier, une fois qu'il sentit la corde autour de son cou, avoua en pleurnichant qu'il avait trafiqué l'apéritif d'Hardersty. Il expliqua que c'était pour rembourser ses énormes dettes et leur montra son bras tatoué de traces de piqure. Il était bousillé par l'héroïne. Deux hommes lui avaient promis de le renflouer et de l'approvisionner à vie s'il empoisonnait Jim Hardersty.

— Dépeçons-le vivant ! hurla un des hommes brandissant un couteau de chasse.

— Attends. On va d'abord essayer d'attraper les deux autres types,

faut le garder vivant pour le moment, répondit un autre.

Ils le conduisirent tremblant au bureau du shérif qui leur promit de prendre la déposition du coupable et de lancer un avis de recherches.

Cette nuit-là, dans sa cellule, le cuisinier revit ses deux mandataires, revêtus de l'uniforme des policiers fédéraux. Il eut du mal à les reconnaître sous cet accoutrement mais leur accent de l'Est le convainquit. Il se demanda quand même si ces deux balaises déguisés étaient vraiment chargés de l'escorter au pénitencier.

La réponse lui parvint peu de temps après dans un fossé sur le bord de l'autoroute, lorsque l'un d'entre eux lui tira une balle dans la tête.

*

* *

Pendant ce temps à Las Vegas, Nicholas Parsoupoulous, la cinquantaine bien sonnée, avala une gorgée de sa réserve de vin tout en se vautrant dans sa baignoire-piscine avec quatre des danseuses de sa troupe. Les filles mirent une bonne demi-heure à se rendre compte que M. Parsoupoulous était mort.

— J'ai bien vu qu'il y avait du nouveau, expliqua l'une d'entre elles. Il semblait plus gentil, plus doux.

Au cours de l'enquête on découvrit que Parsoupoulous était un des personnages clefs d'une chaîne de prostitution qui déplaçait des filles d'une côte à l'autre. Il avait été empoisonné.

*

* *

À New York, la face ronde de l'inspecteur William McGurk resplendissait de satisfaction. Tout marchait comme sur des roulettes.

Il se dirigea vers la carte qui recouvrait l'un des murs de son bureau. Elle était criblée de petites punaises rouges le long de la côte Est. Il en enfonça deux nouvelles, l'une dans le Wyoming, l'autre à Las Vegas, puis retourna s'asseoir pour admirer son œuvre.

C'était leurs premières opérations en dehors de la côte Est, et tout s'était très bien passé. Les assassins d'Hardersty étaient déjà rentrés dans leur commissariat d'Harrisburg, en Pennsylvanie. Quant à l'homme qui s'était occupé de Parsoupoulous, il devait être en train de faire sa ronde en voiture dans le Bronx. Le planning était parfait. Les difficultés logistiques du transport des hommes sur leur lieu d'action

et le retour en temps voulu sur leur lieu de travail étaient parfaitement résolues. Maintenant plus rien ne pourrait arrêter l'armée secrète de la police.

Mais ce n'était pas gagné pour autant.

Personne n'avait jamais réussi à consolider une prise de pouvoir uniquement par la force. Il fallait quelque chose en plus. McGurk farfouilla dans ses dossiers à la recherche de son discours. Celui qui suivrait la vague des règlements de comptes. Il n'avait pas encore choisi l'homme qui prononcerait ce discours, ne connaissant vraiment personne ayant les qualités requises. Bien sûr, si Duffy avait été plus raisonnable et si au lieu d'aller à Fordham il s'était inscrit à St John^{8} où les étudiants ne s'intéressent guère aux livres, il aurait très bien fait l'affaire. Mais Duffy était mort.

McGurk relut pour son plaisir personnel les mots qu'il connaissait pratiquement par cœur :

« Vous vous dites New-Yorkais et vous croyez vivre dans une des plus grandes villes de ce monde. Mais c'est faux. Vous n'habitez pas une ville mais une jungle. Vous restez enfermés dans vos caves n'osant pas sortir dans la rue de peur d'y rencontrer des bêtes sauvages.

« Écoutez-moi. New York est bien votre ville, ses rues sont bien les vôtres ; moi, je vais vous les rendre ! Ce seront désormais les animaux qui auront peur de descendre dans la rue, et non vous. Ils apprendront que cette ville est une cité pour les hommes et non pour les bêtes sauvages.

« Inévitablement, certains d'entre vous me traiteront de raciste. Mais qui souffre le plus des crimes commis ? Les Noirs. Ceux d'entre eux qui sont honnêtes. Ceux qui travaillent pour donner à leurs enfants le meilleur possible. Vous savez très bien de qui je veux parler. Des bons Noirs, de ceux que l'on surnomme Oncle Tom parce qu'ils ne veulent pas vivre dans la jungle.

« Je parle pour eux aussi. Je sais qu'eux ne me traiteront pas de raciste. Car si je vous dis que le petit enfant doit pouvoir jouer dans la rue sans risquer d'être assommé, est-ce du racisme ? Si je ne veux pas que mon enfant ou le vôtre se fasse violer au cours de la récréation, est-ce du racisme ? Si j'en ai assez de me faire exploiter, à payer pour des gens qui ne veulent pas travailler et qui me mettent personnellement en danger par leur attitude, suis-je raciste ?

« Non. Je vous réponds non. Que les honnêtes gens... Blancs et Noirs... se joignent à moi pour hurler ce « non », qui deviendra désormais notre programme et notre plateforme électorale : nous disons non aux bêtes sauvages. Non aux bandits. Non aux vicieux et

dépravés qui arpentent nos rues. Et nous continuerons à leur dire non jusqu'à ce que nous en soyons débarrassés. »

L'inspecteur McGurk entendait les mots résonner dans sa tête avec une telle force et une telle sincérité qu'il comprit qu'il n'existait vraiment qu'un seul homme pouvant donner à ce discours sa véritable dimension : le maire de New York, William McGurk. Il leur montrerait comment on peut faire marcher une ville, un État, et par la suite un pays, et ce qui pouvait réussir dans un pays devait aussi pouvoir réussir dans les autres...

McGurk appuya sur l'interphone.

— Oui, inspecteur, répondit une voix féminine.

— Procurez-moi une mappemonde, voulez-vous ?

— Oui, inspecteur. Il y a un monsieur avec le capitaine Milken pour vous voir.

— Ah oui ! Faites-les entrer.

CHAPITRE VIII

Dans quel secteur Remo Bednick travaillait-il ? Ce fut l'homme au visage lunaire, l'inspecteur McGurk, qui posa la question. Le capitaine Milken semblait très désireux de plaire à l'inspecteur, bien au-delà du respect normal d'un capitaine pour un inspecteur.

Remo remarqua ça tout de suite.

— Dans les affaires, répondit-il.

— Quelles affaires ?

— Le capitaine Milken ne vous a pas raconté ?

— Seulement ce que vous lui avez dit.

— Je ne vois pas pourquoi je devrais vous en dire plus.

— Parce que sinon je t'arrache la tête, espèce de punk, expliqua McGurk.

Remo haussa les épaules.

— Que voulez-vous que je vous dise ? Vous voulez que je quitte la ville ? Je pars. Vous voulez arrêter mes affaires ? Dans ce cas, vous devrez d'abord découvrir de quoi il s'agit et le faire vous-même. Par contre, vous choisissez d'être raisonnable ? Dans ce cas je vous lave les mains, et vous les miennes.

C'est comme ça que j'aime les affaires. Cash.

Les yeux dans la face de lune se rétrécirent pendant que McGurk dans sa tête comptabilisait les dépenses de son armée de policiers qui devait parcourir le pays sur des lignes d'aviations commerciales, descendre dans des motels, manger au restaurant. Il visualisait déjà les factures qui s'amoncelleraient.

— Il est vraiment O.K., aventura nerveusement le capitaine Milken.

McGurk lui lança un regard lourd de dédain. Oui, Remo Bednick était O.K. ; mais le capitaine ne comprenait pas vraiment pourquoi.

— Comme je ne sais pas ce que vous voulez, mon imagination a des ailes. Imaginons le pire, donc cinq mille dollars par semaine pour ce que nous ne savons pas.

L'inspecteur avait renvoyé la balle dans le camp de Remo. Smith lui avait recommandé de discuter dur comme le ferait n'importe quel gros ponte du racket. Mais avant d'avoir pu se souvenir de tout ça,

l'instinct d'échec que Remo avait développé dans cette affaire lui fit répondre :

— Ça me gênerait de vous donner cinq mille dollars par semaine. Mettons-nous plutôt d'accord sur dix mille dollars, c'est justement la somme que j'ai sur moi.

La face de lune rougit violemment. Remo extirpa plusieurs liasses de ses poches et les laissa tomber sur le bureau comme s'il ne s'agissait que de vieilles épiluchures d'oranges. Le capitaine éprouva le besoin de se racler la gorge.

— Il ne reste pas grand-chose dans cette ville qui ne soit pas déjà aux mains de quelqu'un, remarqua McGurk.

— Je vous le répète, c'est mon problème.

— Ravi d'avoir fait votre connaissance, monsieur Bednick, conclut McGurk lui offrant une large main bien musclée que Remo prit mollement.

Il sentit McGurk essayer de lui écraser les os. Il laissa complètement aller sa main et sourit. McGurk serra encore plus fort, son teint virant au rouge sous l'effort. Remo sourit. Puis, soudainement il dégagea sa main d'un coup sec, comme si elle avait été emprisonnée sous un emballage de cellophane.

— C'est pas la forme, dites donc ? remarqua Remo.

— Qu'est-ce que vous êtes ? Haltérophile ?

— Qui porte le poids du monde, oui le poids du monde.

— En chemin, M. Bednick m'a dit qu'il aimerait peut-être rencontrer le commissaire. Je lui ai répondu que c'était pas nécessaire. Qu'en pensez-vous ? dit le capitaine Milken.

— Ouais, répondit pensivement McGurk. Présente-le au commissaire. Ça lui donnera un peu l'occasion de voir le genre d'individu auquel nous avons affaire. Bednick, vous pouvez lui serrer la main, mais la sienne ne s'en remettra jamais.

McGurk enfourna les liasses dans le tiroir de son bureau, Remo sortit avec le capitaine qui lui glissa à l'oreille d'une voix un peu crispée.

— Un sacré type, ce McGurk, tout à fait régulier.

— Vous le détestez, pourquoi faites-vous semblant de l'aimer ? demanda Remo.

— Mais non, il est bien. Pourquoi dites-vous le contraire ? J'ai jamais dit que je ne l'aimais pas. Non non, je le trouve sympa.

Dans le couloir, Remo et le capitaine croisèrent une blonde au

visage doux, à la peau transparente et fine et aux yeux bleu ciel, qui marchait en regardant droit devant elle, les lèvres bien serrées. Elle entra dans le bureau de McGurk.

— C'est Janet O'Toole, murmura le capitaine Milken après son passage. La fille du commissaire. Triste histoire. Elle a été violée à dix-sept ans par une bande de Noirs. La moitié du commissariat s'en réjouit car O'Toole est un libéral au cœur qui saigne pour tout le monde. Certains lui laissèrent même des mots sur son bureau, prétendant qu'ils avaient retrouvé les coupables mais, comme ils n'avaient pas de mandats, ils les ont laissés filer. Y en a eu même un qui disait avoir presque vu les gars en action, mais le viol fini ils s'étaient enfuis avant que le policier n'ait pu terminer la lecture de leurs droits constitutionnels. Une histoire sordide, vous imaginez !

— Et la fille, comment a-t-elle pris ça ?

— Très mal. Ça l'a démolie. Maintenant elle a tellement peur des hommes qu'elle peut plus les regarder.

— Elle est très belle, dit Remo en repensant à la figure de poupée.

— Ouais, et frigide.

— Et que fait-elle par ici ?

— Elle est analyste sur ordinateur. Elle travaille avec McGurk sur les problèmes de répartitions des forces de police.

— Attendez-moi là un instant, dit Remo.

Il pivota, et retourna dans le bureau de McGurk. Janet O'Toole lui tournait le dos, examinant une pile de dossiers. Elle portait une longue jupe paysanne à fleurs, maladivement modeste et, au contraire, une chemise paysanne blanche décolletée découvrant largement ses épaules et sa gorge.

— Mademoiselle ? appela Remo.

La jeune fille pivota, ses yeux s'écaraillèrent.

Remo ne croisa son regard qu'une fraction de seconde avant d'abaisser le sien vers le sol.

— Je... euh... Je crois que vous avez laissé tomber ceci dans le couloir, bégaya-t-il lui tendant un stylo à encre en argent qu'il venait de piquer dans la poche de Milken.

Il entendit la fille répondre d'une voix douce et tremblante.

— Non, il n'est pas à moi.

Il leva alors ses yeux après leur avoir donné une expression d'effroi, croisa son regard et les rabaisa aussitôt.

— Je... je suis désolé... mais... je veux dire je suis désolé... de vous avoir dérangée, mademoiselle, mais... j'ai pensé...

S'arrêtant net, Remo pivota brusquement et quitta le bureau. « Ça suffit pour l'instant », pensa-t-il.

Milken l'attendait, Remo lui tendit son stylo.

— Vous avez dû le laisser tomber.

— Ah ! oui, merci. Au fait, O'Toole n'est pas au courant.

— Au courant de quoi ? demanda Remo alors qu'ils se mirent à marcher.

Milken frotta son index et son pouce pour signifier : « de l'argent ». Remo hocha la tête.

Le commissaire O'Toole avait un crâne en forme d'œuf. Il ressemblait à Titi le petit canari, mais avec un regard triste. Lorsque le capitaine Milken lui eut expliqué que M. Bednick avait l'intention de se lancer dans la politique, il lui exposa ses théories sur l'application des lois.

Elles traitaient les droits constitutionnels des suspects, les rapports police-communauté, une meilleure connaissance dans la police de la communauté qu'ils servaient et un plus grand souci des espoirs et aspirations des minorités.

— Et que pensez-vous de l'élévation de l'espérance de vie ? demanda Remo.

— Nos officiers ont ordre de n'utiliser leurs armes qu'en cas d'urgence extrême, et ils doivent répondre pour tout acte de violence policière.

— Mais non, répliqua Remo, je ne parlais pas des bandits. Je faisais allusion aux gens qui ont commis l'horrible crime de sortir le soir. Quelles sont leurs chances à eux ? Les avez-vous améliorées ?

— Nous vivons une époque tourmentée. Si nous augmentions la sensibilité...

— Une seconde, interrompit Remo. Il y a trente ans, votre département était-il sensibilisé ?

— Non, pas du tout. Ils n'avaient pas encore été éclairés sur les nouvelles méthodes...

— Oui, et peut-être bien y a-t-il corrélation entre ces policiers non éclairés et la plus grande sécurité des citoyens à cette époque.

— Mais, monsieur, répliqua indigné le commissaire, nous ne pouvons pas rétrograder !

— Pas si on n'essaye pas.

— Je n'y tiens pas du tout. C'est réactionnaire.

— Bravo ! Allez-y, mettez-y une étiquette et rangez-le dans un tiroir. Vous avez une ville effrayée sur les bras, et si vous croyez vraiment qu'un séminaire sur les relations humaines va empêcher un seul hold-up, vous avez de la fumée qui vous sort des oreilles.

Le commissaire se détourna indiquant que l'entretien était terminé. Le capitaine Milken entraîna nerveusement Remo dans le couloir, aucun racketeur ne s'était jamais permis de parler de cette façon au commissaire. Il était pressé que Bednick quitte le commissariat pour qu'il puisse immédiatement raconter l'entrevue à McGurk.

Curieusement, McGurk ne fut pas le moins du monde intéressé par l'histoire de Milken.

CHAPITRE IX

À travers la fenêtre de son bureau, au sanatorium de Folcroft, le docteur Harold Smith contemplait le détroit du Long Island. Les eaux étaient montées subitement comme à chaque marée, et, même s'il s'y attendait, l'importance de la crue l'étonnait toujours un peu. Le temps et les marées lui paraissaient tout aussi imprévisibles que les épreuves auxquelles une nation doit confronter. Smith ne voulait pas se retourner. Il ne supportait plus la vue de la carte qui tapissait le mur du fond de son bureau.

Elle représentait un pays qu'il aimait énormément et le voir criblé de petites punaises vertes lui faisait la même impression douloureuse que lorsque, bien des années auparavant, il avait vu sa mère minée par un cancer dans un lit d'hôpital. Il la chérissait beaucoup et avait alors souhaité silencieusement qu'elle meure pour ne plus souffrir et ne conserver d'elle que le souvenir d'une jolie femme : c'était une réaction de jeune garçon. L'homme qu'il était devenu la revoyait fragile et terriblement amaigrie dans son lit d'hôpital, mais c'était toujours sa mère qu'il aimait.

Il fit pivoter sa chaise et fixa la carte des États-Unis.

Les punaises vertes représentaient les nombreux assassinats inqualifiables qui proliféraient comme le cancer et que l'on attribuait à cette organisation. Et voilà que maintenant deux taches venaient de surgir sur la côte Ouest. Soudain le temps devenait un facteur primordial.

La chose se développait méthodiquement. La prochaine étape risquait d'être la légitimation d'une armée, et avec elle surgissait le premier danger réel d'un État policier, surtout si ce mouvement cherchait un bras politique.

Smith sourit tout seul. Combien parmi les hommes ne s'étaient pas enrôlés dans cette organisation secrète pour imposer au pays leur idée personnelle de pureté absolue ? Pourquoi ne comprenaient-ils pas que l'État policier était le système gouvernemental le plus corrompu ?

On aurait pu croire à distance que les taches portaient toutes d'un même point : New York. Il y avait envoyé son bras exécuteur : Remo Williams, l'implacable. Mais était-il vraiment en mission ? Avait-il surmonté sa répugnance à s'attaquer à des policiers ?

Smith se retourna vers les eaux du détroit et consulta sa montre.

Remo devrait l'appeler incessamment, c'était l'heure. Cinq minutes plus tard le téléphone sonnait.

— Smith à l'appareil, dit-il en décrochant.

— Remo.

— Vous avez du nouveau ?

— Je crois que j'ai eu du bol. Avez-vous déjà entendu parler des « Chevaliers du Bouclier » ?

— Non.

— Il s'agit d'un genre de confrérie policière, expliqua Remo. Je crois que ça pourrait bien être l'ossature de ce que nous recherchons.

— Avez-vous des noms ?

— Le chef est un certain inspecteur McGurk.

— L'avez-vous contacté ?

— Oui, répondit Remo. Je l'ai même sur ma liste de nécessaires. Je dois le revoir la semaine prochaine pour un nouveau versement.

— Remo, nous n'avons pas beaucoup de temps. Y a-t-il un moyen d'activer les choses ?

— Je peux essayer, répliqua Remo, écoeuré.

Smith n'était même pas capable d'apprécier un bon travail vite et bien fait !

— Au fait, vous semblez avoir surmonté vos... euh... susceptibilités dans cette histoire.

— Désolé, Smitty, je n'ai rien résolu. Pour le moment je ne fais que rassembler des informations pour vous. Si un jour il faut faire autre chose, il sera temps de décider.

— Appelez demain, lança inutilement Smith.

Remo avait déjà raccroché.

Smith reposa le combiné à son tour et se laissa aller à la contemplation des eaux du détroit. Était-ce son imagination ou la marée descendait-elle ? Il fronça les sourcils et regarda plus intensément. Non, elle n'avait pas encore atteint le gros rocher là-bas, elle continuait donc à monter.

CHAPITRE X

— Fais-lui une offre qu'il ne puisse pas refuser !

C'est avec cet ordre que Don Mario Panza renvoya son *consigliore*.

Il avait fait preuve de générosité, de politesse et de respect. Dans une période comme celle-ci, où plusieurs de ses meilleurs amis avaient trouvé la mort, et ce de façon mystérieuse, il avait été très tolérant envers cet individu qui s'installait sur son territoire et graissait la patte des flics.

Mais maintenant ça suffisait, il avait été trop coulant et ça risquait de devenir dangereux. Ce nouvel arrivant, qui s'achetait des voitures et des meubles en payant comptant, désirait de toute évidence se débarrasser d'argent qu'il ne pouvait pas déclarer au fisc.

Remo Bednick devait donc certainement être dans des affaires qui ne pouvaient qu'affecter celles de Mario. Mais lesquelles ? Rien ne semblait avoir changé. Les paris rapportaient toujours autant, les loteries clandestines également, les syndicats aussi. Quant au marché de la viande, il était encore meilleur depuis qu'il ne devait plus payer ce gars du Wyoming, Hardersty. Et la drogue, ce n'était pas vraiment une affaire dans le Queens, d'ailleurs il l'empêchait de se développer. Que pouvait donc bien faire ce Remo Bednick avec tout un commissariat bénéficiant de ses largesses.

Don Mario avait fait les choses très bien. Il avait d'abord respectueusement envoyé un émissaire pour suggérer un entretien car, après tout, les hommes d'affaires doivent discuter entre eux, n'est-ce pas ? Et ce Remo Bednick n'avait rien trouvé de mieux que de lui faire répondre :

— Non, pas maintenant, mon vieux, je suis occupé.

Don Mario, étant patient et raisonnable, avait dépêché un second émissaire. Cette fois-ci un *capo*. Ce dernier avait expliqué qui il était, qui était Don Mario, comment Don Mario pourrait éventuellement aider Remo Bednick et combien, en des périodes troubles, il était important d'avoir un ami.

— La seule chose qui m'importe c'est mon autre chaussette noire, avait répondu ce Remo Bednick qui s'habillait. Voilà ce dont j'ai besoin, une autre chaussette noire.

Et le serviteur oriental avait ajouté :

— Moi, j'aimerais une photo dédicacée de Rad Rex, ce merveilleux acteur qui joue le rôle du professeur Wyatt Winston dans *Lorsque tournent les planètes*.

Le *capo* avait transmis les désirs exprimés par l'un et par l'autre. Don Mario lui expliqua qu'il ne s'agissait pas de vrais souhaits mais de moqueries déguisées. Le *capo* devint cramoisi de fureur, mais Don Mario lui dit :

— Du calme, nous ne pouvons pas nous permettre d'avoir des ennuis pour rien. Je vais m'en occuper.

Don Mario avait alors mandaté son *consigliore* pour réitérer que le grand Don désirait, si possible, aider le nouveau venu. Que le grand Don n'aimait pas offrir son aide à plusieurs reprises, que le grand Don ne pouvait tolérer sur son territoire une opération qui lui était inconnue. Qu'en échange, le grand Don était prêt à offrir une protection tout à fait particulière, si nécessaire. Peut-être même leurs deux affaires pourraient-elles fusionner. Le grand Don était régulier, et il attendait au moins, en signe de respect, un entretien. On ne pouvait lui refuser cela.

Le *consigliore*, le visage fermé, était revenu à la maison-forteresse de son Don et avait très respectueusement transmis la réponse à l'offre qui ne pouvait être refusée :

— Non.

— Est-ce tout ce que ce Remo Bednick a répondu ?

— Il a ajouté : un autre jour peut-être.

— Je vois.

— Et le serviteur oriental voulait savoir pourquoi nous ne lui avons pas envoyé la photo dédicacée de Rad Rex.

— Je vois. Ils continuent à se foutre de nous. Eh bien, peut-être est-ce de notre faute. Nous ne leur avons pas montré qu'il faut nous respecter. M. Bednick semble attaché à ce serviteur oriental.

— J'ai l'impression que oui. Je ne l'ai jamais vu servir, et il interrompt constamment la conversation sans sembler craindre M. Bednick.

— Il n'est donc pas un serviteur.

— C'est mon impression. Don Mario.

— Est-il âgé ?

— Très.

— Son gabarit ?

— S'il pèse quarante-cinq kilos, il a rempli ses poches de plomb.

— Je vois. Eh bien, j'ai un plan pour montrer à M. Bednick notre force, pour lui faire comprendre que si nous le souhaitions, nous pourrions le tuer et que nous ne reculerons devant rien pour défendre nos intérêts. Après ça, il sera content de venir me voir et il viendra en tremblant.

Le *consigliore* approuva de la tête le projet de son Don et fut encore une fois émerveillé par autant d'intelligence, de sagacité et de finesse psychologique.

— Magnifique, Don Mario !

— J'ai longuement réfléchi.

— Oh ! une dernière chose, reprit le *consigliore*, ils vous font envoyer ceci, dit-il ouvrant sa mallette d'où il sortit une fleur de lotus.

Le Don réfléchit un instant sur cette nouvelle donnée.

— Ont-ils dit quelque chose en te remettant la fleur ?

— C'est le vieillard, il voulait faire un échange avec la photo de...

— Ça suffit ! J'en ai assez de ces deux-là, interrompit le Don sur un ton furieux qui ne lui était pas coutumier.

Ils insistaient encore pour l'insulter ! Il lança vivement la fleur dans la corbeille à papier.

— Appelle-moi Rocco et trois autres hommes. Prends-les où tu veux.

Le *consigliore* hocha la tête. Il faudrait qu'il prenne lui-même contact avec Rocco et, bien qu'ils soient du même côté, ce ne serait pas un moment agréable. Le personnage était terrifiant, on ne l'abordait jamais sans une certaine appréhension.

*

* *

Lorsque Don Mario accueillit Rocco il se leva pour recevoir l'hommage de son meilleur exécutant. Rocco avait bien deux têtes de plus que son Don, un visage sculpté dans du granit et des mains comme des pelles. Sa poitrine était plus large qu'un réfrigérateur et ses yeux plus foncés que la nuit la plus sombre.

— C'est avec beaucoup de respect que je te reçois, Rocco, dit Don Mario.

— C'est avec grand respect que je viens, Don Mario.

Don Mario exposa alors au géant, dans les moindres détails, ce qu'il attendait de lui, car il s'agissait d'un homme à qui il fallait tout expliquer soigneusement. Il aurait trois compères pour l'assister. Un pour monter la garde, un pour tenir le vieillard et un pour se servir des cordes. Si M. Bednick venait à se réveiller dans la nuit il devrait voir le visage de Rocco et être rendormi immédiatement.

— Pour la nuit uniquement, Rocco. Pas pour l'éternité, répéta Don Mario avec une certaine tension dans la voix. Juste pour la nuit. Nous avons besoin de lui. Il a des secrets dont j'ai besoin. Tu m'as compris ? Il ne doit dormir que pour la nuit. Rocco, je te le demande comme une faveur personnelle, juste pour la nuit, d'accord ?

En le raccompagnant, Don Mario ajouta une dernière fois :

— Pour la nuit, Rocco, uniquement pour la nuit.

Puis il se retira dans sa chambre pour se coucher, bien protégé par ses gardes du corps habitant les maisons encerclant la sienne, et eux-mêmes protégés par un haut mur de briques rouges. Il pouvait maintenant dormir tranquille. En revanche, ce serait une mauvaise nuit pour M. Bednick. Il se réveillerait pour découvrir son serviteur pieds et poings liés pendu au-dessus de son lit. Vivant, du moins il l'espérait, mais en tout cas démontrant sans équivoque la puissance du Don et son pouvoir de tuer Remo Bednick s'il le souhaitait. Il n'y avait, au fond, qu'un problème : Rocco. Mais il l'avait bien prévenu et d'ailleurs, depuis quelques années, Rocco ne s'était laissé emporter par la colère que deux fois.

Don Mario glissa allègrement dans le sommeil comme un homme qui a bien rempli sa journée. Il dormit d'une traite et lorsqu'il s'éveilla, il sentit quelque chose de bizarre. Ses doigts de pied touchaient quelque chose de doux et fin comme un pétale de fleur.

Que faisait donc un pétale dans son lit ?

Il enfonça son pied un peu plus et eut l'impression de fouler de la boue légèrement séchée ; en continuant, il rencontra quelque chose de froid comme une pierre. Non, comme du foie ! Don Mario arracha les couvertures et, lorsqu'il vit ce qu'il y avait au fond de son lit, il lâcha un épouvantable hurlement qu'il prolongea sans pouvoir s'arrêter, tel un enfant paniqué. Sa voix traversa les nombreux murs qui devaient le protéger.

Ses hommes accoururent, mais Don Mario ne voulut pas les laisser entrer. Il leur ordonna de rester dehors car sous aucun prétexte ils ne devaient voir la preuve tangible de son déshonneur : la tête de Rocco le géant, une fleur de lotus à la bouche, gisait au fond de son lit.

Cet après-midi-là, lorsque Rad Rex refusa de signer un autographe

avant le tournage, un technicien se mit en grève. On fit savoir à l'acteur que s'il donnait l'autographe demandé la grève cesserait immédiatement.

Regardant pour la énième fois de la journée son beau visage dans une glace, Rad Rex se résigna :

— C'est bon. À qui dois-je l'adresser ?

— À *Chiun*, répondit le gréviste, à *l'homme le plus sage, le plus merveilleux, le plus généreux, le plus intelligent. Avec infiniment de respect, Rad Rex.*

— Vous plaisantez !

— Vous écrivez ce que je viens de vous dire mot pour mot sur votre photo, sinon je l'inscris sur votre visage.

— Vous pourriez me le répéter ?

— Ouais. À *Chiun*, à *l'homme le plus sage, le plus merveilleux...* Vous y êtes ? *le plus merveilleux... le plus généreux, le plus intelligent. Avec infiniment de respect, Rad Rex.*

L'acteur écrivit sous la dictée et, d'un geste dramatique, tendit la photo dédicacée au barbare qui, en plus, sentait mauvais.

— Euh ! dit l'homme, vous devez ajouter « humblement ».

— Vous plaisantez ?

— Nous voulons le « humblement ».

— Humblement qui ?

— *Chiun*, juste après « *Chiun* », avant « à l'homme le plus sage », « À *Chiun*, humblement ».

La photo, accompagnée de deux cents douzaines de paires de chaussettes noires, fut promptement livrée à une maison d'un étage dans le Queens. Lorsque *Chiun* vit la photo il oublia fort à propos l'avoir sollicitée, et une petite larme naquit au coin de son œil.

— Plus ils sont grands plus ils sont gentils ! s'exclama-t-il.

Il le fit remarquer à Remo mais ce dernier n'était pas d'humeur. Il quittait la maison pour essayer de trouver un moyen de toucher l'inspecteur William McGurk, bien trop préoccupé par ce problème pour se demander ce que quatre mille huit cents chaussettes noires faisaient dans sa chambre.

CHAPITRE XI

L'inspecteur McGurk n'était pas dans son bureau du commissariat central, mais dans un vieil immeuble faisant le coin de la Seconde avenue et de la Vingtième rue, qui dans le temps avait abrité les salles d'entraînement de tir et les gymnases des forces de police new-yorkaises.

Aujourd'hui un magasin de vêtements occupait le rez-de-chaussée et une partie du premier étage. Une lourde porte blindée interdisait l'accès à un des vieux gymnases et aux salles de tir.

Au-delà de cette porte une forte odeur de poudre empestait l'atmosphère, malgré l'air conditionné qui était censé aspirer la fumée et les vapeurs. Cette modernisation ne représentait pas la seule nouveauté dans cet ancien lieu d'entraînement. Les différents couloirs de tir avec leur cible individuelle avaient disparu pour faire place à une cible unique. On ne tirait plus aujourd'hui genoux fléchis, revolver au poing, bras tendu en avant dans le style classique, mais avec des mitraillettes.

— Allez, on recommence. Essayez de me donner un tir plus fourni, mieux concentré.

Ne vous éparpillez pas. Tenez pas votre mitraillette pointée en l'air, nom d'un chien ! Je veux un tir rapide. Je veux voir ce mannequin transformé en passoire ! hurlait McGurk en désignant la cible grandeur nature.

« Cette fois-ci vous n'allez pas tirer quand j'aurais compté jusqu'à trois, ni quand ça vous chantera. Vous commencerez quand vous entendrez ce petit « clic ».

McGurk leva son bras pour bien leur montrer une grenouille en métal comme on peut en acheter dans les magasins de jouets. Il était vêtu d'un pantalon gris et d'une chemise bleue, son front ruisselait, mais il était tout souriant, l'air de dire : « Voici une machine bien huilée qui, elle, peut faire ce que l'on attend d'elle. »

— C'est compris, vous démarrez sur le « clic » ! hurla-t-il à nouveau aux trois agents placés en demi-cercle prêts à faire feu au signal convenu. Puis il ne se passa rien. Trois secondes. Dix secondes. Douze secondes, toujours rien.

McGurk leva son gadget, mais ne l'actionna pas. Il observait les hommes. Trente secondes. Quarante-cinq secondes. L'un d'entre eux

essuya le doigt qu'il avait sur la détente. Un autre se lécha les lèvres et jeta un œil à McGurk. Une minute, une minute dix secondes. Le troisième larron baissa son arme.

Deux minutes. Toutes les armes étaient baissées, les regards fixés sur McGurk qui semblait ne rien remarquer.

— Hé ! Quand vas-tu appuyer sur ton truc ? s'énerva l'un des types.

— Quoi ? demanda McGurk, se penchant en avant comme s'il n'avait pas compris la question.

— J'ai dit : quand vas-tu...

« Clic » fit la petite grenouille. L'un des hommes lâcha une rafale. Les deux autres tirèrent, hésitants, bien à côté de la cible.

— Ça suffit ! Arrêtez ! cria McGurk.

Ils stoppèrent. Le silence revint peu à peu sur un dernier hoquet de mitraillette qui arrosa le mur du fond derrière le mannequin.

McGurk secouait la tête d'un air désespéré tout en se dirigeant vers ses hommes. Il se plaça devant eux entre leurs armes et la cible.

— Vous allez passer commandeurs, dit-il secouant toujours la tête. Lorsque nos effectifs augmenteront, c'est vous qui serez responsables de leur entraînement. Vous êtes des chefs et vous puez, vous êtes mauvais, dégueulasses, minables, aussi minables que des manchots !

Son teint vira au rouge.

— Peut-être ne me comprenez-vous pas. Que vous me trouvez injuste ? J'ai pas fait comme vous aviez l'habitude, n'est-ce pas ?

— Monsieur, glissa l'un des trois hommes, vous avez pris un certain temps avant d'actionner la grenouille, alors on s'est détendu et...

— Oh ! interrompit McGurk, j'ai pris un certain temps ! C'est pas comme ça qu'on vous a entraîné à l'école de police, et comme on vous a pas appris ça, vous n'allez pas changer, n'est-ce pas ? J'aimerais bien savoir combien d'entre vous ont déjà dressé une embuscade ? Levez la main.

Un seul bras se leva.

— Quel genre de piège ? demanda McGurk.

— Pour des trafiquants d'alcool...

— Combien en avez-vous tués ?

L'homme réfléchit un instant.

— On en a blessé trois.

— Avez-vous jamais monté une embuscade où vous avez descendu

tout le monde ? C'est de ça que nous parlons aujourd'hui ! Vous devez arrêter de penser comme des flics qui ont derrière eux une force de trente mille hommes. Pour le moment, vous n'êtes plus des policiers.

— Mais on voulait être de meilleurs policiers, c'est pour ça qu'on s'est inscrits, répliqua un autre homme.

— Laissez tomber, grogna McGurk. Ici on s'entraîne pour des embuscades. Et plus on avancera, plus je vous conseille d'avoir bien compris et d'avoir fait de sérieux progrès, sinon un de ces jours les pompes funèbres ne pourront même plus vous rendre présentables.

La colère des hommes se muait en respect.

McGurk s'en rendit compte. Debout devant eux il actionna la grenouille. Les mitraillettes se levèrent et l'un d'entre eux faillit tirer. McGurk rit très fort, et son hilarité les aida à se relaxer. Bien.

Il sortit de leur ligne de tir et, avant d'avoir rejoint son poste d'observation, lâcha un « clic » en appuyant sur la grenouille.

Cette fois-ci les coups partirent ensemble déchirant l'air sans interruption.

— Parfait, leur cria McGurk sans même se retourner, parfait.

— Comment le savez-vous ? demanda l'un des hommes.

— Lorsque vous êtes sur une embuscade vous écoutez, vous ne regardez pas, expliqua McGurk tout content, et cette fois-ci ça sonnait parfaitement juste.

Ce n'était, en revanche, pas du tout l'avis d'un autre homme qui écoutait ce qui se passait : le capitaine de police adjoint. Il avait manqué McGurk au quartier général et était venu là pour lui faire signer des papiers concernant des mutations sur Brooklyn. Il s'était arrêté dehors, dans le petit couloir qui menait à l'énorme salle de tir parce qu'il avait reconnu la voix de McGurk et le bruit des mitraillettes. Réalisant tout de suite qu'il s'agissait là d'un entraînement peu ordinaire, il comprit qu'il se dessinait dans la police new-yorkaise un mouvement semblable à celui qui avait commencé en Amérique du Sud. Étant sage et rusé il attendit tranquillement d'en savoir suffisamment avant de s'éloigner silencieusement avec ses papiers non signés.

Le capitaine savait qu'il n'y avait qu'un seul homme au commissariat central à qui il pouvait raconter ce qu'il venait de découvrir.

La seule personne suffisamment soucieuse de la sauvegarde des libertés individuelles pour se mettre toute la police à dos : le commissaire. Les deux hommes avaient eu des différends à plusieurs

reprises. Le capitaine adjoint avait même une fois menacé de démissionner. Ce jour-là, O'Toole lui avait dit :

— Soyez patient avec moi. Si nous réussissons à surmonter des périodes troubles comme celle que nous traversons actuellement, sans renoncer à nos libertés constitutionnelles, ce sera grâce à des hommes comme vous. C'est un chemin difficile, mais s'il vous plaît, faites-moi confiance : vous verrez.

— O'Toole, je crains que vous n'ayez tort. Je croyais que ce qui était arrivé à votre fille vous aurait ouvert les yeux. Je continuerai, je resterai, O'Toole, mais surtout parce que, à l'école Sainte-Cécile, on m'a appris le respect de l'autorité. J'offre cet acte de résignation à la Sainte Vierge, car au fond il n'a de valeur pour personne d'autre. Mais sachez, Commissaire, qu'il s'agit de ma part d'un acte de foi en Dieu, pas en votre compétence.

Le capitaine adjoint, fidèle à sa parole, continua, supportant les petites révoltes journalières d'un service harcelé par des militants, critiqué à tort et à travers par la presse, accusé par les citoyens d'incapacité et traité de cochons par des individus qui n'avaient jamais vu un morceau de savon de leur vie. Il avait tenu bon, même lorsque sa famille se tourna contre lui, le poussant à abandonner, sachant que s'il souffrait, O'Toole, lui, devait souffrir dix... cent fois plus. C'est pour ça qu'aujourd'hui il était persuadé que s'il existait une personne à qui il pouvait révéler sa découverte de l'après-midi, c'était bien le commissaire. Il se rendit directement du vieil immeuble de la police à la résidence d'O'Toole, une grande maison en brique dans un des quartiers irlandais rénovés.

Ils parlèrent durant quatre heures. Le visage d'O'Toole s'allongeait de plus en plus.

— Je n'arrive pas à y croire. Je ne peux pas. Je sais que McGurk est un réactionnaire, d'accord, mais pas un criminel. Ce n'est pas possible !

Le capitaine lui répéta exactement mot pour mot ce qu'il avait entendu.

— Peut-être avez-vous mal compris ?

— Non.

— Le bruit de la fusillade vous a peut-être abîmé les tympans ?

— Non.

— McGurk s'amusait peut-être un peu avec de nouvelles recrues.

— Mais non enfin ! D'ailleurs il ne s'agissait pas de recrues, mais de policiers vétérans.

— O mon Dieu ! soupira O'Toole cachant son visage dans ses mains. Alors nous en sommes là. Eh bien, rentrez, mon brave et n'en soufflez mot à personne. Promettez-le-moi. Personne. Demain nous aviserons, je crains que nous devions nous en remettre au pouvoir fédéral.

— Pourquoi ne pas s'adresser au FBI ?

— Peut-être sont-ils dans le coup ?

— Ça m'étonnerait, répondit le capitaine. S'il y a une agence à qui nous pouvons faire confiance, c'est le FBI, la meilleure au monde.

— Peut-être bien. Mais ce n'est pas la peine de les appeler maintenant. Venez à mon bureau demain matin, nous les verrons ensemble.

— Très bien, monsieur.

Le capitaine n'eut pas l'occasion de repenser à tout ça. Arrivé devant sa maison à Staten Island il entendit un « clic ». Était-ce un grillon ? Ou était-ce un jouet d'enfant ? Il n'eut pas le temps d'y réfléchir. Il décolla du sol sous l'impact d'un tir croisé nourri, comme si plusieurs petites bombes dans ses veines explosaient en même temps.

Il resta ainsi en l'air pendant une bonne demi-seconde, ce qui parut une petite éternité pour ceux qui tiraient.

— Vous m'avez compris maintenant, dit McGurk aux tireurs un peu plus tard. Ça marche quand c'est bien organisé.

Le lendemain, au cours de la matinée, McGurk s'enferma à clef dans son bureau du commissariat central et appela un numéro spécial.

— Tout est en ordre, monsieur, dit-il dans l'appareil.

La réponse ne devait pas être plaisante, car il reprit :

— Mais, monsieur, écoutez, je suis franchement désolé. C'est la première fois que ça arrive. Bien sûr, je sais que la porte blindée aurait dû être fermée, qu'il n'aurait jamais dû pouvoir entrer. Ça ne se reproduira plus. Oui, monsieur, je comprends. Je sais que ce fut un désagrément pour vous. Mais je vous promets que plus personne ne nous surprendra et que vous n'aurez plus à être dérangé par un tel individu chez vous. Je suis désolé s'il a incommodé Janet, monsieur. Oui, monsieur. Oui, Commissaire. Nous ne commettrons plus d'erreurs.

CHAPITRE XII

Pendant la nuit, alors que Remo dormait dans un lit envahi par quatre mille huit cents chaussettes noires, la presse préparait des articles dénonçant une nouvelle vague de crimes. La bande d'assassins avait à nouveau frappé, mais cette fois-ci, le schéma avait légèrement changé.

Le premier fait nouveau eut lieu à West Springfield, Massachusetts, où les criminels laissèrent un indice, sous la forme d'un petit rectangle d'étoffe rayée bleu et blanc. On le trouva dans la main de la victime, Rogers Gordon.

Gordon était le plus ancien membre de l'association : « L'Amérique en Fête » qui gérait l'une des plus grandes foires commerciales du pays. Sa position lui donnait le privilège d'inaugurer l'exposition en traversant un panneau en papier étoilé dans une petite cabine de téléphérique.

Gordon devait être seul dans la cabine mais au dernier moment il invita deux types porteurs de badges officiels qui l'avaient accompagné en haut de la rampe d'accès. La cabine partit, suspendue sur ses rails, vers le panneau de papier.

Parmi les nombreux invités, qui la tête levée suivaient la progression de Gordon, se trouvaient des journalistes couvrant l'événement pour leur media respectif. La foule s'extasia lorsque la cabine dorée transperça le papier étoilé. Soudain, des coups de feu retentirent au milieu des applaudissements, et les spectateurs virent Gordon s'appuyer contre le bord de la cabine puis se retourner vers ses deux invités, les mains en avant, et finalement passer par-dessus bord.

Il atterrit sur le toit d'un camion de retransmission radio, traversa le mince toit en plastique pour se retrouver sur une table, devant le commentateur Tracy Cole qui débitait à toute vitesse les nouvelles de la journée tout en sirotant du café. Rogers Gordon avait quatre balles dans la poitrine. Malgré ses blessures il aurait pu survivre quelques instants, suffisamment, du moins, pour dire à quelqu'un que les deux types qui s'étaient présentés ce matin à son domicile n'étaient pas vraiment des agents fédéraux qui avaient découvert son illicite trafic d'armes. Mais la fumée qui régnait dans le minuscule studio mobile empêchait effectivement quiconque de respirer. Rogers Gordon mort s'exprima quand même. Sa main, qui se détendait peu à peu, offrit au journaliste le petit rectangle de tissu bleu et blanc. La police annonça

dans la soirée qu'il l'avait probablement arraché à la chemise de l'un de ses deux agresseurs qui s'étaient enfuis, profitant de la confusion générale qui suivit l'incident.

Un second facteur nouveau émergea à Newark où l'on découvrit chez lui, dans son salon, le corps d'un des assistants du maire. Il habitait un de ces quartiers construits à la hâte et qui vous promettent le bonheur instantané.

Le malheureux avait trois balles dans la tête. Une par la bouche et une par chacun des yeux, à la manière traditionnelle du Milieu lorsqu'il liquide un mouchard. Un coffre béant contemplait la scène d'un œil morne. Il avait été dissimulé derrière une mauvaise reproduction, à trois francs cinquante, d'un tableau de Jérôme Bosch. C'était d'ailleurs la seule œuvre d'art dans la maison à part, bien sûr, les coupes remplies de fruits en plastique posées sur chaque table.

Le coffre était vide. La femme de l'élu municipal rendait visite à sa famille à l'heure du crime. Ayant trouvé le corps de son mari en rentrant, elle avait aussitôt alerté la police. Quand ils l'interrogèrent, elle était hystérique, sanglotant de soulagement en pensant qu'elle aurait pu être là au moment du meurtre et passer, elle aussi à la casserole. Ce n'était pas vraiment le chagrin qui la faisait hoqueter.

Elle raconta à la police que non, il n'y avait rien de grande valeur dans le coffre, juste des vieux papiers d'hypothèque, le livret militaire de son mari – mauvais d'ailleurs – et une paire de bottines en bronze de leur premier petit-fils.

Les policiers approuvèrent poliment de la tête, prirent consciencieusement sa déposition tout en n'en croyant pas un mot. Car il était de notoriété publique que c'était bien à cet assistant du maire qu'il fallait s'adresser pour obtenir l'« autorisation » d'exploiter un réseau de jeu clandestin sur les courses en ville. C'était lui qui ramassait les cotisations chaque semaine des différents *bookmakers* et que même s'il passait l'argent récolté à d'autres plus élevés dans la hiérarchie, les sommes avaient inévitablement rétréci au passage. Cette fonte en avait fait un homme riche. Il n'y avait aucun doute que le coffre avait dû contenir une somme d'argent considérable.

— Cent mille, estima l'un des flics une fois qu'ils se retrouvèrent entre eux.

— Tu plaisantes, cinq cent mille, lui répondit un autre.

— C'est toi qui débloques, lança un troisième, plutôt un million, tu veux dire.

La dernière estimation était quand même un peu exagérée. Le coffre contenait en réalité trois cent cinquante-trois mille sept cent

seize dollars en grosses coupures. Il s'agissait donc d'un vol et c'était la première fois que cela se produisait dans cette vague d'assassinats qui soulevait le pays depuis peu.

Le même schéma se retrouva à plusieurs kilomètres de distance. Des lames de parquets avaient été arrachées, dans la maison d'un certain Atrion Belliphant, à Los Angeles, pour dérober l'argent qui se trouvait dans la cachette en dessous. Belliphant était un producteur de cinéma dont les chefs-d'œuvre n'avaient jamais aucun succès mais dont le niveau de vie était largement entretenu par la plus importante production et vente de films pornographiques. Son organisation reposait principalement sur l'incitation à la drogue des jeunes femmes qu'il faisait tourner.

Son corps fut découvert par sa jeune maîtresse rousse, de quinze ans, lorsqu'elle émergea d'un trip d'héroïne. La police sut que le parquet dissimulait de l'argent car ils y retrouvèrent du papier dans lequel on roule la monnaie.

Quant à l'indice de la côte Ouest, il prit la forme d'un bouton de manchette en or et jade que Belliphant tenait dans sa main. Il avait dû l'arracher à son meurtrier qui lui avait enfoncé un vibro-masseur à pile en marche dans la gorge, l'étouffant tout en le faisant palpiter.

Une poche arrachée et un bouton de manchette.

Deux gros paquets de fric.

Une nouvelle façon de procéder.

Pour l'instant, tous ces éléments nouveaux se retrouvaient empilés sur la table de l'inspecteur McGurk dans son petit bureau de l'ancien gymnase de la police au coin de la Vingtième rue et de la Seconde Avenue.

McGurk achevait de compter l'argent qu'il entassait dans une grande boîte en métal munie d'un cadenas. Il enveloppa la prise de Newark dans un morceau de tissu, passa un élastique autour, prit un morceau de papier, y inscrivit trois cent cinquante trois mille sept cent seize dollars et le glissa sous l'élastique. Il recommença la même opération avec la prise de Los Angeles, inscrivant cent vingt-deux mille neuf cent trente et un dollars cette fois-ci.

D'un grand tiroir il sortit deux enveloppes, dans l'une il glissa un bouton de manchette en or et jade et dans l'autre, plus importante, une chemise rayée bleue et blanc, à laquelle il manquait une poche. Il y joignit la facture d'un petit magasin pour hommes qui faisait du sur-mesure à Troy, dans l'Ohio. Il plaça les deux enveloppes sur les deux tas d'argent dans la boîte en fer et alla la ranger dans un coffre scellé au plancher dans un coin de la pièce. Il ferma le coffre et retourna,

satisfait, s'asseoir à son bureau.

On frappa alors à la porte. Il leva les yeux en disant :

— Entrez.

La porte s'ouvrit laissant entrer un gros bonhomme rougeaud vêtu du costume bleu marine foncé qui est l'uniforme des officiers de police.

— Brace ! s'écria-t-il sautant sur ses pieds et tendant sa main au visiteur. Content de te voir. Quand es-tu arrivé ?

— Il y a à peu près une heure. J'ai retrouvé le reste de mon équipe dans l'avion.

— Les as-tu amenés ?

— Non, ils m'attendent à l'hôtel.

McGurk offrit un siège à son visiteur.

— Quand repars-tu ?

— À trois heures du matin de Kennedy.

— Tu auras largement terminé, dit McGurk avec un grand sourire, ouvrant à nouveau son tiroir pour en retirer une seconde grande enveloppe kraft.

Dans le coin du haut il y avait un nom, mais l'inspecteur Brace Ransom du département de police de Savannah eut beau plisser les yeux, il n'arriva pas à déchiffrer la petite écriture serrée de McGurk.

McGurk retira de l'enveloppe une feuille dactylographiée sur laquelle on avait épinglé une photo 21 x 27.

— Voilà votre homme, annonça-t-il, poussant la photo vers son visiteur.

L'inspecteur Ransom la saisit et l'examina attentivement. L'individu qui y figurait était petit et basané. Il pouvait être italien ou grec. Une mince cicatrice courait de l'œil gauche au coin de la bouche.

Pendant que Ransom examinait la photo, McGurk lut la feuille adjointe de sa voix grinçante :

— Emiliano Cornolli. Quarante-sept ans. Avocat. Mieux connu sous le nom de « La Démerde ». Liens avec le Milieu à travers certaines cellules syndicales. Honoraires payés d'avance. Défend souvent des chefs de la Mafia dans des affaires criminelles, et ce n'est un secret pour personne, bien que jamais prouvé, achète l'acquittement en soudoyant les jurés. Habite une propriété dans le comté du Sussex, New Jersey, à côté du Playboy Club. Voir carte ci-jointe. Est célibataire et censé vivre seul bien qu'il y ait toujours une femme ou

deux sur place. La propriété est gardée par deux dobermans vicieux.

Il leva les yeux et continua :

— Il faudra te débarrasser des clebs et des nanas. Tu peux y être en quatre-vingts minutes, en voiture. Lorsque vous approcherez, n'oublie pas de bien salir les plaques de la voiture pour que personne ne puisse en relever le numéro.

— On est sûr qu'il est chez lui ?

— Ouais. Il a la grippe et, d'après les ordres du médecin, doit garder la chambre.

McGurk passa la carte à l'autre policier qui la consulta puis la replit soigneusement et la glissa dans sa poche. Il rendit la photo à McGurk.

— Je l'ai bien en tête, pas de problème.

Le Sudiste ne bougea pas. McGurk le regarda étonné.

— Bill... commença Ransom :

— Ouais ?

— J'ai eu l'occasion de lire le journal dans l'avion en venant. Ce type de Newark, c'était nous ?

— Tu sais bien que tu ne dois pas poser de questions, répondit McGurk. C'est pour ça que tout se passe aussi bien. Des équipes, venant de partout, font leur coup et repartent. Personne ne sachant ce que sait l'autre.

— Je sais, Bill. Mais l'argent qui manquait ? J'ai cru qu'il y avait peut-être eu un changement de tactique. Devons-nous prendre quelque chose ce soir ? Fouiller la baraque ? C'est uniquement pour ça que je te pose la question.

McGurk se leva, contourna son bureau et vint s'y asseoir, face à son interlocuteur.

— Non. Tu ne prends rien. Tu ne laisses rien. Tu rentres et tu sors.

Voyant le regard de déception sur le visage de Ransom, il ajouta doucement :

— Écoute-moi, Brace. La semaine prochaine a lieu le congrès national des « Chevaliers du Bouclier ». Je sais que tu te poses des questions mais garde-les pour toi. Tu verras, tu recevras les réponses lors de la réunion. En attendant, fais-moi confiance et ne parle de rien à personne.

— Ça me va, répondit Ransom se levant.

Il était plus grand que McGurk mais ne donnait pas cette

impression de puissance qui se dégageait du New-Yorkais.

— Comment va Numéro Un ? Il tient le coup ?

McGurk lui décocha une œillade.

— Jusqu'à présent ça va. Mais tu connais les libéraux. Ils entreprennent des tas de choses et ne vont jamais jusqu'au bout. Tu le verras la semaine prochaine à notre petite fête.

— O.K., dit Ransom.

— Écoute, reprit McGurk, essayant de mettre Ransom à l'aise, si vous terminez en temps voulu, passe par ici et nous irons boire un verre. Au fait ! Comment sont les types que tu as avec toi ?

— Semblent pas trop mal. Il y a un lieutenant de San Antonio et un sergent de Miami. Ils ont l'air solides tous les deux.

— Tous nos hommes sont solides, ils sont ce qu'il y a de mieux dans la profession et c'est ce qu'il faut pour sauver le pays.

Ransom gonfla la poitrine et lâcha :

— C'est aussi ce que je pense.

Puis il quitta McGurk, descendit les escaliers et récupéra sa Plymouth de location qui était garée devant l'immeuble. Il passerait prendre ses deux compagnons à leur hôtel et se rendrait dans le New Jersey. Une demi-heure d'arrêt là-bas, puis le chemin de retour vers New York. C'était simple comme bonjour. Un sacré organisateur, ce McGurk ! Arriver à garder toutes ces choses en tête : les horaires, les chambres d'hôtel, les billets d'avion et surtout les jours de congé des gars pour en avoir toujours de disponibles. Il savait ce qu'il faisait. Un sacré bonhomme ! Un sacré flic ! pensait Ransom.

Quelle était vraiment la part de McGurk et d'O'Toole dans cette affaire ? se demandait Ransom. En principe, O'Toole était le chef de l'opération mais il savait que c'était McGurk qui faisait le plus gros du boulot. O'Toole n'était qu'un fromage mou. Il l'avait déjà rencontré une fois lors d'une convention de la police nationale et il ne savait parler que d'une chose : le recrutement des minorités. Beurk ! Encore plus de nègres dans la corporation. Pouah ! Un type avec de telles idées pouvait pas faire quelque chose de bien. Au fond il était très content que ce soit McGurk qui tire les ficelles.

L'inspecteur Brace Ransom, de Savannah, était tellement plongé dans ses réflexions qu'il ne remarqua même pas qu'il était filé par un homme au visage dur dans une Fleetwood beige.

CHAPITRE XIII

Remo était franchement dégoûté, son orgueil professionnel blessé.

Il avait filé l'inspecteur McGurk du commissariat central jusqu'à la Vingtième rue et Seconde Avenue. Il était allé jusqu'à la porte blindée et là s'était caché en voyant arriver le gros Sudiste. Apparemment un gradé important des forces de police. Par intuition il avait décidé de le suivre lorsqu'il était reparti. Et ça faisait maintenant une heure qu'il filait le train à la Plymouth de location, transportant les trois policiers sans que ces derniers se soient rendu compte de quoi que ce soit !

Remo se demanda si, de son temps, il aurait été aussi négligent. Il se répondit que probablement pas.

Il changeait d'allure mécaniquement, sans réfléchir, conduisant parfois sans lumière, parfois ses phares allumés, faisant attention de ne pas se faire repérer, jusqu'au moment où il réalisa qu'avec ces amateurs, tout cela était inutile. Ils ne l'auraient sûrement pas remarqué, même s'il leur collait aux fesses avec un camion bariolé de rouge.

Les policiers continuaient leur route droit devant eux, avec la tranquillité d'un fermier labourant son champ. Cela l'exaspérait car des flics devaient toujours être sur le qui-vive.

Il essaya de se calmer. Chiun l'avait souvent prévenu : « Si on laisse l'énervement s'installer, on finit par ne prêter attention qu'à sa propre exaspération et on en oublie son affaire. Celui qui ne s'occupe pas de ses affaires finit par trouver ses étagères vides. » T'as raison, Confucius ! Mais n'empêche qu'ils sont vraiment irritants !

Dix minutes plus tard, Remo les vit emprunter une bretelle de sortie de l'autoroute. Il freina rapidement ; n'ayant personne derrière lui il put ralentir suffisamment pour les laisser s'engager sur la bretelle et attendre d'être sorti de leur champ de vision. Il éteignit alors ses lumières et accéléra pour les rattraper. Il les vit prendre sur la gauche plus bas. Cent mètres plus loin, la route se divisa en deux et ils empruntèrent le chemin de droite. Remo alluma ses codes et les rejoignit.

Il les suivit durant cinq minutes sur une route en lacets qui contourna une colline et longea un lac. Puis, ils bifurquèrent sur un chemin privé qui aboutit à une grille en fer forgé scellée dans un mur de pierre. Remo, lui, continua sur la route et s'arrêta quelques mètres

plus loin contre des arbustes. Il laissa sa voiture et revint sur ses pas. C'est alors qu'il entendit des aboiements féroces. S'arrêtant sous un arbre à trois mètres des trois individus, il écouta les grognements des chiens de l'autre côté de la grille. Peu à peu, comme sur un vieux disque rayé, les aboiements se calmèrent, s'espacèrent, devenant moins méchants, moins fréquents jusqu'à ce qu'ils se transforment en gémissements, puis se fut le silence total.

Une voix à l'accent du Sud siffla :

— J'ai jamais vu un chien résister à un beau faux-filet.

— Ils sont hors d'état de nuire pour combien de temps ?

— Il y en avait assez pour les assommer pendant douze heures, t'en fais pas.

Une autre voix à l'accent du Texas dit :

— On n'a plus qu'à espérer qu'il n'y en ait pas d'autres.

Sa prononciation était bizarre et Remo se demanda pourquoi les Texans étaient incapables de parler anglais.

— Non, c'est tout. Juste ces deux-là, reprit le Sudiste. Venez, on a des choses à faire.

Remo les regarda faire la courte échelle au troisième qui escalada le mur de trois mètres de haut. Arrivé sur le sommet, il se pendit par les mains puis se laissa lourdement tomber de l'autre côté. Remo entendit les brindilles craquer sous son poids.

Il réapparut à travers la grille, tripota un moment la serrure et finit par l'ouvrir à ses deux complices.

« Ce qui est assez bon pour eux ne l'est pas pour moi », décida Remo, qui, prenant peu d'élan, s'élança sur le haut du mur, dédaignant la grille ouverte. Sans marquer de temps d'arrêt au sommet, il exécuta un saut périlleux et toucha terre, ployant entièrement les jambes pour éviter toute pression sur le sol au cas où il atterrirait sur des brindilles.

Pas un bruit. Rien.

À deux mètres devant lui il distinguait les trois hommes avançant rapidement vers la maison sur le bord de l'allée en gravier. Celle-ci était une imitation grotesque d'un chalet suisse revêtu de stuc avec des poutres apparentes. Plutôt cocasse au milieu des douces collines du New Jersey... De la lumière jaillissait par une des larges baies vitrées du rez-de-chaussée, probablement le salon.

Le plus gros, à l'accent du Sud le plus prononcé dit :

— Tex, tu fais le tour par-derrière. Fais gaffe, y a peut-être des

nanas.

— Et vous, qu'est-ce que vous allez faire ? demanda le Texan.

— On va se débrouiller pour entrer par-devant.

Ils étaient à une trentaine de mètres de la maison lorsque soudainement la lumière du rez-de-chaussée s'éteignit. Il ne restait plus que les lanternes sur le devant qui baignaient la cour d'un éclairage verdâtre. Un coup de feu retentit, la balle ricocha sur le gravier devant les trois hommes. Ils se dispersèrent, courant s'abriter derrière les buissons tout près.

Remo les observa détalier comme des rats... mais moins habilement. Secouant la tête de dégoût il se dissimula derrière un arbre. Il n'y eut plus de coup de feu. Il tendit l'oreille :

— Espèce de salaud ! siffla le Sudiste. La grille a dû déclencher un système d'alarme.

— On ferait mieux de se tirer, suggéra le Texan. Il a déjà dû appeler du secours.

— On est venu faire un boulot et on va le faire. Cette ordure vient juste de faire acquitter deux types qui avaient descendu des policiers. Rien que pour ça, il mérite qu'on lui règle son compte.

— Ouais, mais ça ne mérite pas que j'y laisse ma peau.

— Tu la laisseras pas. Je sais ce que nous allons faire, dit le Sudiste.

Remo en avait suffisamment entendu. Il glissa sur sa gauche, progressant silencieusement à travers les massifs vers l'arrière de la maison. Tout était sombre mais Remo distingua comme un éclair de métal à l'intérieur. Il devait s'agir de la femme dont ils avaient parlé. Elle les attendait avec un flingue.

Remo recula sur le côté de la maison, puis fonça contre le mur en pierre. Ses doigts et ses orteils s'agrippèrent à la surface rugueuse, il poussa sur ses jambes, rebondissant vers le haut, effectua un saut périlleux arrière et propulsa ses jambes à travers une fenêtre ouverte du premier étage. Il se retrouva dans une chambre vide. Avant de s'aventurer dans la maison il regarda par la fenêtre. Les deux hommes attendaient toujours en bas, cachés dans des buissons. Il distinguait leurs ombres, le troisième homme manquait. Ce devait être le Texan qui contournait la maison.

Remo se déplaça rapidement sur l'épaisse moquette d'un couloir. Il n'entendit rien. Il cilla rapidement plusieurs fois, activant l'irrigation sanguine de son cerveau, s'efforçant d'ouvrir davantage ses yeux jusqu'à ce qu'il puisse voir les lieux comme en plein jour.

Il se trouvait sur une loggia surplombant de trois mètres cinquante le rez-de-chaussée constitué d'une gigantesque pièce. En bas, contre l'une des baies vitrées, un homme plutôt petit, vêtu d'une veste d'intérieur en velours, se dissimulait derrière de lourds rideaux. Il se tenait accroupi, un pistolet à la main.

Se penchant en avant, Remo regarda sous la loggia. Il vit une fille debout (ce qui était une erreur) à côté des rideaux (ce qui était une seconde erreur) tenant un revolver devant elle de telle manière qu'il était visible de l'extérieur (ce qui était une troisième erreur). Elle était grande, mince, brune, en tenue d'Eve, mais sa nudité, en revanche, n'était pas une erreur.

Remo songea aux policiers qui voulaient tuer ces deux individus. Ils ne devraient pas faire ça. D'un autre côté, cet avocat venait d'obtenir la libération de deux assassins de flics, et il n'aurait pas dû faire ça non plus. Au fond, c'était du pareil au même. Remo se décida rapidement. Certaines de ses missions, semblables à celle des policiers aujourd'hui, étaient alors considérées comme justes, pourquoi celle-ci ne le serait-elle pas ? Remo fit un compromis avec lui-même : il ne leur laisserait pas descendre la fille.

Remo enjamba la rampe, atterrissant sans bruit sur le sol dallé. Il termina en un roulé-boulé sur le côté, furieux, car le talon de sa chaussure droite avait heurté le sol avec un léger bruit.

— Tu as entendu quelque chose ? murmura l'homme accroupi.

Il avait une voix grasse. Remo le vit se tourner vers la fille.

— Non, répondit-elle. Quand est-ce que tes amis vont rappliquer ? J'aime pas ça du tout.

— Ferme-la, salope, et garde tes yeux sur la fenêtre. Si tu vois quelqu'un, tu tires. Y en a plus pour longtemps.

D'abord le bonhomme, pensa Remo. Il se leva et traversa la pièce obscure. Il devinait la cour extérieure baignée de lumière et les deux policiers, probablement toujours cachés, attendant que le Texan charge à l'arrière de la maison. Remo espérait qu'il prendrait son temps. Un Alamo suffisait !

Il s'arrêta juste derrière l'avocat, l'observa un instant puis avança sa main droite pour lui pincer les nerfs de la nuque entre le pouce et l'index. Sans le moindre geste vers Remo, sans bruit, le propriétaire du chalet suisse s'effondra en avant. Après tout, c'était pas son problème ! Si les flics le voulaient ils n'avaient qu'à le prendre. Remo n'allait quand même pas faire le boulot pour eux !

Maintenant, à la fille.

— Emil, appela la jeune femme tout bas. Je ne vois, personne.

— Emil n'est plus parmi nous, lui souffla Remo à l'oreille.

La fille pivota, surprise, essayant de ramener le revolver devant elle pour se protéger. Remo saisit sa main armée, l'empêchant d'abaisser le chien et lui enleva le revolver. Quand elle ouvrit la bouche, prête à crier, il lui couvrit le visage de sa main libre.

— Si vous voulez vivre, taisez-vous.

Il glissa le revolver dans la poche de sa veste, puis endormit la jeune fille. La maintenant debout serrée contre lui, il chercha dans sa mémoire quand il avait possédé une femme la dernière fois. N'y arrivant pas, il comprit que cette fille ne représentait guère pour lui que cinquante-cinq kilos de viande. Chiun aurait été ravi.

Remo jeta un coup d'œil par la fenêtre et aperçut une lumière faible. Il devait s'agir du Texan et de son pistolet qui brillait dans le clair de lune.

D'un moment à l'autre, il allait se lancer contre la porte de derrière qui débouchait dans la cuisine.

Remo porta la fille, raide comme un piquet, jusque devant une fenêtre, dans le coin sur sa droite, et qui donnait toujours sur l'arrière de la maison. À cent mètres de là commençait une forêt. Doucement il ouvrit la fenêtre et attendit.

— Aiiiyee ! entendit-il.

Remo n'en crut pas ses oreilles. Le mec était vraiment con ou quoi ? Cet abruti de Texan sous-développé chargeait en poussant un cri de guerre ! Remo songea un instant à lui donner une leçon mais décida finalement que non. Qu'il aille se faire voir ! Sa bêtise était déjà sa punition. Le Texan paierait un jour tout seul comme un grand, non pas à cause d'un dieu cruel ou d'un fait du hasard, mais tout simplement parce qu'il l'aurait profondément, entièrement et richement mérité.

Le policier continuait à tirer sur la porte tout en tapant dedans à grand renfort de coups de pied et d'épaule, essayant de la défoncer ou de faire sauter la serrure... Sans arrêter de hurler à pleins poumons bien évidemment.

Remo soupira. Pourquoi les policiers pensent-ils toujours que l'on peut faire sauter une serrure à coups de flingue ? Ça ne marche pas. Et ce pauvre innocent passerait probablement la nuit, à hurler, tirer et cogner à moins qu'il ne se passe quelque chose.

« Et merde ! » se dit Remo. Il allongea la fille sur une petite table et retraversa l'obscurité vers la porte qui n'avait toujours pas cédé aux

attaques furieuses du policier. Il devait se dépêcher car les deux autres crétiens allaient probablement arriver d'un instant à l'autre.

Il laissa quand même le Texan s'énervé encore un peu à coups d'épaule contre la porte en bois de Géorgie, puis retira le verrou. Elle s'ouvrirait maintenant, il suffisait de tourner la poignée. Un jour ou l'autre « Tex la Lumière » songerait bien à essayer !

Remo récupéra la fille et franchit la fenêtre. Il entendit la porte céder. Pratiquement au même, moment celle de l'entrée s'ouvrit, inondant le salon des lumières de la cour.

La police entra, et Remo sortait. Il se dépêcha, traînant le corps de la fille derrière lui et l'installa confortablement contre un arbre dans la forêt, lui tapota la tempe pour s'assurer qu'elle ne se réveillerait pas trop tôt. Avec un peu de chance elle ne reviendrait à elle qu'après le départ des trois policiers, reprendrait ses vêtements et foutrait le camp.

Remo se précipita vers la maison, il arriva à temps pour entendre le Texan dire :

— Nom d'un chien ! ce salopard est tombé dans les pommes.

— T'as raison, il n'est qu'évanoui, répondit la voix autoritaire du Sudiste, finissons-en et tirons-nous. T'as pas vu de bonne femme ?

— Non, répondit le Texan. Y avait personne d'autre ici, sinon ils m'auraient truffé pendant que j'essayais d'ouvrir la porte de la cuisine.

Remo les laissa et se dirigea vers la grille. En arrivant à la hauteur du mur il entendit le bruit étouffé d'un coup de feu. C'en était fait de l'avocat malhonnête. Il franchit la grille et se hâta vers la Cadillac rangée un peu plus loin, dégoûté par les trois policiers qui le suivaient.

La police n'était plus ce qu'elle avait été !

CHAPITRE XIV

Remo pénétra dans l'immeuble de la Vingtième rue et monta les escaliers quatre à quatre. Il ne s'était pas vraiment dépêché sur le chemin du retour et si les trois policiers revenaient ici, il n'avait que très peu d'avance sur eux.

Au premier étage il retrouva la porte blindée, y appuya son oreille mais n'entendit rien. Il essaya la poignée, la porte n'était pas verrouillée. Se faufilant rapidement à l'intérieur, il la referma derrière lui et se retrouva dans un petit couloir.

Toujours aucun bruit mais il aperçut un filet de lumière sous une porte un peu plus loin. Remo la poussa et découvrit ce qui était autrefois une grande salle de gymnastique. De gros anneaux pour cordes, lisses ou non, pendaient inutiles du plafond, et le sol était parsemé de taquets qui avaient servi à sceller de lourds équipements sportifs. Tout au bout, il remarqua les contours de ce qui aurait pu passer pour une silhouette humaine et réalisa qu'il s'agissait d'un mannequin de tir. Remo traversa la grande salle pour s'arrêter devant une porte entrouverte. Elle donnait sur ce qui semblait être un petit bureau. Au même moment, un téléphone sonna. Deux coups, puis une voix féminine répondit :

— Allô, « Les Chevaliers du Bouclier ».

Remo reconnut la voix douce et hésitante de la fille du commissaire O'Toole.

« Non, disait-elle, l'inspecteur McGurk n'est pas là pour le moment. Il est descendu prendre un café mais devrait être de retour incessamment. Peut-il vous rappeler ?

« Merci, reprit-elle après une pause, je le lui dirai ».

Remo regarda vers le fond de la petite pièce, la jeune fille était assise à un bureau sur la droite, un large accordéon d'imprimés d'ordinateur devant elle. Elle parcourait une liste, prenant de temps en temps quelques notes sur un calepin. De l'autre côté de la pièce, il y avait une autre porte qui s'ouvrait sur un autre bureau. Remo y vit une plaque sur une table au centre, il lut : William McGurk.

Au même moment, son sens auditif perçut le bruit d'une conversation qui se rapprochait. Quelqu'un venait. Janet se leva et se dirigea vers un meuble de rangement. Elle lui tourna ainsi le dos un instant. Il en profita pour traverser silencieusement la pièce et

pénétrer dans le bureau de McGurk.

Il entendait maintenant clairement la grosse voix de McGurk résonnant dans le grand gymnase, ainsi qu'une voix plus faible, à l'accent du Sud, qui lui répondait.

C'était celle du Sudiste qui avait dirigé l'expédition.

Remo inspecta rapidement l'endroit où il se trouvait. Pas la moindre cachette possible. Seulement le placard à vêtements. Il en ouvrit la porte et s'installa rapidement sur l'étagère du haut, les jambes repliées sous le menton, la nuque contre le mur du fond, puis tira rapidement le battant.

Il entendit les deux hommes entrer dans le bureau de McGurk et la porte se refermer.

— Jolie fille, remarqua le Sudiste.

— Oui. C'est la fille d'O'Toole. Elle m'aide énormément. On pourrait même dire qu'elle est le cerveau de l'opération. Assieds-toi, Brace, et raconte-moi comment ça s'est passé.

Il faisait trop chaud pour porter un pardessus. Ils n'iraient donc pas au placard, et Remo se détendit, se laissant aller de tout son poids sur la planche pour écouter l'inspecteur Ransom de Savannah, Géorgie, expliquer comment il venait d'assassiner un avocat dans le New Jersey.

— C'est bizarre, dit Ransom, il nous a tiré dessus un coup ou deux, puis... ouf il s'est évanoui.

— Il s'est évanoui ?

— Ouais. Il était dans les pommes quand nous entrâmes dans la baraque, recroquevillé sur lui-même, tenant toujours son revolver.

— L'avez-vous... ?

— On s'en est occupé. Mais il n'y avait personne d'autre. Pas de fille.

— Tant pis pour lui, il n'a même pas pu célébrer son grand départ en tirant un dernier coup.

Les deux compères éclatèrent de rire à la façon des : policiers qui savent que tous les autres individus au monde sont fous.

— Bon travail, félicita McGurk. Tu pars bientôt ?

— Tout de suite. Les hommes sont en train de régler l'hôtel. Je passe les prendre et nous retournons à l'aéroport. Alors... ensuite ?

— La semaine prochaine nous annonçons publiquement la création des « Chevaliers du Bouclier ». La nouvelle organisation policière.

— Je suis peut-être idiot, Bill, mais je ne comprends pas très bien où on va.

— Où on va, Brace ? On va constituer un groupe de pression national de policiers... pour lutter en faveur de la loi et de l'ordre. Je dois recevoir d'ici quelques jours mes papiers de retraite et je pourrai donc m'y consacrer entièrement. Toi, moi, les quarante hommes que nous avons déjà avec nous, nous formerons le noyau central. Bientôt tous les policiers du pays nous rejoindront, tu verras. Tu te rends compte alors de la puissance que l'on aura !

— Ça fera un sacré paquet de votes si tu décides de te présenter à la Présidence.

McGurk prit un moment avant de répondre :

— Ne rigole pas, Brace, je le ferai peut-être.

— Et nos... euh... nos... missions ?

— Pour le moment on laisse tout ça en suspens. On va travailler à découvert. Réfléchis un instant. On s'est débarrassé de quelques bananes pourries mais on a aussi exposé le public à la violence. Tu as bien vu les gros titres dans les journaux ces derniers temps. Bientôt on aura tous les flics du pays avec nous. Tous ceux dont les mains sont liées par des politiciens corrompus, par des gros bonnets de la police sans couilles... tous en train de nous fournir des renseignements. Alors on pourra commencer à faire des recoupements sérieux, sans avoir peur d'aller jusqu'au bout. On remplira les prisons légalement. On sera plus grands que le FBI.

— Et si on fait le bide ?

— Dans ce cas on reprendra les missions, répondit McGurk avec un gros rire. Mais on va pas se faire bouler. On commencera par un gros coup, en lançant une guerre nationale contre le crime. Devine quels seront les premiers dossiers sur lesquels on enquêtera ?

Comme il n'y eut pas de réponse McGurk poursuivit :

— Ceux de ce roi de l'obscène de l'Ouest et de ce courtier d'armes du Massachusetts. Tu m'as demandé tout à l'heure pourquoi nous avons laissé les indices. Eh bien, parce que nous avons leurs compléments, et on va s'en servir pour liquider les dossiers. Ça va nous donner un départ foudroyant pour les « Chevaliers du Bouclier ». Tu verras affluer les nouveaux membres. On sera le truc le plus puissant du pays.

— Tu es sûr que tu te présentes pas aux présidentielles ?

— Si oui, voterais-tu pour moi ?

— Autant de fois qu'ils me le demanderaient.

McGurk gloussa :

— Avec ce genre de soutien, comment veux-tu que je refuse ? Après tout ça serait peut-être pas si mal d'avoir un flic à la Maison-Blanche, pour quatre ans seulement, le temps nécessaire à redresser le pays.

— Amen !

— De toute façon, reprit McGurk revenant aux affaires courantes, la semaine prochaine O'Toole enverra des télégrammes à tous nos membres – tu en recevras un également – pour qu'ils se rendent libres le jour de notre grand lancement. Je te verrai à ce moment-là.

— Bill, on dirait qu'on va sacrément bien s'amuser, hein ?

— Ouais, et on va rendre un fier service à notre pays, ajouta McGurk s'amusant à imiter l'accent du Sud de son compagnon.

— Ah ! mais, ça alors, j'aurais jamais deviné, répliqua le Sudiste se parodiant lui-même, que t'étais un des nôtres. Maintenant il va falloir que je t'offre un verre à mon tour.

Remo entendit le bruit des chaises raclant le sol. Ils se levèrent pour sortir. Au même moment la porte grinça suivi de la voix de la fille.

— Qu'y a-t-il dans ce paquet ? demanda McGurk.

— Un cadeau d'anniversaire pour mon père. J'allais le mettre dans le placard.

— Bien sûr, bien sûr. Je descends une seconde raccompagner mon ami. Je reviens tout de suite. Ça ira ?

— Oui, inspecteur. Merci.

Sa voix était faible, presque humble.

Remo entendit la porte se rouvrir, le bruit de pas des deux hommes s'éloignant graduellement, puis ceux de la jeune fille qui s'approchaient du placard. Il reçut brusquement de la lumière en plein dans les yeux. La main de la jeune fille tenant un paquet bien enveloppé s'avança vers lui cherchant l'étagère.

Quand elle découvrit l'homme, elle ouvrit la bouche pour crier. Remo se pencha en avant, lui plaqua une main sur le visage, puis lui passant l'autre sous l'aisselle il la hissa sur l'étagère à côté de lui. Il entendit alors, là-bas, la lourde porte blindée se refermer.

— Je ferai tout ce que vous voudrez si vous promettez de ne rien dire, pleurnicha-t-il.

CHAPITRE XV

Personne ne craint un homme qui pleure. Remo s'efforça donc de faire jaillir de vraies larmes qui glissèrent le long de ses joues. Tout en pleurnichant il put ainsi enlever sa main de la bouche de la jeune fille sans que celle-ci songe à réagir.

Elle semblait également ne pas réaliser qu'elle était allongée à côté de lui sur une étagère en haut d'une armoire de bureau.

— J'ai tellement honte ! hoqueta Remo.

— Mais que faites-vous ici ? Vous êtes ce M. Bednick, n'est-ce pas ? demanda la jeune Janet.

— Oui, Remo Bednick. J'étais venu pour vous regarder. Mais j'ai failli me faire prendre quand ils sont entrés. Alors je me suis vite caché ici, pour qu'ils ne me voient pas et puis vous m'avez surpris. J'ai tellement honte !

— Mais c'est tout à fait idiot. Remo, pourquoi vouliez-vous me voir ?

Attention, Remo, pas trop vite.

— Je ne sais pas. J'en avais envie, c'est tout, larmoya Remo.

— Alors pourquoi n'êtes-vous pas tout simplement entré par la porte me dire un petit bonjour ?

— J'ai eu peur que vous ne vous moquiez de moi, expliqua Remo en reniflant.

« Tu es le plus salaud de tous les salauds de la terre, se dit Remo en lui-même. Chiun a raison, tu manques de caractère. » Mais il ignora la petite voix de sa conscience et remarqua que Janet portait une blouse généreusement décolletée découvrant le galbe généreux de ses seins, surtout maintenant qu'elle s'était allongée sur le côté la tête posée sur son bras.

— Pourquoi me serais-je moqué de vous ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, mais les filles se moquent toujours de moi. Peut-être parce que je suis timide et que j'ai peur des femmes.

— Le jour où vous êtes venu au bureau, l'inspecteur McGurk m'a dit que vous étiez quelqu'un qui n'avait peur de rien.

— Mais c'est un homme. Je n'ai pas peur des hommes, seulement

des femmes. Depuis mon enfance, hoqueta Remo.

Le corps de la jeune fille se laissa aller tout contre le sien. La planche du placard était extrêmement inconfortable, mais il ne voulait surtout pas bouger de peur de lui rappeler qu'ils se trouvaient sur une étagère. S'il devait la guérir, il pouvait aussi bien le faire ici. Remo était prêt à n'importe quoi pour la défense de la santé mentale !

Il pleurnicha encore un peu tout en regrettant que la porte de l'armoire ne soit pas fermée pour lui permettre de sourire sans qu'elle le voit.

— Oh, pauvre petite chose, dit-elle, allons, ne pleure plus.

Elle lui caressa tendrement la joue.

Remo avait son bras gauche glissé sous sa nuque, il attendait qu'elle repose sa tête dans sa main. Dès qu'elle le fit, ses doigts trouvèrent immédiatement l'endroit cherché et se mirent à malaxer délicatement les nerfs de la nuque et sous la mâchoire inférieure. Il s'y prenait de telle façon qu'elle ne sentit absolument rien.

— Vous ne devez pas avoir peur des femmes. Elles ne vous feront pas de mal.

— Je savais bien que vous, vous ne me feriez aucun mal, renifla Remo, c'est pour ça que je suis venu vous voir.

Ses doigts se déplacèrent maintenant plus rapidement le long de la nuque, tambourinant comme sur une machine à écrire.

— Non, Remo, je ne vous ferai jamais de mal. Pas moi. Pas à vous.

Elle approcha son visage du sien. Il s'arrêta de pleurnicher. Pas besoin de se ridiculiser plus que nécessaire ! Elle continua à lui tapoter affectueusement la joue, puis ses doigts glissèrent comme une caresse sur son front puis sur tout son visage. Il semblait que les massages de Remo commençaient à agir efficacement, rétablissant une certaine souplesse de sa nuque, supprimant peu à peu les points de blocage.

— Vous sentez-vous mieux maintenant, Remo ?

— Oui, vous me comprenez si bien !

— Je vous comprends. Je vous comprends tout à fait, vous et vos problèmes. Oooooohhh... J'ai tout simplement l'impression que vous avez eu affaire à des femmes qui vous faisaient du mal. À des femmes qui voulaient que vous soyez quelque chose que vous n'êtes pas... qui voulaient que vous les brusquiez un peu alors que ce n'est pas du tout dans votre nature.

Il avait ramené la main droite par-dessus sa hanche et lui manipulait également le dos à travers la fine blouse tout en l'écoulant

parler.

— Mais moi je ne suis pas comme ça. Y a pas un homme qui peut me bousculer. Plus maintenant.

Elle s'arrêta, Remo glissa :

— Je savais que vous comprendriez.

— Comprendre ? Bien sûr que je comprends. Ce dont vous avez eu besoin toute votre vie c'est d'un peu de poigne. Quelqu'un pour vous guider. Oooohhh...

Il travaillait sa nuque et son dos en profondeur. Elle se serra encore plus contre lui.

— J'ai vu qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas la première fois où je vous ai rencontré, reprit-elle. Vous avez rougi et détourné les yeux. J'ai compris alors que vous aviez besoin d'un peu de discipline. Oooohhh... Défaits ta ceinture.

Il espéra que McGurk serait retenu suffisamment longtemps en bas. Il ramena sa main droite et défit la boucle de sa ceinture.

— J'en ai assez des hommes qui sont autoritaires, des « monsieur j'ordonne », dit-elle d'une voix qui n'était plus du tout ni douce ni implorante. Ce sont les femmes qui devraient gouverner le monde.

— C'est bien ce que je pense, acquiesça Remo.

Elle lui ouvrit sa braguette. Il lui pétrit fortement la nuque.

— Oooohhh, lâcha-t-elle. La femme est de loin le plus important des deux sexes. C'est nous qui, au fond, décidons de tout !

Il replaça sa main droite sur son dos.

— Huuummmm, soupira-t-elle. Oui, les femmes devraient être maîtres et non maîtresses. Es-tu d'accord ? Dis que tu es d'accord.

— Je suis d'accord.

Sur ce, elle releva sa blouse et se roula sur lui.

— Même la position, reprit-elle, même dans ce cas, la femme devrait avoir le dessus.

— Oh ! s'il vous plaît, ne parlez pas comme ça, vous me faites peur, gémit Remo.

Elle était maintenant allongée sur lui, et il lui massait la nuque de ses deux mains.

— Je parlerai comme je le veux et le plus tôt tu l'auras compris mieux ça vaudra pour toi, répliqua-t-elle sèchement. Tu m'as compris ?

— J'ai compris.

Il en avait assez, il pinça une dernière fois plus violemment les modules nerveux et brusquement elle le monta, le happant goulûment, l'écrasant de tout son poids, se frottant contre lui, la bouche collée à la sienne, puis sa tête frappa doucement la mesure contre le plafond de l'armoire.

— Oooohhh ! Huuummm ! Fais ce que je dis, pas ce que je fais. En haut, encore plus profond, ressors. Reprends-moi, encore, encore ! À bas le viol et vive la baise ! Encore, encore ! Viens avec moi, viens avec moâââ...

Elle s'affaissa contre la poitrine de Remo. Il hoqueta un peu pour faire croire qu'il pleurait.

— Plus de larmes maintenant, lui dit-elle, ce que nous venons de faire est tout à fait normal et sain. N'est-ce pas ? Oui. Dis-moi oui. C'est normal et sain.

— C'est normal et sain.

— Tu as intérêt à le croire. Et puis c'est vachement bon.

— Dois-je répéter ça aussi ?

— Non, ce n'est pas la peine.

— Bien, dit Remo. Ça n'a jamais été comme ça avant, ajouta-t-il sincèrement essayant de se souvenir s'il s'était déjà fait sauter dans une armoire.

Ah ! oui, une fois, dans un placard, mais pas sur une étagère. Ce qui changeait tout, n'est-ce pas ? D'ailleurs maintenant il se rappelait que c'était dans une grande penderie équipée d'un canapé-lit, ce qui n'avait au fond rien à voir avec un placard mais ressemblait plutôt à une chambre. Tandis que cette fois-ci, c'était sur une planche. Ce coup-ci appartenait donc bien à la catégorie des étagères et non des armoires. C'était par conséquent une nouvelle expérience. N'est-ce pas ?

Remo se dit oui, mais n'était quand même pas tout à fait convaincu. En rentrant, il poserait la question à Chiun.

— Ça n'a peut-être jamais été comme ça avant mais ça le sera à nouveau si tu fais ce que je te dis, reprit Janet.

— Je ferai ce que tu diras, c'est promis.

— C'est bon. Mais n'oublie pas, Remo, je suis vraiment contente d'avoir pu t'aider à vaincre ton problème.

— Moi aussi.

— Maintenant il va falloir sortir d'ici avant que quelqu'un n'arrive.

Remo pensait à la même chose. Ils quittèrent leur lit de fortune.

Lorsque McGurk revint quelques secondes plus tard Janet était assise à son bureau, et Remo, appuyé sur le bord, la contemplait amoureusement et timidement.

— Bednick ! s'exclama McGurk, que faites-vous ici ?

— J'étais dans le quartier, répondit Remo se tournant vers lui, je suis monté dire un petit bonjour.

Il lança une œillade à Janet.

— Vous n'avez rien à faire ici, n'est-ce pas ?

— Non.

— Alors déguerpissez. Je dois déjà supporter les gens de votre espèce au commissariat, ici je n'y suis pas obligé.

Remo haussa les épaules et répondit :

— Comme vous voulez.

Puis se penchant vers Janet il ajouta :

— Je vous revois ?

McGurk remarqua alors la blouse anormalement fripée et les cheveux blonds de la jeune fille légèrement décoiffés.

— Ne m'appellez pas, je vous appellerai, répondit-elle tout bas mais sèchement. Peut-être.

Remo rougit uniquement pour elle avant de passer rapidement devant McGurk. Ce dernier l'observa traverser le grand gymnase et emprunter le couloir jusqu'à la porte blindée.

— Je n'ai aucune confiance en ce type, remarqua-t-il tout haut. Il y a quelque chose d'animal en lui. La façon qu'il a de se déplacer. C'est comme un tigre dans un zoo qui n'attend qu'une chose, que le gardien ouvre sa cage pour lui passer sa nourriture.

Janet O'Toole ricana :

— Un tigre ! plutôt un chaton à mon avis.

McGurk se retourna surpris et, rencontrant les yeux de la jeune femme, nota que pour la première fois elle ne détournait pas son regard.

*

* *

Smith avait dû lui faire installer un émetteur dans la tête car

chaque fois qu'il franchissait le seuil de la maison du Queens le téléphone sonnait dix secondes après !

— Alors ? demanda la voix acerbe.

— Alors quoi ?

— Avez-vous quelque chose de nouveau ? Il y a eu une série d'incidents hier, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué... et notre ami à Washington est soucieux.

— Il est toujours soucieux, répliqua Remo. Né faites pas comme lui.

— La situation est grave.

— Encore plus grave maintenant puisqu'il y a eu un autre incident comme vous dites, cette nuit.

— Et vous n'avez pas pu l'empêcher ?

— L'empêcher ? J'y ai participé. J'ai trouvé que c'était une excellente initiative. Réfléchissez. Quarante flics en train de circuler à travers le pays nettoyant les ordures pour nous. C'est pas mal, hein, Smitty !

— Vous avez bien dit quarante policiers ?

— Quarante.

— C'est impossible !

— Non, c'est la réalité.

— Ça peut pas se faire. Il y a trop de missions exécutées à travers le pays. Comment pourraient-ils y arriver avec seulement quarante hommes ?

Il réfléchit un instant puis reprit :

À moins qu'ils ne disposent d'un ordinateur... qui leur calculerait les emplois du temps, les horaires de vols et tout ça ? Dans ce cas, peut-être bien. Stratégiquement c'est génial !

Smitty avait maintenant tout du bureaucrate très impressionné par un autre bureaucrate qui aurait découvert une meilleure nouvelle méthode.

— Ça vous plaît, hein ?

— Il faut savoir reconnaître les choses quand elles le méritent. Même s'il elles se passent chez l'ennemi, expliqua Smith. Est-ce McGurk le chef ?

— Je n'en suis pas encore tout à fait sûr. Et ne l'appellez pas l'ennemi. Je trouve qu'il fait un travail bien utile.

— Et moi, Remo, je me demande si vous ne vous sentez pas trop

proche de ces hommes. Peut-être vous laissez-vous aller dans cette mission.

— Uniquement dans les placards, répliqua Remo furieux tout en raccrochant.

Smith venait de mettre le doigt sur ce à quoi Remo se refusait de penser : il progressait lentement dans son travail parce que les policiers et lui faisaient partie de la même fraternité de cœurs brisés et de frustrés.

— Tu es soucieux, mon enfant ? demanda Chiun assis par terre devant le canapé.

— Ce n'est rien, répliqua Remo.

— Si. Il y a quelque chose, reprit Chiun. Est-ce encore la distinction entre les bons et les méchants qui te préoccupe ? Tu dois chasser de telles absurdités de ta tête.

— J'essayerai.

— C'est bien.

CHAPITRE XVI

McGurk n'arrivait pas à se sortir de la tête la blouse froissée de Janet O'Toole. Il se tournait et se retournait dans son lit en y pensant. Il était sûr que ce Remo Bednick avait réussi à sauter Janet sous son nez. Elle avait l'expression des bien baisées, et la blouse n'était qu'un indice supplémentaire.

Ça avait le don d'énerver McGurk, encore plus que les juges malhonnêtes, les politiciens corrompus ou les assassins de la Mafia. La jeune fille lui avait fait pitié depuis qu'il avait appris sa triste histoire. C'est alors qu'il en était tombé amoureux. Depuis le passage de Bednick, à chaque fois qu'il la regardait, il se sentait frémir à l'idée que tant de jeune beauté fraîche, qu'une telle capacité d'amour ait été bêtement gâchée, car vraiment, faire cadeau de tout ça à ce minable de Bednick c'était plus que du gâchis, c'était un crime. McGurk était hors de lui.

Ce qui n'empêchait qu'il était bien obligé de reconnaître que cela avait bien eu lieu.

Après le départ de Remo Bednick, McGurk avait demandé :

— Qu'étiez-vous donc en train de faire ici tous les deux ?

Le visage de la Janet d'avant aurait adopté, l'une après l'autre toutes les couleurs de l'arc-en-ciel en réponse à une telle question lourde de sous-entendus. Elle se serait mise à bégayer, aurait détourné son regard et en pleurs, quitté brusquement le bureau.

Mais la nouvelle Janet regarda McGurk droit dans les yeux sans ciller et répondit :

— Je vous fendrai le cœur si je vous le disais.

— Voyons. Testez-moi.

— Trop tard, je l'ai testé, lui.

Puis elle refusa d'en dire plus. Elle le renvoya comme s'il n'était qu'un élève attardé et elle un professeur fâché. Ce qui eut le don de l'exaspérer davantage.

Allongé dans son lit, il était encore tout à sa fureur. Dès sa première rencontre avec Remo Bednick il avait attribué un rôle à ce dernier : Remo serait l'un des accusés pour l'un des deux crimes à indices commis par les « Chevaliers du Bouclier ». Lesquels indices

reposaient bien sagement dans le coffre de McGurk, et feraient condamner Bednick sans problème.

Mais vu la nouvelle situation, cette solution ne lui convenait plus. Il réfléchit et se décida pour une autre stratégie. Une fois qu'il en eut fixé les moindres détails, il se sentit vengé et put s'endormir. Sa décision était prise, Remo Bednick mourrait. McGurk ne prendrait aucun risque, il s'en occuperait lui-même.

S'il avait eu le plus petit doute sur sa résolution, il fut à tout jamais éliminé le lendemain matin lorsqu'il arriva à son bureau officiel.

Toujours habillée de la même façon, les longues robes paysannes à fleurs et les blouses de Janet avaient fini par faire partie du mobilier.

Qui était donc cette jeune fille qui se penchait sur l'ordinateur ? Cette jeune fille vêtue d'une micro-jupe rose qui lui remontait sur les hanches, laissant voir sa petite culotte, découvrant ainsi non seulement de longues jambes d'un blanc crémeux, mais de belles fesses enveloppées dans du nylon rose. Lorsqu'elle se retourna, il put voir que son chemisier était rose également, transparent, et qu'elle ne portait pas de soutien-gorge. Ses jeunes seins rebondirent allègrement lorsqu'elle s'avança vers lui, disant :

— Bonjour, Bill. Pourquoi ta bouche est-elle grande ouverte ?

Remo Bednick allait payer tout ça très cher !

Sans un mot, McGurk passa dans son bureau d'où il appela trois hommes dans des quartiers différents de la ville pour les convoquer après leurs heures de travail à son bureau des « Chevaliers du Bouclier », Vingtième rue et Seconde Avenue.

Dans l'après-midi, avant de s'y rendre lui-même, il fit un petit détour par le Queens pour reconnaître les lieux de résidence de ce Remo Bednick.

L'affaire serait facile et rapide, il se faisait une joie de mener lui-même cette mission. Il en informa d'ailleurs ses hommes lorsqu'ils arrivèrent au vieux gymnase en fin d'après-midi, peu après dix-sept heures.

— C'est pour quand ? demanda l'un d'entre eux, un grand sergent à l'air idiot.

Il s'appelait Kowalchyk.

— Tout de suite, répondit McGurk.

— Ça me plaît pas, répliqua Kowalchyk. L'idée était de ne jamais faire un coup dans notre propre ville. Et voilà que tous les quatre on part en mission sur notre territoire. Pourquoi ?

— Parce qu'on n'a pas le temps de faire venir une équipe de l'extérieur. Ce type nous a découverts. Il peut tout gâcher si on ne se dépêche pas, mentit McGurk.

Il fixa intensivement Kowalchyk, jusqu'à ce que le sergent baisse les yeux.

— Bon, reprit McGurk. Y a d'autres questions ?

Personne ne dit mot.

— On va procéder comme je vous l'ai appris à l'entraînement. Tir croisé au « clic » de la grenouille, Attention, pas d'erreur ! Jetez un œil à ce plan des environs que je viens de faire.

Il saisit une feuille de papier et la leur tendit.

*

* *

Chiun avait insisté pour faire cuire un canard. Remo détestait cette volaille, aussi boudait-il, assis dans le salon, regardant la télévision et essayant de noyer le joyeux babillage de Chiun qui s'activait dans la cuisine :

— Le canard renferme toutes les qualités nutritives nécessaires à la vie. L'insensé Blanc américain n'aime pas le canard. Y a-t-il besoin d'une autre preuve de ses qualités nutritives ? L'insensé Blanc américain sera mort à soixante-cinq ans alors que le Maître de Sinanju vivra une éternité. Pourquoi ? Parce qu'il mange du canard. L'Américain insensé préfère le hamburger. Me voici, monde, dit le Blanc américain insensé, vite, emplissez-moi de hamburgers, donnez-moi du mono-mono, du gluto-gluto(9). Ah ! que j'aime les produits chimiques, le poison ! Avec un peu de moutarde et de ketchup sur des petits pains à graines en plastique. J'aime le plastique. C'est bon. Vive les produits chimiques, le poison, le plastique, à bas le canard ! Qu'il est intelligent cet Américain blanc insensé ! Le Maître de Sinanju devrait être très fier de le connaître.

Et il continuait à débiter son chapelet de reproches. Remo l'ignorait fixant son attention sur Harry Reasoner qui était au moins aussi drôle et beaucoup moins arrogant. Une fois les actualités télévisées terminées, Remo éteignit le poste au moment même où Chiun apparut dans l'encadrement de la porte de la cuisine, son large kimono blanc flottant autour de sa frêle silhouette.

— Le dîner de monsieur est servi, annonça-t-il.

— Merci, répliqua Remo. Je crois bien que je prendrai un peu de

cognac avec mon canard. Mettez-m'en une bouteille. C'est pas cher et très digeste.

— Ah ! oui, répliqua Chiun, du cognac, ce serait parfait. Il contient tous les poisons qui manquent aux hamburgers. Pourrai-je aussi te suggérer d'essayer un peu d'essence en digestif ?

— Nous n'avons plus d'essence. Ne vous en êtes-vous pas servi pour cuire le canard ?

— Tu n'es qu'un insolent ! s'écria Chiun, la recette est dans ma famille depuis plusieurs générations.

— Pas étonnant que vous soyez tous devenus des assassins, ce n'est qu'une confirmation de plus de la théorie sur le lien très proche qui existe entre les aigreurs d'estomac et le comportement criminel. C'est pour ça que les Italiens ont la Mafia, à cause de tous les piments qu'ils ingurgitent.

Chiun se mit à trépigner comme un enfant piquant une colère.

— Ton insolence dépasse les bornes !

— Votre canard est au-delà de toute description ! répliqua Remo.

Puis, incapable de garder plus longtemps son sérieux, il éclata de rire.

La colère de Chiun fondit dans l'hilarité.

— Oh, tu tournes en dérision le Maître de Sinanju ! C'est merveilleux d'être aussi adroit !

Sur ce, la sonnette de la porte retentit. Chiun se précipita.

— Ne te dérange surtout pas. Ton serviteur fidèle et dévoué va voir qui ose s'immiscer dans ton univers de sagesse et d'humour.

Il traversa le salon, la salle à manger et une petite entrée pour ouvrir la porte. Il se trouva face à un grand homme mince, au visage lugubre, debout sur le perron qui le contemplait du haut de sa taille.

— Remo Bednick ? demanda-t-il.

— Est-ce que je ressemble à Remo Bednick ?

— Appelez-le, je veux le voir.

— Puis-je lui annoncer de la part de qui ?

— Non.

— Puis-je lui dire à quel sujet vous désirez le voir ?

— Non.

— Merci, répliqua Chiun calmement, puis il claqua la porte et revint au salon.

Remo, debout près du canapé, lui demanda :

— Qui était-ce ?

— Quelqu'un sans intérêt, répondit Chiun. Viens, le canard va refroidir.

Ils s'installèrent à la cuisine et entamèrent la bête. Remo s'efforçait de dissimuler son dégoût, et tous deux firent semblant de ne pas entendre la sonnette qui leur crevait les tympans avec insistance.

Vingt minutes plus tard ils terminaient leur festin en dégustant un peu d'eau minérale.

— Alors ? dit Chiun.

— L'eau est excellente, répondit Remo.

Dring. Dring Dring...

Remo leva le bras et dit :

— Ne bougez pas. Cette fois-ci, j'y vais. Je crains que ce soit quelqu'un qui veuille vous voler votre recette de canard.

*

* *

— Je vois quelqu'un venir, murmura Kowalchyk du haut du perron. On dirait que cette fois-ci ce n'est pas le chinetoque.

— Bon, dit une voix provenant des massifs qui environnaient la maison. Tout le monde est prêt ?

— Oui.

— Oui.

Remo ouvrit la porte et se retint pour ne pas rire. Le policier en civil qui lui faisait face, avait la main dans sa poche et était prêt à descendre rapidement les marches pour lui tirer dessus.

Incroyable ce que les gens peuvent être maladroits ! Remo commençait sérieusement à en avoir ras le bol de ces flics sans talent.

— Ouais ? dit-il.

— Vous êtes Remo Bednick ?

— Ouais.

— Venez par ici, j'ai quelque chose à vous montrer, expliqua le policier tout en se précipitant vers le jardin.

Puisqu'il lui tournait le dos, c'est qu'il avait de l'aide, comprit

Remo. Il y avait donc quelqu'un dans les massifs. Ils étaient probablement plusieurs. Allons-y, se dit-il et il se colla à Kowalchyk, se déplaçant avec lui, le serrant de si près qu'il était impossible de lui tirer dessus sans toucher également le policier.

Arrivé au bas des marches, l'homme se retourna. Mais Remo resta derrière lui et tourna en même temps. Il se retrouva donc face à la maison, le policier lui servant de paravent, contre ce qui pouvait arriver des buissons.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Remo.

— Ça. C'est tout, répondit l'autre en sortant la main de sa poche. La main était prolongée d'un revolver.

Il essaya d'appuyer sur la détente. Remo lui arracha l'arme et lui fractura la tempe avec le coude ! Le tout d'un seul mouvement, coulé et rapide. Le policier s'effondra comme une chiffé molle, et Remo bondit vers les massifs. Des coups de feu déchirèrent l'air autour de lui.

Chiun avait raison : laissez-vous gagner par l'exaspération et bientôt vos étagères seront vides. Il y avait des flics des deux côtés, derrière chaque buisson. Voilà ! Ça lui apprendrait à ne pas faire attention.

Deux d'entre eux se trouvaient sur sa gauche. Remo les prit par derrière avant qu'ils n'aient pu se retourner et tirer. Il les assomma avec ses jointures. Ils tombèrent comme un soufflé qui a trop attendu. Trois de moins. En restait-il un ou deux ? Deux coups le frôlèrent, puis le silence tomba. Remo perçut une respiration. Une seule.

Il se leva, sortit des massifs, traversa l'allée et replongea dans les buissons de l'autre côté, arrachant son arme au quatrième homme qui s'y cachait.

C'était McGurk.

Ce dernier se leva et fit face à Remo. Lentement, tristement, il regarda son revolver qui gisait à ses pieds.

— Pas la peine d'essayer, lui conseilla Remo. Je ne vous laisserais pas le temps de le ramasser.

Il entendit un grognement de douleur dans son dos, C'était le dernier râle du policier tué dans l'allée. Remo se sentit mal.

— Ces types étaient des flics ? demanda-t-il.

— Oui, ils l'étaient, répondit McGurk.

Remo n'avait pas voulu de cette mission.

Et voilà qu'il venait quand même de liquider trois policiers. Trois

types qui pensaient certainement rendre un service à l'Amérique en la débarrassant de Remo Bednick qu'ils prenaient pour un mafioso. Il n'en pouvait plus. Remo n'en tuerait plus un seul. Chiun pouvait, s'il le désirait, se moquer de son complexe des bons et des méchants, mais c'était vrai, il y avait des bons et des méchants. Or, les policiers faisaient partie des bons, et Remo, autrefois, était l'un d'entre eux.

Maintenant ce serait terminé.

Il reporta son attention sur McGurk qui dit :

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Vous en finissez avec moi, oui ou non ?

— Pas tout de suite. Pourquoi avez-vous essayé de m'avoir ? J'ai payé comme convenu et je ne vous ai pas mis de bâtons dans les roues. Alors pourquoi ?

— À cause de la fille.

— Janet O'Toole ?

— Ouais.

— Vous voulez me faire croire que vous avez causé la mort de trois de vos collègues parce qu'un type lui a fait baisser sa petite culotte ?

— Non. Pas n'importe quel type. Vous. Un punk du Milieu.

— McGurk, vous êtes un beau salopard.

— On est de la même race, Bednick, on a simplement choisi des côtés différents.

C'est alors, parce qu'il crut que c'était peut-être une bonne façon d'éviter de tuer McGurk, que Remo lui proposa :

— Et si nous pouvions faire un bout de chemin ensemble ?

McGurk se tut, il réfléchissait. Au bout d'un moment il dit :

— J'aimerais bien vous prendre avec nous. Vous avez certains talents non négligeables.

— C'est ce qui me permet de gagner ma vie.

— Je croyais que vous étiez joueur.

— Non, je suis un type qui fait des coups. Si je paye grassement c'est uniquement pour ne pas être harcelé par les poulets à chaque fois que quelqu'un perd un cure-dents.

— Venez avec nous et je doublerai vos gages.

— Comment ? demanda Remo, en vendant des tickets de tombola

pour la fête annuelle de la police ?

— Ne vous en faites pas, Bednick. On peut vous payer. De toute façon, on avait prévu de prendre un professionnel.

Au début McGurk y allait lentement tout en réfléchissant, pesant ses mots ; brusquement il parla trop vite, voulant presque lui forcer la main. Il avait donc quelque chose en tête.

— Nous ? Qui est-ce nous ?

— Moi et mes associés, sourit McGurk.

— Dans ce cas, vous feriez mieux de me parler de vos associés.

Et ce fut là, devant la maison, que McGurk lui raconta tout, il le mit au courant des quarante policiers à travers le pays qui depuis peu servaient de corps d'élite pour appliquer la justice que la loi n'arrivait pas à faire respecter. Il lui expliqua l'histoire des « Chevaliers du Bouclier », cette organisation policière nationale qui combattait le crime et qui pourrait un jour devenir le plus puissant groupe de pression du pays.

— Réfléchissez. Imaginez la puissance nationale que cela pourrait représenter au cours d'une élection avec un candidat qui travaillerait vraiment et efficacement pour l'ordre et la justice.

Un sourire éclaira sa face.

— Si vous venez avec nous maintenant, Bednick, vous serez en sécurité. Sinon un de ces jours les « Chevaliers du Bouclier » auront votre peau.

— C'est vous, le patron ?

— En ce qui vous concerne, oui.

Il le fixait droit dans les yeux. Remo détourna les siens pour réfléchir. À moins qu'il ne tue McGurk sur-le-champ, il n'avait pas d'autre solution que d'accepter. Pour l'instant il ne voulait surtout pas tuer un autre policier. Et puis, après tout, comment Smith pourrait-il se plaindre s'il s'infiltrait dans l'organisation ? N'était-ce pas ce qu'il était censé faire ?

— C'est bon, McGurk, je marche, annonça Remo. Mais il y a une chose.

— Laquelle ?

— La fille est à moi. Vous n'aviez aucune chance avec elle de toute façon, car vous vous êtes laissé avoir par ce que laissait croire ses longues jupes sans jamais faire attention à ce qu'indiquaient ses blouses décolletées. Elle est à moi.

McGurk haussa les épaules.

— Elle est à vous, c'est d'accord.

Sur ce, il ramassa son revolver et le glissa dans son étui. En quittant le jardin il se réjouit de ne pas avoir descendu ce punk avec son petit revolver calibre 25 qu'il avait eu la prévoyance de dissimuler dans sa poche.

McGurk avait une bien meilleure idée pour régler le sort de Bednick. Avec ce nouveau plan, il allait résoudre son problème de la direction des « Chevaliers du Bouclier » et celui de Janet O'Toole. Quant à Remo Bednick, il n'en apprendrait pas plus sur les « Chevaliers » que ce qui lui était nécessaire pour mourir.

CHAPITRE XVII

Le policier plongeait en avant, un couteau à la main. Remo fit un pas de côté et frappa du poignet la main armée. Le couteau heurta le plancher en bois avec un bruit sourd.

Remo attaqua. Saisissant la main du policier dans la sienne, il la lui broya jusqu'à ce que son adversaire tombe à genoux implorant.

Remo lâcha sa prise et se retourna vers les trois autres policiers qui, assis sur un rebord de fenêtre, contemplaient la scène. Il leur montra sa paume où il avait dissimulé un morceau de bois poli en forme d'os de cinq centimètres de long.

— C'est un bâtonnet *Yawara*. Le moyen le plus rapide que je connaisse d'infliger de la douleur.

— Pourquoi ça ? demanda l'un de ceux qui étaient assis. Pourquoi ça, plutôt qu'un orteil dans les couilles ou un coup de poing dans les reins ? Il y a plusieurs façons de faire mal.

— En effet, répliqua Remo. Il y a de très nombreuses manières de provoquer la douleur et la plupart d'entre elles sont ignobles.

Si vous frappez un type trop directement dans les bijoux de famille, il faudra appeler une ambulance et avec un coup trop fort dans les reins, il faudra un corbillard. Étant évidemment sous-entendu que déjà vous ne ratiez pas votre cible, et que ça ne soit pas lui qui vous assomme le premier. Mais de près, le *Yawara* est infaillible. Vous n'avez qu'à saisir la main de votre adversaire, serrer la partie charnue de son pouce contre un des renflements du bâtonnet et le tour est joué. Les nerfs de la main sont excessivement sensibles à la douleur. Vous lui ferez très mal sans le blesser.

Le policier haussa les épaules. C'était un grand gaillard de St Louis avec une chevelure rousse, une mâchoire proéminente et une absence totale d'humour. Son haussement d'épaules signifiait : « Tout ça, c'est du baratin, ça a marché cette fois-ci parce que le mec était un faiblard. »

— Écoutez-moi, vieux, reprit Remo, pourquoi ne pas me croire sur parole ? je suis votre entraîneur. C'est pour ça que McGurk m'a engagé.

— Entraîneur ou pas, gardez votre petit bâton pour vous tout seul. Je préfère un bon crochet du droit à tous les coups.

— D'accord, dit Remo en s'avançant vers le rouquin, voyons ce crochet du droit.

Sans prévenir, le policier expédia un crochet du droit court et appuyé en direction du nez de Remo. Son impact aurait certainement pu casser une planche mais il n'eut pas l'occasion d'en faire la démonstration. De sa main gauche, Remo saisit en vol le poing de son adversaire, le recouvrit de sa main droite et lui appuya fortement le *Yawara* sur le dos de la main. Les doigts du rouquin s'ouvrirent et lorsque Remo lui frotta le bâtonnet sur la base du pouce, le policier hurla de douleur.

— Ça suffit ! Ça suffit !

Remo appuyait toujours.

— Êtes-vous devenu un fervent adepte du *Yawara* ?

— Je suis convaincu.

— Oh ! non, pas seulement convaincu. Y croyez-vous ?

— Je suis le plus croyant des croyants.

— C'est bon, admit Remo en lui lâchant la main après une dernière petite pression. Maintenant je ne veux plus voir votre expression « baratin minable ». Essayez d'apprendre quelque chose.

C'est ainsi que Remo passait la plus grande partie de ses journées dans la peau d'un entraîneur à la solde de McGurk. Il enseignait aux policiers à se défendre, à connaître leur force, et à l'utiliser pour obtenir des informations. McGurk lui avait ordonné de ne pas leur apprendre à tuer. Ces hommes étaient censés devenir des enquêteurs pour les « Chevaliers du Bouclier » une fois que l'organisation travaillerait au grand jour. Il fallait simplement les durcir un peu.

C'était un travail ennuyeux. Remo leur expliquait ce qu'il avait appris il y a plusieurs années au cours des premières séances d'entraînement avec Chiun, à Folcroft. Il se demandait pourquoi le département de la police gaspillait autant d'argent à l'achat de tanks, de gaz lacrymogènes, de lances à eau dont elle ne se servait jamais, au lieu de payer quelqu'un pour apprendre aux flics à être efficaces. Peut-être que lui et Chiun pourraient constituer une société et travailler pour le grand public. Ça pourrait s'appeler Assassins S.A. Ils passeraient une annonce dans le *Village Voice* du style : « Défendez-vous ! Sus aux poulets ! » Ils seraient rapidement très riches, sans aucun doute. Chiun serait en extase. Vous pensez... avec tout l'argent qu'il pourrait envoyer à Sinanju !

Peut-être pas après tout. Il doit certainement exister un quelconque proverbe, remontant au moins au cinquième siècle qui lui interdit de

faire de la publicité dans le Village Voice ou de travailler pour qui que ce soit d'autre qu'un gouvernement. Du genre : « Les assassins officiels ne peuvent travailler que pour un pouvoir officiel. » Un truc comme ça. Dommage.

Encore une bonne idée qui ne verrait pas le jour.

La séance d'entraînement qui avait débuté à neuf heures s'arrêta à midi. De temps à autre McGurk passait la tête par la porte du bureau de Janet pour observer Remo en pleine action sur l'estrade qu'il avait fait faire juste devant le mannequin de tir. McGurk se contentait de regarder sans rien dire. Il hochait de la tête d'un air satisfait, puis disparaissait.

À l'heure du déjeuner, Janet à son tour fit une apparition. Elle s'encadra carrément dans la porte. Elle était superbe, sauvage, mûre dans sa mini-jupe en cuir et son chandail blanc bien collant.

Elle fit signe à Remo de venir, son index recroquevillé d'un air impérial. Remo comprit et dit aux hommes :

— O.K. les amis, c'est tout pour le moment. Déjeunez bien et je vous retrouve à deux heures.

— D'accord, à tout à l'heure, répondirent-ils plus ou moins à l'unisson.

Remo descendit de la scène et se dirigea vers Janet qui l'attendait.

— Vous m'avez appelé, madame ?

— En effet, et quand je t'appelle tu viens. Tout de suite.

— Il y a beaucoup d'appels, mais peu d'élus, répondit Remo en baissant les yeux.

— Ça c'est parce qu'ils ne m'ont pas encore rencontrée. Bill veut te voir. Et quand il aura terminé, je crois que toi et moi nous devrions avoir une petite conversation.

— Le placard est-il prêt ?

Remo sourit mais fit attention de ne pas lui montrer sa joie trop ouvertement. Elle en avait parcouru du chemin grâce à lui ! Il y a à peine une semaine, elle était une vraie catastrophe sur le plan affectif. Une vraie nouille. Devait-il s'attribuer un point pour cette conversion ou non ? Peut-être était-ce un exemple de ce que les scientifiques appellent un gain nul.

— Pourquoi souris-tu ? demanda-t-elle.

— Tu ne pourrais pas comprendre.

— Vas-y, on verra bien, répliqua-t-elle d'un ton froid et impératif.

— Après avoir vu McGurk.

Sur ce, il passa devant elle et pénétra dans le bureau de l'inspecteur. Ce dernier était au téléphone et lui fit comprendre de fermer la porte sans faire de bruit.

Remo s'exécuta et écouta debout, silencieux.

— Non, monsieur, dit McGurk dans l'appareil...

« Non, reprit-il un peu plus tard, j'ai épluché le dossier de l'assassinat de Big Pearl à fond mais n'ai rien trouvé, pas le moindre indice qui puisse soutenir la thèse du député Duffy.

Peu après :

« Non, monsieur. J'aimerais bien. Je les aurais descendus avec plaisir, mais malheureusement ils n'existent pas.

« Oui, monsieur, je continuerai à être vigilant. Si une telle chose existe je finirai bien par le savoir. Oui, monsieur. Après tout, Duffy était mon ami.

« Au revoir.

Il raccrocha et sourit à Remo.

— C'était le procureur général, lui expliqua-t-il. Il voulait savoir si j'avais découvert quelque chose sur un genre de corps d'élite ultrasecret au sein de la police. Mais, bien évidemment, je n'ai rien découvert du tout puisqu'il n'existe aucune organisation de la sorte.

— Naturellement.

— Naturellement, répéta McGurk en souriant, au fait, comment se passe l'entraînement ?

— Très bien, répondit Remo. C'est aussi passionnant que de regarder fondre de la glace. Quand est-on payé ?

— Demain. Vous toucherez ce que je vous ai promis demain.

Il se leva, consulta sa montre et dit :

— C'est l'heure du déjeuner. Vous venez manger un morceau ?

— Non, merci.

— Vous êtes au régime ?

— Non, je jeûne.

— Gardez vos forces en état, vous en aurez besoin.

Remo le suivit dans le bureau de Janet et s'arrêta à côté d'elle lorsque McGurk lui demanda :

— Sortez-vous déjeuner ou voulez-vous que je vous ramène

quelque chose ?

Elle jeta un œil à Remo, réalisa qu'il restait et demanda par conséquent à McGurk de bien vouloir lui remonter un sandwich à la salade d'œufs accompagné d'un milk-shake au chocolat.

À peine McGurk avait-il refermé la porte derrière lui que Janet se précipitait pour y mettre le loquet, puis elle pivota vers Remo les yeux brillants.

— Je t'ai fait signe ce matin.

— Oui ?

— Et tu m'as ignorée, pourquoi ?

— Je n'avais pas compris que tu m'appelais, j'ai pensé que tu me disais bonjour de la main.

— Tu n'es pas censé penser, répliqua-t-elle, tu dois venir quand je t'appelle, un point c'est tout. Peut-être tes autres femmes s'attendaient-elles à ce que tu penses. Pas moi.

— Je suis désolé.

— Tu vas l'être encore plus. Déshabille-toi.

Remo se mit à rougir l'air très embarrassé.

— Ici ? Maintenant ? demanda-t-il confus.

— Ici, maintenant et vite.

Remo obéit détournant son regard. D'accord, elle lui faisait pitié, mais ça commençait à bien faire. Sa santé mentale ne valait quand même pas tout ça. Cette fois serait la dernière, après : fini de faire joujou. Il retira son pantalon et sa chemise.

— J'ai dit, tous tes vêtements.

Il obéit sous le regard de Janet qui était restée adossée à la porte. Une fois qu'il fut complètement nu, debout au milieu de ses vêtements tombés au sol, elle s'avança vers lui.

Elle posa ses mains sur ses hanches et plongea son regard dans le sien. Il détourna la tête.

— Maintenant, déshabille-moi.

Remo passa ses mains derrière son dos pour saisir son chandail et le lui faire passer par-dessus la tête.

— Doucement, l'avertit-elle. Doucement, si tu tiens à ta peau.

Remo n'était pas encore rentré à la maison lorsque le téléphone spécial retentit dans le bureau de Smith à Folcroft.

Avec un gros soupir le docteur Harold W. Smith décrocha.

— Oui, monsieur le Président, dit-il.

— Cette personne a-t-elle fait quelque chose ? demanda la voix familière.

— Il s'en occupe, monsieur le Président.

— Ça fait une semaine qu'il s'en occupe, répliqua la voix. Combien de temps a-t-il l'intention d'y passer ?

— C'est un cas difficile, répondit Smith.

— Le procureur général m'a fait dire que ses efforts personnels pour découvrir quelque chose au sujet de cette équipe d'assassins ont été sans résultat.

— C'est aussi bien, monsieur le Président. Je ne saurais trop vous recommander de nous laisser agir seuls.

— C'est exactement ce que je m'efforce de faire, mais ce n'est plus qu'une question de temps avant que les agences gouvernementales régulières se branchent sur l'affaire. Et quand elles commenceront à s'y intéresser je ne pourrai plus les en faire démordre. Votre organisation serait inévitablement brûlée.

— C'est un risque avec lequel nous avons l'habitude de vivre, monsieur le Président.

— Essayez, je vous en prie, d'activer un peu les choses.

— Oui, monsieur le Président.

Et Remo n'était toujours pas rentré ce soir-là lorsque Smith essaya pour la seconde fois de la journée de le contacter. Il eut Chiun au bout du fil et essaya de se renseigner sur les états d'âme de son bras exécuter. Faisait-il exprès de laisser traîner ? Avait-il toujours ses scrupules vis-à-vis des policiers ?

Mais, comme toujours, Chiun était insaisissable au téléphone, ne répondant que par oui ou par non. Vaincu, Smith finit par lui demander :

— Soyez gentil de transmettre un message à votre ami.

— Oui.

— Dites-lui que l'Amérique vaut bien une vie.

— Oui, dit Chiun en raccrochant.

Il savait que plusieurs années auparavant Conn MacCleary, l'homme qui avait recruté Remo, lui avait dit cela avant de lui demander de le tuer pour sauvegarder la sécurité de CURE.

Combien sont insensés ces hommes blancs ! *Rien* ne vaut une vie. Ne compte vraiment que la pureté de l'art, tout le reste n'est que temporel. Il est bien vain de s'en soucier.

Lorsque Remo rentra quelques heures plus tard, Chiun avait décidé de ne pas lui faire part du message de Smith.

CHAPITRE XVIII

— Ce soir c'est le grand soir, annonça McGurk à Remo qui était à moitié allongé sur une chaise, les pieds sur son bureau.

— Quel grand soir ?

— Le soir où l'on entreprend de faire de ce pays une nation sans crime, et où l'on rend aux policiers la place qui leur est due.

Dans le bureau d'à côté, un télex crachait bruyamment pendant que Janet O'Toole tapait des dépêches pour les agences de presse. Remo en profita pour tester sa capacité à percevoir malgré le boucan de la machine, le froissement du papier cellophane que déchirait McGurk pour libérer un petit cigare. Il poussa le vice jusqu'à détourner son regard pour éviter d'être influencé par ses yeux.

— C'est ce soir que se réunissent nos quarante hommes, ici à vingt heures. Je vous présenterai comme le nouvel entraîneur. Cela ne prendra que quelques minutes. À vingt et une heures trente, j'ai prévu une conférence de presse. C'est à ce moment-là que nous annoncerons la création du groupe des « Chevaliers du Bouclier. »

— Et moi, vous n'allez pas me présenter à la presse ? demanda Remo.

Il perçut le bruit de la cellophane que McGurk roulait maintenant entre ses doigts pour en faire une petite boulette.

— On n'a vraiment pas besoin de ça ! Votre incorporation restera un secret entre nous.

— Parfait, c'est tout ce que je souhaitais, dit Remo en repoussant légèrement sa chaise en arrière prêt à se lever.

— Encore une chose, l'interrompit McGurk.

— Toute ma vie il y a toujours eu « encore une chose », soupira Remo.

— Ouais, pour moi aussi. Mais cette chose-là est importante, dit-il se levant.

Il alla ouvrir la porte pour vérifier que Janet resterait encore à travailler sur sa machine et que par conséquent elle était noyée par le bruit. Il referma la porte et vint poser ses fesses sur le bord de sa table, devant Remo.

— Il s'agit d'O'Toole.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Il est prêt à lâcher le morceau.

— Lui ? Mais quel morceau ?

— Je crois qu'il est temps de vous mettre au courant, Remo. Tout le truc... l'organisation... les « Chevaliers du Bouclier »... tout Ça, c'est l'idée d'O'Toole.

— O'Toole ? Ce libéral demeuré au grand cœur ?

— Oui. Et maintenant, comme ça arrive chaque fois aux libéraux, il commence à avoir les jetons. Il m'a prévenu que si je n'annulais pas la réunion de ce soir et la conférence de presse il exposerait lui-même toute l'affaire.

Remo hocha la tête. Ceci éclaircissait pas mal de points et surtout comment McGurk pouvait, tout en gardant sa fonction d'inspecteur, disposer de tout son temps pour s'occuper des « Chevaliers ».

O'Toole. Ça alors ! Remo n'en revenait pas.

— Il ne se mettra pas à table, dit-il.

— Pourquoi pas ?

— Parce que cela nécessiterait qu'il prenne la décision et qu'il s'y tienne, c'est pas le style des libéraux. Ils sont doués pour discuter, mais pas pour agir.

— Vous avez probablement raison mais on peut vraiment pas courir le risque. Alors...

— Alors ?

— Alors voilà votre première mission.

— C'est pas mal pour un début.

— Ça devrait pas vous poser de problème.

— Où et quand ?

McGurk retourna derrière sa table de travail, ramassa la boulette de cellophane et se remit à la tripoter.

— O'Toole est une créature d'habitude. Le soir il dîne toujours chez lui avec sa fille. C'est le bon moment. J'ai piqué la clef de la maison pour vous.

— Et la fille ?

— Je la garderai ici sous prétexte de boulot supplémentaire. Elle ne vous dérangera pas.

Remo réfléchit un instant puis répondit :

— D'accord. Une dernière chose...

— Ouais ?

Remo frotta son pouce sur son index.

— En liquide ?

— Quel est votre tarif habituel pour ce genre de travail ?

— Pour un commissaire de police ? Cinquante gros billets.

— C'est d'accord.

— D'avance, précisa Remo.

— C'est bon.

McGurk alla dans un coin, ouvrit le coffre qui était scellé au sol et en retira une boîte en métal pleine de billets de banque. Il compta cinquante mille dollars et les tendit à Remo qui les glissa dans sa poche.

— Autre chose encore, McGurk. Pourquoi moi et pas une de vos équipes ?

— Je veux que ce soit fait par un seul type. C'est plus discret. Sans compter que ce serait une mission difficilement attribuable à une équipe de flics. Descendre l'un des leurs !

Remo approuva de la tête, il connaissait bien le problème.

Il se leva, prêt à partir.

— Y a-t-il autre chose ?

McGurk répondit non de la tête tout en lui tendant la clef d'O'Toole et son adresse.

— Bonne chance.

— La chance n'a rien à voir là-dedans.

McGurk le regarda sortir puis gratta une allumette et alluma son petit cigare. Il mit ensuite le feu à la boulette de cellophane sur son bureau et la regarda se consumer.

Une fois dehors, Remo réalisa que McGurk ne lui avait pas dit ce qu'il devait faire après avoir éliminé O'Toole. C'était sans importance, il irait à la réunion de huit heures. Ça serait vraiment pas très convaincant pour un nouvel entraîneur de ne pas y être.

Il eut un sourire de connaisseur devant le petit derrière de Janet bien serré dans sa minijupe, en traversant son bureau. Elle ne le vit pas partir.

Il disposait de trois heures avant de se rendre chez le commissaire. Il reprit donc sa Fleetwood beige et conduisit doucement jusqu'à sa

maison du Queens. Tout en ruminant la situation.

Au cours de cette mission il avait hésité à s'attaquer aux policiers. Mais lorsque McGurk lui ordonnait d'abattre O'Toole il n'avait même pas bronché. Étrange. Pourquoi ? O'Toole était un policier, lui aussi.

Allons, Remo. Sois honnête, serait-ce parce que c'est un libéral et que, toi, tu aimes les flics durs et conservateurs ?

Non, ce n'est pas tout à fait ça. Je ne fais que mon travail. O'Toole est le type qui est derrière toute cette histoire, et mon job est de l'éliminer.

Voyons, Remo, tu n'y crois pas vraiment. Arrête ton cinéma. Tu n'as aucune preuve qu'O'Toole soit vraiment dans le coup. Tout ce que t'as, c'est la parole de McGurk, c'est pas vraiment une référence.

Remo continua ainsi à discuter avec lui-même tout au long du trajet. Une fois rentré chez lui, il reprit sa réflexion, allongé sur le canapé sous les yeux de Chiun qui l'observait de la, cuisine.

Il était près de six heures lorsque Remo parvint finalement à une décision. Il irait chez O'Toole mais avant de faire quoi que ce soit, il se rendrait compte par lui-même si le commissaire était bien le cerveau des « Chevaliers du Bouclier ». S'il ne l'était pas, il vivrait ; sinon il mourrait. Voilà comment cela allait se passer.

Au moment de partir Remo fut surpris de constater que Chiun s'était changé. Il avait enfilé un lourd kimono vert en brocart au lieu du kimono blanc de tout à l'heure.

— Vous allez quelque part ?

— Oui, répondit Chiun. Je sors avec toi.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Toute la journée je reste enfermé dans cette maison à cuisiner, nettoyer, sans la moindre distraction, pendant que toi tu sors t'amuser en enseignant à des hommes sots comment devenir merveilleux, répliqua Chiun.

— Qu'est-ce que vous avez, Chiun ?

— Le Maître de Sinanju va très bien. Il a seulement besoin de prendre un peu l'air. Oh ! Pouvoir revoir le ciel, sentir l'herbe sous mes pieds...

— Il n'y a pas d'herbe dans cette ville, et Personne n'a vu le ciel depuis sept ans.

— Arrête de me chamailler. Je sors.

— D'accord, d'accord, mais vous restez dans la voiture, prévint Remo.

— Dois-je prendre une corde pour que tu puisses m'attacher au volant ?

— Ça suffit. Vous resterez dans la voiture, c'est tout.

Chiun resta donc dans la voiture, alors que Remo s'introduisait chez le commissaire à l'aide de la clef que lui avait remise McGurk.

Il s'installa dans le salon et regarda la nuit tomber sur New York. Là, dehors, il y avait des milliers de criminels, qui, ce soir encore, tueront, voleront, blesseront. Des milliers dont seulement une infime partie serait peut-être un jour arrêtée et condamnée par la justice. Alors qu'y avait-il de vraiment mal à ce que la police donne de temps en temps un coup de pouce à la justice ? C'était au fond ce que faisait Remo. Avait-il un permis spécial parce qu'il était sanctionné par une agence gouvernementale ? Était-ce uniquement une question de hiérarchie que le privilège de tuer ?

Il détailla la pièce. Sur la cheminée il vit une série de trophées et aux murs plusieurs plaques, témoins de la carrière d'O'Toole dans la police.

Non, se dit-il. Remo et O'Toole sont différents. Lorsque lui, Remo, reçoit une mission c'est un travail. Pas une vendetta, pas le départ d'une série ininterrompue de crimes. Seulement un travail. Alors qu'avec les « Chevaliers du Bouclier » un meurtre entraînait obligatoirement un autre. Ils commencent par exterminer des criminels puis c'est le tour d'un député, et maintenant Remo était là attendant d'éliminer un policier.

Une fois que les meurtres commençaient, qui les arrêtait ? Qui déciderait d'y mettre fin ? L'homme qui aurait le plus de revolvers ? Devra-t-on un jour en arriver à chacun pour soi ? Il réalisa alors qu'une chose semblait toujours échapper à ceux qui voulaient changer la société : c'est que lorsque la loi est détournée, le pays est dirigé par la force. Les riches, les forts, les astucieux survivent et ce sont les pauvres, les faibles qui souffrent le plus. Ceux-là mêmes qui demandaient le plus violemment le changement de société.

Le système doit être sauvegardé. Et si c'était Remo qu'on avait chargé de cette tâche, eh bien, c'était comme ça.

Remo entendit alors la porte de devant s'ouvrir, puis des pas étouffés par le tapis du couloir. O'Toole pénétra dans le salon.

Remo se leva et dit :

— Bonsoir, commissaire, je suis venu vous tuer.

O'Toole le dévisagea légèrement surpris, puis finalement situa son visage et demanda :

— La Mafia ?

— Non, McGurk.

— En effet. J'aurais dû deviner. Ce n'était qu'une question de temps.

— Une fois que les meurtres commencent...

— Qui doit les arrêter ?

— J'ai bien peur que ce soit moi, répondit Remo. Vous savez pourquoi, n'est-ce pas ?

— Oui je sais. Mais vous... ?

— Je crois. Parce que vous êtes dangereux. Il suffirait de quelques autres individus comme vous et le pays ne pourrait pas survivre.

— C'est en effet la bonne raison. Mais ce n'est pas pour ça que vous êtes ici. Vous êtes là parce que McGurk vous a envoyé, que je suis la seule personne qui puisse le gêner dans sa course à la puissance.

— Soyons sérieux ! On se demande quelle serait sa plate-forme politique !

— Quand il aura fait des « Chevaliers du Bouclier » un groupe national de vigiles, lorsque tous les flics du pays y auront adhéré, tous les fanatiques de l'ordre, tous les soi-disant défenseurs du drapeau, tous les racistes de droite. Quand il les aura tous rassemblés sous la bannière au poing fermé. Il n'aura pas de pouvoir politique ?

— Il ne vivra pas jusqu'à ce jour-là.

— Vous l'arrêterez ?

— Je l'arrêterai.

Ses yeux étaient fixés sur ceux d'O'Toole, qui n'avait pas encore franchi le seuil du salon. Le commissaire approuva de la tête, puis dit doucement :

— Il reste une chose.

— Je vous écoute.

— Pourriez-vous le maquiller en un crime du Milieu ? Si jamais le public venait à apprendre que les flics s'entre-tuent, ça serait désastreux pour la cohésion des forces de l'ordre.

— J'essayerai.

— Je ne sais pas pourquoi, mais je vous fais confiance.

Remo se déplaça d'instinct légèrement lorsqu'O'Toole plongea sa main dans sa poche.

— Ce n'est qu'un papier, prévint O'Toole, et il retira en effet une

enveloppe.

— Tout est là. Bien sûr, je préférerais partir comme policier tué par un hors-la-loi, mais si vous en avez besoin, servez-vous-en. Il n'y aura aucun doute sur son authenticité.

Il se dirigea vers le bar et se servit un verre.

— Ça a commencé tellement simplement, dit-il en sirotant son scotch, pour prendre les types qui violèrent ma fille. C'était si simple au départ.

— C'est toujours comme ça, c'est toujours simple au départ, toutes les tragédies commencent comme ça.

Sur ce, parce qu'ils n'avaient plus rien à se dire, Remo tua O'Toole au milieu de son salon. Il le fit rapidement et sans douleur, puis il allongea soigneusement le corps sur la moquette.

Il s'installa dans un fauteuil et lut ce qu'O'Toole lui avait remis. L'enveloppe contenait dix feuillets tapés à la machine à un interligne, avec les noms, les lieux et les dates. Il expliquait comment lui et McGurk avaient monté leur organisation, comment ils avaient recruté des hommes à travers le Pays, parmi leurs amis personnels et leurs relations professionnelles.

Il racontait le meurtre du député Duffy. Le désir de McGurk, toujours grandissant, d'avoir de plus en plus de puissance, comment finalement il apparut à O'Toole que McGurk se prenait pour le chevalier au cheval blanc que traditionnellement l'Amérique attend, comment O'Toole avait essayé de l'arrêter et comment il avait échoué.

Chaque page était paraphée au bas, et la première feuille était écrite à la main. En la lisant Remo comprit pourquoi le commissaire avait envisagé sa propre mort aussi calmement. Ces feuilles représentaient une confession précédant un suicide. O'Toole avait donc décidé de mettre fin à ses jours.

Remo relut le tout, sentant à travers les mots l'angoisse et la douleur du commissaire. Lorsqu'il termina pour la seconde fois de parcourir les dix feuillets, ses yeux étaient mouillés.

O'Toole avait vécu comme une ordure, mais il était mort comme un homme, songea Remo. Et c'était déjà beaucoup plus que ce à quoi certains hommes avaient droit. C'était pas si mal.

C'était une bien belle mort que celle qui guettait McGurk. Dans quarante-cinq minutes McGurk allait retrouver son escadron de tueurs. Tant pis, ils n'auraient qu'à rester à l'écart. Remo espérait que c'est bien ce qu'ils feraient.

CHAPITRE XIX

Remo se déplaça rapidement. Avec un peu de chance il pourrait arriver au gymnase avant la réunion de vingt heures. En finir avec McGurk et arrêter le mouvement des « Chevaliers du Bouclier », avant qu'il n'ait le temps de se faire connaître du public. Ces préoccupations l'accablèrent. Puis il réalisa qu'il n'était pas seul.

Ils le suivaient depuis qu'il était sorti de la maison du commissaire. Tout d'un coup il entendit quelqu'un l'appeler :

— Bednick !

Il se retourna, ils étaient trois, de toute évidence des policiers en civils. Ils portaient leur profession comme un drapeau.

Remo était en difficulté. Il savait très bien qu'ils ne le suivraient pas si ouvertement s'ils n'y avaient pas d'autres types pour lui couper la sortie au bout du jardin. Il jeta un œil par-dessus son épaule. Il y en avait maintenant trois de plus. Tous armés. Ils étaient donc six policiers mandatés pour le tuer. McGurk l'avait eu comme un enfant de chœur. Il était tombé tout seul dans le piège.

— Bednick ! lança à nouveau un homme derrière lui.

Il se rapprocha de la maison, espérant ainsi attirer les trois hommes plus près de lui pour pouvoir travailler avec ses mains.

Il sentit le groupe se rapprocher.

— McGurk nous a dit que tu devais mourir.

— McGurk hein ! Savez-vous qu'il se sert de vous ? lança à son tour Remo.

Le flic éclata de rire.

— Et toi, tu es sincère, hein ?

Au même moment le policier leva son revolver, visa Remo qui n'était qu'à quelques mètres.

Subitement, l'homme était au sol, se tordant de douleur. Avec un cri strident, Chiun leur était tombé dessus, jailli de nulle part. Il avait atterri au milieu des trois hommes, et Remo prit avantage de la confusion générale pour reculer dans le second groupe d'hommes.

Il travailla de droite à gauche entendant dans son dos le bruit terrifiant des coups de Chiun qui claquaient comme un fouet. Il sut

qu'il n'en sauverait aucun.

Il en restait un encore en vie. Il haleta lorsque Remo lui appuya sur la gorge. Son revolver gisait au sol hors d'atteinte.

— Vite, réponds-moi, fit Remo. Étiez-vous censés prévenir McGurk du résultat de votre petite promenade ?

— Ouais.

— Pour lui dire que vous m'aviez eu ?

— Ouais.

— Comment ?

— En l'appelant au bureau et en ne laissant sonner que deux coups.

— Merci, mon pote. Tu ne vas pas me croire, mais à nous deux on va sauver les forces de police du pays.

— T'as raison, Bednick, j'en crois pas un mot.

— C'est la vie, mon chéri, répliqua Remo.

Puis il l'endormit pour toujours.

Il se releva et vit Chiun, petite silhouette fragile comme de la porcelaine, debout au milieu des cadavres.

— Vous faites l'inventaire ? lui demanda Remo.

— Oui. Six idiots de moins. Reste le Maître de Sinanju et encore un idiot : toi.

— Plus maintenant, c'est fini. Venez Chiun, nous avons un rendez-vous.

En descendant l'allée vers leur voiture, Remo demanda :

— Vous les avez vus arriver et vous êtes monté sur le toit, n'est-ce pas ?

Chiun grogna :

— Crois-tu vraiment que le Maître de Sinanju grimpe sur les toits comme un vulgaire ramoneur ? J'ai perçu leur présence, je me suis glissé parmi eux, puis j'ai foncé sur eux à droite puis à gauche. Comme le vent sur le feu, je me déplaçais parmi eux. Et quand le Maître eut terminé, il resta seul avec la mort.

— En d'autres termes vous leur avez sauté dessus du toit ?

— Du toit, convint Chiun.

Plus tard dans la voiture, Remo dit à Chiun qu'il avait eu raison et qu'il avait surmonté son problème :

— J'ai dépassé ça. Il n'y a plus de bons et de méchants pour moi.

C'est fini.

— Je suis heureux de savoir que tu as retrouvé des bribes de raison. Au fait ! Le docteur Smith a laissé un message pour toi.

— Ah ?

— Oui il a dit que l'Amérique vaut bien une vie.

— Quand a-t-il appelé ?

— Je ne me souviens plus. Je ne suis pas ta secrétaire !

Remo ricana.

— Merci de me l'annoncer à temps.

— Sottises, rétorqua Chiun. Ça m'est tout simplement sorti de la tête.

CHAPITRE XX

Le téléphone sonna un coup sur le bureau de l'inspecteur McGurk. Instinctivement il tendit la main pour décrocher, mais il se reprit et attendit. La sonnerie retentit une seconde fois puis s'arrêta. McGurk sourit. Toutes les pièces du puzzle semblaient se mettre en place sans problème. Plus d'O'Toole pour lui mettre des bâtons dans les roues. Plus de Bednick entre lui et Janet. Il était content de s'être débarrassé de la fille en l'expédiant à Miami, soi-disant à la demande de son père. Il valait mieux pour elle de ne pas être là au moment des révélations tragiques de cette journée.

McGurk entendait les policiers arriver dans le gymnase. Il consulta sa montre, presque huit heures, bientôt le grand départ. Il devait avoir terminé à vingt et une heures trente pour sa conférence de presse. Maintenant il s'agissait d'une réunion exclusivement réservée aux gars qui composaient son équipe.

McGurk prit les feuilles soigneusement dactylographiées sur son bureau. Son fameux discours sur lequel il avait travaillé. Ce ne serait pas pour ce soir. Il avait d'autres nouvelles bien plus importantes à annoncer. Enfin, il se débrouillerait quand même pour leur en glisser une partie, malgré tout.

Son plan était sûr et certain, infailible. Il invoquerait à nouveau la tragédie infernale que vivait la nation depuis que l'ordre n'y régnait plus. Il leur ferait comprendre qu'ils étaient le corps d'élite d'une armée considérable qui se formerait peu à peu. Il leur soumettrait son projet d'organiser un groupe d'investigation privée contre le crime. Il leur ferait comprendre, sans le leur dire ouvertement, qu'ils entraient dans une période où, provisoirement, l'équipe des « solutions rapides » allait passer dans l'ombre. Ainsi, sans même qu'ils s'en rendent compte, il se les attacherait politiquement, constituant le premier maillon de la chaîne qui devait le mener au pouvoir politique.

McGurk se leva et jeta un coup d'œil dans le grand gymnase. Nom d'un chien, ce que les policiers peuvent être des gens turbulents !

Tout un groupe s'était formé autour du buffet où il avait fait disposer des boissons. Mais, la partie des sandwiches restait déserte. Les quarante hommes faisaient autant de bruit que quatre cents.

McGurk traversa le bureau de Janet et marqua un temps d'arrêt avant de franchir le seuil du gymnase. Il fit un geste de la tête aux

deux hommes postés de chaque côté de la porte blindée au bout du couloir. Ses huissiers personnels, pensa-t-il avec satisfaction. Ils étaient là pour bien vérifier que seuls des adhérents des « Chevaliers du Bouclier » accédaient dans la salle. Lorsque McGurk pénétra dans le grand gymnase, les deux hommes sortirent, refermant la lourde porte derrière eux. La réunion pouvait commencer.

*

* *

Remo avait raccroché le combiné après avoir laissé sonner deux fois. Il s'était ensuite précipité dans sa voiture pour commencer sa course folle contre la montre à travers la ville jusqu'à l'immeuble de la Vingtième rue et de la Seconde Avenue.

— Conduis correctement, lança Chiun.

— C'est exactement ce que je fais. Si je ne conduis pas comme un kamikaze, les autres sauront que je ne suis pas d'ici et me terroriseront, répliqua Remo en se faufilant nerveusement entre deux voitures.

— Ils n'ont aucun besoin de me terroriser en tout cas, tu t'en charges très bien, répliqua Chiun.

— Nom d'un chien, Chiun ! Vous voulez conduire ?

— Non. Mais si je conduisais je le ferais avec un certain sens des responsabilités envers ces hommes de l'usine de Détroit qui ont réussi à construire cet engin si bien qu'il n'est pas encore tombé en morceaux.

— La prochaine fois vous n'aurez qu'à marcher. Et puis, qui vous a demandé de venir ?

— Je n'ai pas besoin qu'on m'invite. Mais n'étais-tu pas content que le Maître soit là lorsque tu en as eu besoin ?

— C'est ça, Chiun, oui, oui, oui.

— Insolent.

Cela leur parut une éternité, mais ce fut en réalité quelques secondes plus tard que Remo gara sa voiture devant une pompe à incendie, à côté de l'immeuble de la Vingtième rue.

Ils furent accueillis en haut par les deux cerbères de McGurk.

— Désolé, messieurs, dit le plus grand des deux, réunion privée, personne n'a le droit d'entrer à moins d'une autorisation spéciale.

— C'est absurde, répondit Remo, McGurk lui-même nous a invités.

— Ah oui ? répondit un des gardiens d'un air soupçonneux.

Il plonge sa main dans sa poche pour en ressortir une liste de noms.

— Vos noms ?

— Je suis monsieur S. Holmes et voici monsieur C. Chan.

Le policier parcourut rapidement la liste des yeux.

— D'où venez-vous ?

— Nous sommes dans le groupe cinq de Hawaï.

— Attendez, laissez-moi vérifier, reprit le policier.

Et il recommença à étudier sa liste, aidé cette fois-ci de son collègue.

Remo leva ses deux mains et les envoya, les doigts en avant, dans les clavicules des deux gardes. Ils s'écroulèrent comme un seul homme.

— Correct, commenta Chiun.

— Merci, répondit Remo. Je ne tenais pas à vous voir les tuer. J'ai d'ailleurs remarqué qu'après avoir mangé du canard vous êtes incontrôlable pendant au moins une semaine.

Il ouvrit la porte et tira les deux hommes à l'intérieur dans le petit couloir. Il vérifia qu'ils seraient endormis pendant au moins une bonne heure et les adossa contre le mur.

Il verrouilla la porte derrière Chiun et lui, empêchant maintenant quiconque de rentrer.

Arrivés devant l'entrée de la grande salle, ils s'arrêtèrent un instant. Remo repéra immédiatement McGurk qui se déplaçait au milieu des policiers, serrant des mains à tour de bras en se dirigeant vers la petite estrade.

— C'est lui, dit Remo le désignant à Chiun.

Chiun inspira de l'air puis lâcha :

— C'est un méchant homme.

— Mais enfin ! comment pouvez-vous dire une pareille chose ? Vous ne le connaissez même pas.

— Ça se voit à sa tête. L'homme est une créature paisible à qui l'on doit apprendre à tuer et à qui il faut donner une raison. Mais celui-ci ? As-tu bien regardé ses yeux. Il aime tuer. J'ai déjà vu des yeux comme ça quelque part...

La foule se dirigeait maintenant vers les rangées de chaises pliantes

qui avaient été préparées. Remo dit :

— Chiun, vous êtes un petit homme très sympathique mais vous n'avez vraiment rien d'un policier irlandais, vous feriez mieux de rester ici pendant que je vais là-bas.

— Siffle si tu as besoin de moi.

— D'accord. C'est ça.

— Sais-tu siffler ? Tu n'as qu'à rapprocher tes lèvres et souffler.

— Vous avez encore regardé un film minable hier soir.

— Va gagner ta nourriture, ordonna Chiun impassible.

Remo se glissa rapidement à l'intérieur du gymnase et s'y joignit sans problème à un groupe d'hommes qui se dirigeait vers le fond. Il garda son menton baissé sur sa poitrine et modifia sa démarche pour se rendre le moins reconnaissable possible au cas où McGurk regarderait de son côté. La plupart des hommes dans la pièce avaient conservé leur casquette. Remo en saisit une qui reposait sur une chaise et l'enfonça bien pour dissimuler également ses yeux.

McGurk était maintenant au bas des marches qui menaient à l'estrade. Il les sauta d'une large foulée et se tint, sans micro, face aux hommes leur faisant comprendre par son propre silence et son immobilité qu'il était l'heure de s'asseoir et d'écouter.

Lentement les hommes s'installèrent ; quarante hommes sur les soixante-quinze chaises. Tous des assassins, venant de partout dans le pays, pensa d'abord Remo, puis il changea d'opinion. Non pas des assassins, tout simplement des individus qui en ont marre des bâtons que la société leur met dans les roues à chaque fois qu'ils essayent d'exercer correctement leur métier ; des hommes qui croient tellement en l'ordre et en la loi que, bêtement, ils seraient prêts à en sortir pour les renforcer. Au fond, ils n'étaient que les dupes de McGurk.

McGurk leva les bras, demandant le silence. Les dernières conversations cessèrent, et un lourd silence s'installa dans la salle.

— Chevaliers du Bouclier, entama McGurk, bienvenue à New York !

Il fit lentement du regard le tour de la salle.

— C'est un instant dont je suis fier, mais c'est aussi un moment de tristesse. Je suis fier, car je vous retrouve tous réunis, vous, la fine fleur de la police – non, permettez-moi de dire « flics » car le terme ne me gêne pas – les meilleurs flics du pays... qui n'avez pas hésité à mettre plusieurs fois votre vie en jeu pour sauvegarder la loi et l'ordre dans le pays. Et vous... je n'ai pas besoin de vous le rappeler... avez pris un engagement supplémentaire que peu ont le courage de

prendre.

« Dans un peu plus d'une heure nous accueillerons la presse, je leur annoncerai la création des « Chevaliers du Bouclier », informant à travers eux la nation tout entière de notre existence. Je leur expliquerai comment nous allons constituer un groupement efficace à travers le pays pour mettre fin aux crimes qui envahissent nos villes et rendent nos rues dangereuses. J'ai déjà certains renseignements, gloussa-t-il brièvement, sur quelques-uns des plus ignobles crimes qui ont été commis au cours de la dernière vague de violence qui a secoué le pays.

Il ricana à nouveau, et cette fois-ci plusieurs policiers dans l'assistance se joignirent à lui.

— Et laissez-moi vous dire ceci : les coupables seront punis. Ce qui prouvera que les « Chevaliers du Bouclier » en veulent vraiment. Après cela, notre but doit être de rassembler sous notre bannière tous les policiers du pays pour qu'ensemble nous puissions efficacement accomplir notre tâche de salut public. Lorsque les politiciens refuseront d'agir, lorsque les procureurs tourneront la tête, lorsque les cœurs sensibles essayeront d'arrêter la justice, les « Chevaliers du Bouclier » seront là pour enquêter, faire jaillir la vérité et obliger la société à agir de tout son poids contre ceux qui sèment le désordre et la violence, partout.

Remo sourit intérieurement. Alors voilà de quoi il s'agissait vraiment. Laisser traîner exprès des indices sur les lieux du crime, puis faire accuser et condamner quelqu'un dont ils voulaient se débarrasser. Un moyen facile de s'établir rapidement une réputation nationale et de se débarrasser en même temps de quelques salopards. Bien vu, McGurk !

— La première phase de notre projet est, je crois, derrière nous.

McGurk s'arrêta un instant, s'éclaircit la voix, puis reprit :

— Disons que cela a été une période de préparation.

Il sourit, montrant de grandes dents jaunes. Remo vit l'assistance sourire et échanger des clins d'œil complices. Un murmure de conversation s'éleva, McGurk reprit plus fort :

— C'est donc avec un sentiment d'orgueil que je vous retrouve ce soir, alors que nous allons nous embarquer sur un long périple en avant, qui se poursuivra jusqu'au jour où notre nation sera libérée de ses boulets, lorsque nos femmes et nos enfants pourront dormir tranquilles, lorsque chaque rue dans chaque ville à chaque coin du pays sera sans danger à toute heure de la nuit et du jour. Si, pour accomplir cela, nous avons besoin de plus que d'une simple et efficace organisation policière, s'il nous faut l'appui d'un pouvoir politique,

alors je dis : « Chevaliers du Bouclier » nous créerons cette puissance politique en unifiant nos forces et nous saurons nous en servir. »

— C'est ça !

— Oui !

Il y eut ainsi plusieurs exclamations d'assentiment dans la salle. McGurk laissa faire un instant puis continua, plus doucement :

— C'est pourquoi je suis fier d'être là devant vous en ce jour. Mais je suis également triste comme je vous l'ai annoncé au début de ce discours, car j'ai reçu une nouvelle qui pour moi est un tel choc que j'ai failli annuler notre réunion aujourd'hui.

« Je viens d'apprendre que le commissaire de police O'Toole... l'homme qui, plus qu'aucun autre, a été à l'origine de notre existence... l'homme qui fut à mes côtés durant ces longues heures... je viens juste d'apprendre que le commissaire O'Toole a été assassiné chez lui.

Il s'arrêta pour bien laisser pénétrer la nouvelle. Des « oh » incrédules fusèrent d'un peu partout, puis tout le monde se calma attendant plus de détails.

— Mais si j'ai décidé de maintenir malgré tout notre rendez-vous, c'est que j'estime que même la mort tragique d'un commissaire est moins importante que la nécessité de notre organisation. Elle ne fait en réalité que la rendre encore plus urgente.

— Comment s'est-il fait descendre ? hurla l'un des assistants.

— Il a été tué chez lui par un des pires mafiosi de la ville... un tueur à gages... un homme qui essaya même de s'infiltrer dans notre propre service de police... une ordure, un suppôt de Satan qui s'appelle Remo Bednick. Mais, Dieu merci, Remo Bednick a succombé aux balles de nos meilleurs éléments.

« Comme je vous le disais j'ai sérieusement envisagé d'annuler notre réunion à cause de cette terrible tragédie, puis j'ai compris que le commissaire O'Toole lui-même aurait souhaité qu'elle ait lieu comme prévu afin de montrer à tous ici présents les énormes risques que nous encourons dans cette organisation. Pour voir si vous êtes suffisamment courageux pour accepter le défi, pour savoir si vous saurez résister aux forces du crime organisé.

Sur ce, McGurk sortit son portefeuille de sa poche et en extirpa l'insigne que Remo avait vu pour la première fois dans la main du capitaine Milken.

— Voici l'insigne des « Chevaliers du Bouclier ». Le commissaire O'Toole l'a dessiné lui-même. J'espère et je prie pour que chacun

d'entre nous le porte avec honneur et fierté au cours de notre longue croisade afin d'être sûrs que plus jamais un policier ne mourra des mains d'un criminel !

Il resta debout sur l'estrade immobile, tenant bien haut au-dessus de sa tête le fameux insigne qui brillait sous les néons du plafond. McGurk le fit scintiller en le tournant lentement pour donner à l'ambiance dramatique encore plus d'ampleur. Pendant que les policiers le regardaient en silence, Remo se leva. Il quitta sa chaise silencieusement et alla se mettre debout derrière l'assemblée figée.

Soudain il poussa un cri, rompant brutalement le silence, sa casquette toujours bien enfoncée dissimulant ses yeux.

— McGurk, tu n'es qu'un trouillard, un salopard, et un sale menteur !

CHAPITRE XXI

Des murmures d'étonnement parcoururent l'assemblée. Remo, impassible, descendit l'allée centrale vers l'estrade et McGurk.

Il avait gardé la casquette bien enfoncée et avançait lourdement pour éviter que McGurk reconnaisse sa démarche féline. Il s'arrêta au bas des marches puis leva peu à peu la tête vers l'inspecteur jusqu'à ce que leurs regards se croisent.

L'expression de McGurk, qui traduisait jusque-là un intérêt mystifié, se mua subitement en choc quand il reconnut l'homme qui disait s'appeler Remo Bednick.

Remo le fixa froidement, puis se tourna vers les spectateurs qui commentaient entre eux à voix basse cette provocation pour le moins surprenante. Remo les fit taire en levant un bras.

— Je veux vous lire quelque chose écrit par le commissaire O'Toole.

Il retira les dix feuillets de sa poche, les remit en ordre, trouva le passage qu'il cherchait et reprit :

— O'Toole était un homme malade. Il avait entrepris quelque chose, puis l'avait vu lui échapper. Il l'avait vu se transformer en une chose vouée à la promotion des intérêts, non plus de l'ordre et de la justice, mais d'un seul et unique individu.

« Il décida de mettre fin à ses jours, et ces pages qu'il a laissées représentent en quelque sorte ses dernières volontés, son testament. Il y raconte tout en détail. Comment il créa les « Chevaliers du Bouclier » pour lutter contre le crime, comment il essaya de l'empêcher de devenir une organisation politique, et pourquoi il n'y parvint pas. Ces pages, les voici :

« J'écris ces quelques notes afin que les autorités compétentes puissent prendre les dispositions nécessaires pour que notre nation demeure un lieu de liberté et de justice où les hommes pourront travailler protégés par la Constitution.

« Et surtout, j'adresse ces mots aux policiers du pays, cette mince ligne bleue qui représente la seule chose qui nous sépare de la jungle. Je le fais, persuadé que, lorsqu'ils connaîtront les faits, ils agiront comme ont fait depuis toujours leurs prédécesseurs ; ils feront face et assumeront leurs responsabilités. Ils se comporteront en hommes libres et non comme des

pions politiques d'un homme misérable qui nourrit des projets diaboliques. Ils sauront garder la tête haute comme de vrais Américains.

« Pour faire comme eux, je souhaite que ma mort contribue à rétablir les vraies valeurs que mes actes, à la fin de ma vie, ont bafouées. »

Remo s'arrêta, leva la tête et regarda devant lui, cherchant les yeux des policiers. Tous étaient comme figés.

Derrière lui, sur l'estrade, McGurk profita de cette interruption pour gueuler :

— menteur ! Sale menteur ! C'est faux ! Ne le croyez pas !

Remo reprit la parole :

— Non, c'est la vérité, cria-t-il. Et je vais vous dire comment je sais que c'est la vérité. C'est moi qui ai tué O'Toole. Je l'ai tué parce qu'on m'y a envoyé. Et qui m'y a envoyé ? Ce grand et noble ami des policiers de tout le pays : l'inspecteur William McGurk. Car O'Toole ne voulait pas le laisser se servir de vous à des fins politiques.

— Tu mens ! Tu mens ! hurla McGurk.

Remo se tourna vers lui, McGurk passa sa main dans sa veste et en sortit un revolver. Remo l'observait tout en souriant :

— Y a-t-il pire qu'un assassin de policiers ? cria-t-il. Oui, un policier qui est un tueur de policiers. Et c'est exactement le cas de McGurk.

McGurk visa la poitrine de Remo. Son regard était glacial.

— Souviens-toi des hommes devant chez moi, McGurk, dit Remo en montant sur l'estrade.

— Dis-leur la vérité, Bednick, dis-leur que t'es un tueur à gages de la Mafia qui a été payé pour descendre le commissaire.

— Je le ferais volontiers, mais toi et moi nous saurons que ce n'est pas vrai. J'ai travaillé pour toi et c'est pour toi que je l'ai tué. Allons, McGurk, tu t'es fait la réputation d'un dur, d'un vrai de vrai. C'est ce que ces hommes ont entendu depuis des années. C'est le moment de le leur démontrer. Appuie sur la détente.

Il était à trois mètres de McGurk, et ses yeux brillaient comme des braises. McGurk revit l'embuscade qu'il avait montée contre Remo dans son jardin et les corps qui jonchaient la pelouse, puis il songea aux six hommes qui devaient maintenant joncher celle d'O'Toole. Il pensa à l'odeur de la mort que Remo semblait porter sur lui.

— Tire, McGurk, reprit Remo, et pendant que tu mourras, très lentement, ces hommes passeront déposer leurs badges des « Chevaliers du Bouclier » sur ton corps. Tu as fait une profonde

erreur. Tu les as pris pour des idiots, sous prétexte que c'étaient des flics, mais ils sont moins bêtes que l'on pense. Bien sûr que sur deux criminels qu'ils arrêtent y en a un qui est libéré. Mais tu les as sous-estimés. Ils savent que les règles sont dures parce qu'elles doivent l'être. Si elles n'étaient pas aussi rigides, McGurk, un homme vicieux comme toi risquerait de se retrouver à la tête du pays – un salaud, tueur de flics, qui ne vaut pas un kopeck. Allez, vas-y, appuie sur cette détente, McGurk.

Le revolver s'agita légèrement puis d'un geste rapide McGurk le pressa contre sa tempe et tira. Il s'écroula lourdement sur la scène. Ses doigts se détendirent, et l'arme s'échappa rebondissant sur le sol pour s'arrêter un peu plus loin.

Remo ramassa le revolver, le regarda puis l'envoya sur une table. Il se retourna vers les policiers qui paraissaient cimentés à leurs sièges, essayant de comprendre la scène incroyable qui venait de se dérouler devant leurs yeux.

— Rentrez chez vous, leur dit Remo. Oubliez McGurk. Oubliez-moi. Oubliez les « Chevaliers du Bouclier ». Souvenez-vous seulement, lorsque vous trouverez que votre job est difficile, qu'en effet il l'est et que c'est justement pour ça que l'Amérique y emploie ses meilleurs hommes. C'est pourquoi il y a tant de gens qui sont fiers de vous. Rentrez chez vous.

Il s'apprêtait à parler encore, mais Chiun s'était silencieusement avancé dans la salle et leva un doigt devant ses lèvres comme pour le faire taire.

Il leur répéta quand même doucement une dernière fois :

— Rentrez chez vous.

Puis il descendit de l'estrade et remonta l'allée. Il s'arrêta un instant avec Chiun à la porte et se retourna.

Depuis leurs chaises des hommes envoyaient leurs insignes sur la scène, certains rebondissant sur le corps de McGurk.

Remo franchit la porte.

— Tu as bien fait, mon fils, dit Chiun.

— Oui, et je me dégoûte.

CHAPITRE XXII

Quand Remo appela Smith ce fut pour lui faire un compte rendu complet. La mort d'O'Toole. L'embuscade des policiers, leur mort. Le suicide de McGurk.

— Comment allons-nous faire passer tout ça ? demanda Smith.

— Écoutez, répondit Remo furieux. Vous vouliez à tout prix casser l'organisation. C'est fait. Comment vous vous y prendrez pour expliquer les cadavres sur le chemin, c'est votre problème. Vous pouvez toujours faire envoyer une équipe du bureau du procureur général pour étudier l'affaire et ensuite passer l'éponge sur le tout.

— Et les « Chevaliers du Bouclier » ? Les équipes d'assassins ?

— Oubliez-les. Ce ne sont que des policiers qui se sont un peu égarés.

— Je veux leurs noms ! Ce sont des tueurs !

— Comme je le suis. Je vous les donnerai quand vous m'aurez descendu. Pas avant.

— Ce jour arrivera peut-être.

— *Que sera, sera*, conclut Remo en raccrochant.

Mais il n'avait pas vraiment tout dit à Smith et une demi-heure plus tard il était dans l'avion pour Miami, afin de résoudre un dernier petit problème qui était plus personnel. Remo devait découvrir si tous les sous-entendus des uns et des autres sur l'importance de la collaboration de Janet étaient fondés ou non.

Janet O'Toole, l'experte en ordinateurs faisait-elle partie de l'organisation à cause de son inextinguible haine des hommes ? Il devait le savoir car, si oui, l'efficacité exigerait qu'il s'en débarrasse.

Il la retrouva à l'hôtel *Inca*, un imposant complexe de bâtiments et de piscines. Elle était en train de déguster un verre, à minuit, au bord de l'une des piscines lorsque Remo arriva.

Il resta un moment en dehors des projecteurs qui illuminaient l'endroit pour l'observer, langoureusement allongée sur une chaise longue.

Un garçon lui apporta une autre boisson et pendant qu'il attendait debout le verre à la main, elle s'étira comme une chatte cambrant les reins, gonflant la poitrine.

Finalement elle s'empara du cocktail. Mais, alors que le garçon s'apprêtait à s'en aller, elle le gela sur place en appelant impérieusement :

— Garçon !

— Oui, madame.

— Venez ici.

Le garçon avait dans les vingt ans, il était blond et bien bronzé, plutôt beau. Il s'arrêta devant elle et la regarda. Elle replia légèrement ses genoux en écartant ses jambes, puis lui demanda :

— Pourquoi me regardiez-vous avec tant d'insistance ?

Elle portait un petit bikini jaune, et le jeune homme en bégaya sa réponse :

— Eh bien... je... je ne... je...

— Ne mentez pas, reprit-elle, vous me regardiez. Aurais-je quelque chose que n'ont pas les autres femmes ?

Avant qu'il n'ait pu répondre, elle continua :

— Je suis lasse de votre insolence. Je monte dans ma chambre. Je vous y veux dans cinq minutes, et vous avez intérêt à trouver une explication pour votre conduite.

Elle posa son verre par terre, s'extirpa élégamment de la chaise longue et s'éloigna gracieusement sur ses hauts talons.

Remo fit signe au gamin d'approcher.

— Qu'est-ce qu'elle a celle-là ?

Le jeune homme sourit :

— C'est une maniaque sexuelle, monsieur. C'est comme ça qu'elle s'envoie en l'air. Ça fait à peine une demi-journée qu'elle est arrivée, et elle a déjà engueulé tout le personnel. D'abord elle les assomme, ensuite elle les entraîne jusqu'à sa chambre et puis... bon, vous m'avez compris.

— Je vois, fit Remo, glissant un billet de cent dollars dans la main du garçon.

Janet O'Toole était nue sur son lit lorsqu'on frappa à sa porte quelques instants plus tard. Elle éteignit la lumière et entrouvrit la porte.

Elle distingua une silhouette masculine puis entendit une voix :

— Je suis venu m'excuser.

— Rentre, enfant à l'esprit mal tourné. Je vais devoir te punir, tu le

sais, n'est-ce pas ?

Elle prit la main de l'homme et le tira dans sa chambre. L'instant d'après leurs corps étaient confondus. Mais dans sa brève carrière de gourgandine ça n'avait jamais été comme ça. L'homme la conduisit à des sommets qu'elle ignorait, jusqu'à ce qu'elle n'eût plus de forces. À ce moment-là une voix lui murmura à l'oreille :

— Ton père est mort.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Continue !

— McGurk également.

— Continue. Qu'il aille au diable, McGurk !

— Les « Chevaliers du Bouclier » sont démantelés.

— Et alors ? C'était une organisation comme les autres. Tout à fait stupide. Continue, je viens.

Il l'exauça.

Quand Remo se leva plus tard, elle dormait la bouche ouverte, respirant encore par saccades.

Il alluma la lampe de chevet et la regarda. Non, décida-t-il, elle n'est pas une meurtrière en puissance, uniquement une analyste d'informatique. Si un jour elle tuait un homme, ce serait au lit et ça, c'est permis par la loi.

Remo s'habilla, puis, prenant un papier, lui écrivit un mot :

« Chère Janet

Désolé, mais tu es trop femme pour moi.

Remo »

Il déposa le mot sur sa magnifique poitrine nue et sortit.

FIN

- {1} Prison fédérale de l'État de New York.
- {2} Version féminine de notre Michel Oliver.
- {3} Overseas Secret Service.
- {4} Université américaine.
- {5} Vigorish : argent engagé dans une affaire illicite.
- {6} Internal Revenues Service. Service des impôts.
- {7} *De honker* : oie sauvage
- {8} Université américaine réputée pour son équipe de football.
- {9} Allusion à l'implacable n° 7 *Rumba chez les routiers*.